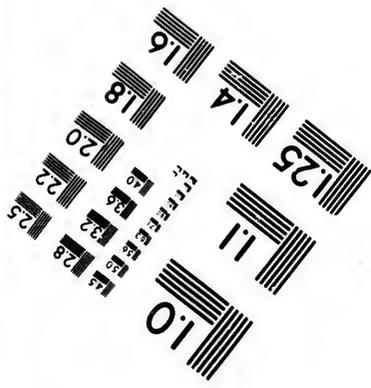
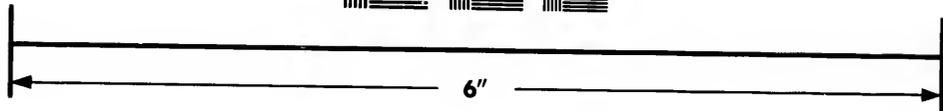
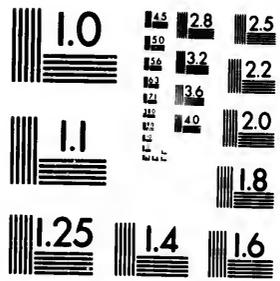


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

16
18
20
22
25
28
32
36

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

10
11
12
13
14
15

© 1983

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distortion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible. |
| <input type="checkbox"/> Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

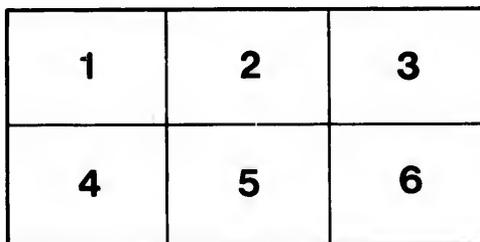
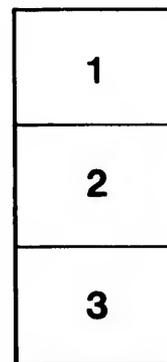
Bibliothèque nationale du Québec

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol → (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▼ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Québec

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole → signifie "A SUIVRE", le symbole ▼ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

errata
to

pelure,
on à





Bibliothèque Nationale du Québec

LE
GRAND VAINCU

22967

LE GRAND VAINCU



COLLECTION HETZEL

HENRY CAUVAIN

LE

GRAND VAINCU

DERNIÈRE CAMPAGNE

DU

MARQUIS DE MONTCALM

AU CANADA



BIBLIOTHÈQUE
D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION

J. HETZEL ET C^{ie}, 18, RUE JACOB

PARIS

—
1885

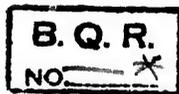
Tous droits de traduction et de reproduction réservés

REPRODUCED
FROM THE
NATIONAL ARCHIVES

843.83

C 313

(S)



LE GRAND VAINCU

DERNIÈRE CAMPAGNE.

DU MARQUIS DE MONTCALM

PREMIÈRE PARTIE

L'ARRIVÉE

I

L'ALBATROS

Le 1^{er} mai 1759, un brick de guerre français de seize canons parut en vue de Québec au moment où le soleil venait de se lever.

Pour bien comprendre l'émotion extraordinaire que cet événement causa dans la capitale du Canada, il faut se rappeler que cette année 1759 semblait promettre une crise grave et décisive; que la malheureuse colonie sentait venir son agonie, et que ce navire isolé, le premier qui eût paru depuis dix grands mois dans le port de Québec, pouvait être l'avant-coureur d'une flotte puissante apportant enfin des armes et des vivres à la poignée d'héroïques soldats qui résistaient à l'invasion anglaise.

A mesure que se répandait dans la ville, encore

à moitié endormie, la nouvelle surprenante, inattendue, de l'arrivée d'un navire aux couleurs françaises, une foule animée accourait sur le quai du Saint-Laurent. Tous les yeux se fixaient avidement sur la coque noire du brick, les imaginations s'enflammaient à la pensée des trésors précieux d'armes et de poudre que les flancs du navire devaient contenir...

On voyait déjà la guerre recommençant avec avantage, les Anglais repoussés par les vieilles troupes augmentées des jeunes recrues venues de France, Montcalm rentrant à Québec en triomphateur.

Hélas ! l'illusion de ce pauvre peuple fut de courte durée.

Le brick virait lentement de bord et se rapprochait insensiblement des rives du fleuve.

Alors la foule pressée sur le quai vit avec une douloureuse surprise que ce navire portait les traces d'un combat récent qui paraissait lui avoir causé de graves avaries.

Ses cordages pendaient tristement, ses vergues étaient brisées, de grandes déchirures s'ouvraient dans ses voiles.

Seul, son pavillon déroulait dans les airs ses larges plis intacts.

Lorsque la brise, qui le prenait en travers, l'eut rapproché du quai, on aperçut, au-dessus de sa ligne de flottaison, de larges trous noirs creusés par les boulets.

Alors les cœurs se serrèrent ; un profond et morne silence succéda aux vivats qui retentissaient quelques

instants auparavant, et bien des yeux se mouillèrent en contemplant ce brick mutilé, douloureux emblème des défaites que la France avait essayées sur mer depuis quelques années.

Le brick semblait abandonné à lui-même; aucun matelot ne se montrait à bord.

On supposa alors que les fraîches brises du nord-est avaient poussé contre le courant du Saint-Laurent ce navire vide et désarmé qui devait être l'épave de quelque flotte française battue par les Anglais à l'embouchure du fleuve.

Mais le brick s'étant rapproché, on put se convaincre qu'il n'était pas entièrement inhabité.

Une ombre apparut près du gouvernail; une autre se dessina à l'avant.

Enfin, tout à coup, au moment où le navire n'était plus qu'à vingt toises du bord, un troisième personnage sauta sur le bastingage, agita son chapeau orné d'une plume blanche et cria d'une voix forte : « Vive la France ! »

Un immense cri lui répondit du rivage.

Et tel est le prestige de ce nom adoré de la patrie, telle est la puissance des racines qui rivent l'espérance au fond du cœur humain, que cette foule mobile, impressionnable, eut un frémissement de joie, et que des milliers de mains se tendirent vers le brick, comme pour saluer en lui un secours providentiel.

Des amarres furent lancées du quai et saisies par les deux hommes qui étaient sur le pont.

Le brick se rapprocha rapidement du bord.

« Place ! place ! » cria aussitôt une voix.

Le galop d'un cheval fit écarter la foule, et le jeune vicomte de Frontenac, aide de camp de M. de Vaudreuil, gouverneur du Canada, parut, escorté de quelques soldats.

D'un coup d'œil, il jugea que, si le brick abordait, le peuple se précipiterait sur le pont et que peut-être il en résulterait un grand désordre et de graves accidents.

Il ordonna aux matelots du port de larguer les amarres ; le brick resta immobile à quelques toises du bord.

Puis, ayant rangé ses soldats pour contenir la foule, M. de Frontenac fit apporter une passerelle, mit pied à terre, et s'avança seul vers le navire.

Le jeune homme, debout sur le bastingage, avait suivi d'un œil impassible ces rapides préparatifs.

C'était un beau garçon de vingt-cinq ans environ, aux cheveux blonds sans poudre, et dont les grands yeux bleus avaient une singulière expression de calme et de résolution.

Ses vêtements en désordre semblaient n'avoir pas été plus épargnés par les balles que les voiles qui pendaient aux mâts.

Il tendit cordialement la main au vicomte de Frontenac.

Le pont était désert, mais de larges plaques de sang caillé qui le souillaient par places indiquaient que tous les défenseurs du navire étaient morts à leur poste.

M. de Frontenac, très ému, interrogea du regard son jeune compagnon qui lui dit aussitôt :

« Vous êtes, monsieur, sur le brick *l'Albatros*.

Partis de Brest vers le milieu du mois dernier, nous avons fait une heureuse traversée, et nous avons évité la flotte anglaise de l'île Royale, lorsque, il y a deux jours, nous avons rencontré dans le Saint-Laurent deux frégates ennemies qui nous ont donné la chasse... Bien que notre brick fût bon voilier, elles ne tardèrent pas à nous rejoindre. Nous étions perdus, nous voulûmes du moins nous défendre à outrance. Le combat a duré près de deux heures... Je ne vous en raconterai pas les détails; vous voyez qu'il a été acharné et terrible. Qu'il vous suffise de savoir que nous fûmes assez heureux pour couler l'une des frégates ennemies et que, la mer s'étant retirée pendant le combat, le second navire anglais resta cloué sur un banc de sable. Nous pûmes donc continuer notre route sans avoir la honte d'amener notre pavillon.

— Seriez-vous, monsieur, le commandant de ce brick ? demanda le vicomte de Frontenac en contemplant avec intérêt ce jeune homme qui racontait si simplement un acte d'admirable bravoure.

— Non, monsieur, répliqua le jeune inconnu, dont le visage prit une expression triste. Le brave marin qui commandait *l'Albatros* a été tué l'un des premiers. Je n'étais qu'un passager; mais comme, à la mort du commandant, un peu de désordre s'était mis parmi ces braves gens, j'ai pris sur moi de les diriger, malgré mon inexpérience.

— Veuillez me faire l'honneur de me donner votre main, dit l'officier avec élan; vous êtes un noble et brave jeune homme, monsieur...

— Gaston de Saint-Preux, dit le jeune étranger en serrant la main qui se tendait vers lui.

— Et moi, je me nomme le vicomte de Frontenac, officier au service de Sa Majesté, et aide de camp de M. le marquis de Vaudreuil, gouverneur du Canada... Permettez-moi encore une question, vous comprendrez assurément le sentiment qui me la dicte.

— Parlez, monsieur.

— Nous annoncez-vous quelque prochain secours? Le roi pense-t-il à nous? Nous enverra-t-il bientôt des hommes, des armes et des vivres pour défendre ses possessions du Canada?

— Hélas! quand j'ai quitté Versailles, il y a deux mois, le roi paraissait plus préoccupé des plaisirs et des fêtes qui se préparaient à Trianon que des périls qui menacent sa colonie. Les défenseurs du Canada ne doivent compter que sur eux-mêmes, monsieur le vicomte. »

Un sombre nuage obscurcit le front du jeune officier canadien, et un profond soupir s'exhala de sa poitrine.

Puis, redressant vivement la tête comme pour chasser de pénibles pensées, et jetant un coup d'œil sur les deux matelots qui se tenaient à l'avant du navire :

« Ainsi, dit-il, vous n'êtes que trois survivants de ce sanglant combat?

— Pardon, monsieur le vicomte, nous restons cinq à bord : ces deux braves gens qui ont pu à eux seuls amener le brick en vue de Québec, moi, mon domestique Léveillé, auquel j'ai donné l'ordre

de rester à fond de cale pendant le combat, car il est porteur d'un message important, destiné au marquis de Montcalm, et un prisonnier.

— Un prisonnier?...

— Oui; si vous voulez bien ordonner à quatre de ces soldats de nous prêter main forte, continua Gaston de Saint-Preux dont un sourire effleura les lèvres, nous allons le délivrer. »

Le vicomte de Frontenac s'approcha du bastin-gage et donna un ordre. Aussitôt, quatre des soldats qui défendaient à la foule l'accès de la passerelle se détachèrent et vinrent prendre place sur le pont à côté de l'officier.

« Veuillez me suivre, monsieur, » dit alors Gaston de Saint-Preux en prenant les devants.

II

LE PRISONNIER

Le vicomte de Frontenac et ses hommes suivirent Gaston de Saint-Preux, qui prit un petit escalier conduisant à l'entrepont.

Arrivés dans la batterie, le même spectacle de désolation s'offrit aux regards attristés du jeune officier.

Tous les canonniers et servants des pièces avaient été tués ; le plancher était inondé de sang.

Gaston de Saint-Preux conduisit M. de Frontenac devant la porte d'une cabine barricadée extérieurement avec l'affût d'un canon.

« Ce prisonnier, dit Gaston à son compagnon, va se trouver sans doute en proie à une grande exaltation. Vous prierez vos soldats de le contenir, mais avec ménagement et respect, car c'est un gentilhomme : le marquis d'Arramonde.

— Et comment a-t-il mérité ce sévère traitement?

— J'ai pris sur moi de le faire enfermer ici parce que, pendant le combat, emporté par sa fougue méridionale, il avait voulu faire sauter le brick plutôt que de le rendre...

— C'est, en effet, un brave gentilhomme qui a droit à tous nos égards, s'empressa de dire Frontenac.

— Oui, répondit Saint-Preux avec son tranquille sourire; mais avouez que sa bravoure était un peu irréfléchie et qu'il valait mieux couler, comme nous l'avons fait, une frégate anglaise que de faire sauter notre brick.

— Attention ! vous autres, dit l'officier en se tournant vers ses hommes. Enlevez d'abord cet affût. »

Les soldats obéirent et poussèrent avec peine le lourd obstacle qui barrait la porte de la cabine.

Au même instant, et comme si le prisonnier eût deviné ce qui se passait à l'extérieur, une vigoureuse poussée fut donnée à la porte dont la serrure sauta, et un jeune homme, les vêtements en désordre, les cheveux ébouriffés, les yeux ardents, s'élança hors de la cabine en poussant une exclamation de rage.

« Monsieur, s'écria-t-il aussitôt en courant vers Saint-Preux qu'il menaça de son poing crispé, vous me rendez raison de cette insulte, et, cette fois, je vous jure qu'il n'y aura personne entre nous pour nous séparer ! »

Gaston de Saint-Preux conserva son impassible sang-froid et se contenta de s'incliner silencieusement devant l'impétueux jeune homme que la colère avait rendu livide.

Le vicomte de Frontenac fit un pas pour s'interposer.

Le prisonnier, aveuglé sans doute par la fureur, le prit pour un officier de Sa Majesté Britannique et crut que les soldats qui l'accompagnaient étaient Anglais.

« Monsieur, s'écria-t-il en tirant son épée du fourreau et la présentant au jeune officier, si j'avais été libre, vous ne m'auriez pas eu, ni moi, ni ce brick, ni les braves gens qui le montent. Je suis votre prisonnier, je vais vous rendre mon épée. Mais, si vous êtes gentilhomme, j'espère que vous ne me refuserez pas de me la laisser seulement cinq minutes, pour que je puisse demander raison de l'outrage qui m'a été fait. En garde, monsieur! cria-t-il en se tournant vers Saint-Preux.

— Vous vous méprenez, monsieur le marquis, dit Frontenac, qui ne put s'empêcher de sourire de cette violente sortie à laquelle un accent méridional fort prononcé donnait un piquant tout particulier. Je ne suis pas officier anglais, mais aide de camp de M. de Vaudreuil. Le brick n'a pas amené son pavillon; il vient de jeter l'ancre devant Québec. Enfin vous êtes libre et j'ai l'honneur de vous offrir mes services, s'ils peuvent vous être de quelque utilité. »

Le marquis d'Arramonde mordit sa moustache noire avec dépit et fit rentrer son épée au fourreau d'un geste brusque.

« Excusez-moi, monsieur, dit-il avec un peu d'embarras, cet entrepont est fort obscur... Ah! vraiment, nous sommes en vue de Québec! fit-il

avec étonnement. Il faut que le hasard nous ait singulièrement servis, car notre pauvre commandant a été tué au début de l'action, et ce n'est certes pas celui qui a pris sa place qui a pu nous tirer de peine... à moins qu'il n'ait appris sur les pièces d'eau de Versailles l'art de conduire un navire! »

Gaston de Saint-Preux reçut ce sarcasme en pleine poitrine, sans daigner y répondre autrement que par un froid sourire.

« J'accepte votre offre courtoise, monsieur, continua Jean d'Arramonde, en s'adressant à Frontenac. Veuillez nous conduire sans tarder devant M. le marquis de Montcalm; nous avons pour lui un message pressé. Quant à vous, monsieur, dit-il avec hauteur en adressant à Gaston de Saint-Preux un regard chargé de colère, nous nous reverrons! J'ai fait quinze cents lieues en mer pour avoir le droit de me battre avec vous; j'espère, mordious! que nous allons bientôt régler nos comptes! »

Et, se tournant de nouveau vers Frontenac :

« Monsieur, menez-nous, je vous en prie, vers M. de Montcalm!

— M. de Montcalm est encore à son armée du lac Champlain, messieurs, répondit Frontenac. Si vous avez hâte de le voir, il vous faudra aller le trouver à son camp.

— Si j'ai hâte de le voir! exclama l'ardent d'Arramonde. Monsieur, vous comprendrez mon impatience, quand vous saurez que mon honneur, l'honneur d'un Arramonde, entendez-vous, dépend de lui, de lui seul!... Je veux partir immédiatement!... »

Gaston de Saint-Preux fit quelques pas dans l'entrepont et appela son valet Léveillé.

Un petit homme alerte, et dont les regards vifs semblaient bien justifier le nom qu'il portait, sauta aussitôt sur le plancher de la batterie.

« Tu n'as pas été touché pendant le combat ? lui demanda Saint-Preux à voix basse.

— Non, monsieur le baron, et je remercie Dieu qui vous a permis de vous tirer vous-même sain et sauf de cette bagarre... Ah ! croyez bien que j'enrageais là-dedans de penser qu'on se battait sur le pont et que je ne pouvais prendre part à la fête !

— C'est bien, dit le jeune homme en imposant silence à la langue de son valet. Tu trouveras, sois-en sûr, une autre occasion de montrer ton bouillant courage. As-tu la lettre que nous devons remettre à M. de Montcalm ?

— La voici, dit Léveillé en tirant de la poche de son pourpoint une enveloppe scellée d'un large cachet qu'il donna à son maître.

— Tu vas prendre tes effets et les miens, et tu nous suivras. » Puis Saint-Preux, jetant un regard soucieux sur ses habits déchiquetés par les balles et noirs de poudre, ajouta : « Je suis en assez triste équipage pour traverser la ville. On dirait que ces coquins d'Anglais ont pris plaisir à trouer mes habits pour me mettre dans l'embarras ! »

Au moment où Gaston de Saint-Preux et Jean d'Arramonde débarquèrent, la foule rassemblée sur le quai les regarda avec une avide curiosité.

Les deux matelots, derniers survivants du combat sanglant que le brick avait soutenu, étaient déjà

descendus à terre et avaient raconté l'histoire du malheureux navire.

Ce récit, en passant de bouche en bouche, avait été naturellement exagéré.

On affirmait que le brick avait repoussé à lui seul l'attaque d'une flotte anglaise considérable et avait coulé bas plusieurs navires ennemis.

Aussi un murmure d'admiration accueillit-il les deux jeunes gens, lorsqu'ils mirent le pied sur la terre ferme, et le vicomte de Frontenac fut-il obligé de les faire protéger par ses soldats pour les soustraire aux ovations que la foule leur préparait.

Jean d'Arramonde marchait devant, le poing sur la hanche, la moustache retroussée.

En voyant sa bonne mine et son air décidé, on jugea que c'était lui qui avait dû sauver le brick, et plusieurs vivats furent poussés en son honneur.

D'un geste noble et gracieux, il salua la foule et poursuivit sa marche en levant la tête un peu plus haut encore, tandis que Gaston de Saint-Preux, fort préoccupé de sa toilette, étalait son jabot d'un blanc douteux, faisait sortir ses manchettes et demandait tout bas à Frontenac, avec inquiétude, si les trous qui perçaient ses habits étaient bien visibles.

Au bout d'une demi-heure de cette marche presque triomphale, nos deux jeunes gens arrivèrent à une auberge, la meilleure de la ville, où M. de Frontenac les conduisit, afin qu'ils pussent reprendre haleine et réparer leurs forces.

L'aide de camp de M. de Vaudreuil n'était pas sans éprouver quelque surprise en songeant aux

événements rapides où le hasard venait de lui faire jouer un rôle.

L'arrivée de ce brick troué par les boulets, les cris, les mouvements de la foule, l'apparition de ces deux jeunes gens, tous deux si fiers, si décidés, mais qui, bien qu'unis par une même destinée, semblaient séparés par une rivalité ardente ou par une haine implacable, tout cela avait fait sur son esprit une vive impression.

Saint-Preux, qui paraissait fort impatient de réparer le désordre de sa toilette, demanda une chambre, et, après avoir prié M. de Frontenac de l'excuser, il alla s'y enfermer avec Léveillé, qui ployait sous le poids des nombreux bagages de son maître.

Demeuré seul dans la salle de l'auberge avec le vicomte de Frontenac, Jean d'Arramonde s'assit à une table, se fit servir une bouteille d'un petit vin mousseux, produit du sol canadien, et, après avoir rempli le verre de l'aide de camp du gouverneur :

« Ainsi, dit-il, M. de Montcalm n'est pas à Québec?

— M. de Montcalm est, je vous l'ai dit, à son armée du lac Champlain. Mais il est possible qu'il en revienne bientôt, si, comme on le prétend, l'ennemi a l'intention d'assiéger cette ville au moyen d'une flotte qui doit remonter le Saint-Laurent.

— Nous n'avons pas le temps d'attendre son retour, s'écria l'impétueux jeune homme. Il faut que nous partions immédiatement. Comment peut-on voyager dans ce pays? Avez-vous des postes, des relais? Trouve-t-on des chevaux? J'en crèverai dix, s'il le faut, pour arriver plus vite. »

M. de Frontenac sourit.

« Nous n'avons ni postes, ni relais, dit-il, et, les chevaux étant tous à l'armée, c'est à peine si vous trouverez dans la campagne quelques animaux efflanqués et poussifs occupés aux travaux des champs... Mais ne pouvez-vous remettre votre voyage à quelques jours? Vous devez avoir besoin de repos. Un convoi sera envoyé à l'armée de M. de Montcalm...

— Quelques jours!... du repos!... la semaine prochaine!... interrompit Jean d'Arramonde en scandant ses paroles de coups vigoureux frappés sur la table avec son poing fermé... Écoutez, M. de Frontenac, vous êtes gentilhomme et bon gentilhomme, n'est-ce pas? Eh bien! si vous aviez reçu un soufflet, attendriez-vous quelques jours pour demander réparation? »

Le vicomte de Frontenac tressaillit légèrement, et cette question lui fit monter un peu de rouge au visage.

« Non, certainement, dit-il.

— Eh bien! moi, monsieur, continua d'Arramonde en tirant sa montre, voici quarante-cinq jours, huit heures et trente minutes que j'attends une réparation qui m'est due. — Et, en disant ces mots, il désigna de sa main étendue la porte de la chambre où Saint-Preux s'était retiré. — Cela remonte au 25 mars. Je vais vous raconter cette histoire, si vous le désirez; mais auparavant, comme je meurs de faim, je vous prierai de me faire l'amitié de déjeuner avec moi.

— Volontiers, mon cher marquis, » dit M. de Frontenac, que la verve et l'originalité de son

nouveau compagnon divertissaient singulièrement.

L'aubergiste mit sur la table la moitié d'un pâté, une volaille froide et deux bouteilles poudreuses d'un certain bordeaux qui, disait-il, avait fait deux fois le tour du monde.

Jean d'Arramonde, après avoir pratiqué dans le pâté une brèche fort respectable, s'adressa en ces termes à son compagnon.

III

L'INSULTE

« Vous n'avez jamais habité la France, M. de Frontenac?

— Jamais; je suis né en ce pays.

— Ah! c'est que, si vous aviez habité la France... et remarquez bien que je ne parle pas ici de Paris, où l'on ne juge un homme que d'après les dentelles qu'il porte, ni de ces froids pays du nord où les gens ont l'esprit si lourd et si épais qu'ils ne savent distinguer un manant d'un gentilhomme. Quand je parle de la France, j'entends cette terre joyeuse et fertile, pays des bons vins et des cœurs chauds, que le soleil dore de ses rayons et que traverse le plus beau fleuve du monde.

— La Gascogne?

— Précisément. Eh bien! mon cher vicomte, si vous aviez jamais eu le bonheur d'habiter la France, la vraie France, c'est-à-dire la Gascogne, vous connaîtriez certainement le nom que je porte, qui est

celui d'une des meilleures familles de ce pays. Nous sommes originaires du Béarn, et, s'il m'est permis de rappeler ici le plus glorieux souvenir de notre maison, sachez que l'un de mes ancêtres, Pierre, marquis d'Arramonde, eut l'honneur de verser au roi Henri son premier verre de Jurançon. Le bambin avait six mois ! Et vous savez, comme tout le monde, que si notre roi Henri fut un grand monarque, un invincible capitaine, il le dut à la forte éducation qu'il reçut dans son enfance, c'est-à-dire au vin de Jurançon et, par conséquent, à mon grand-père ! »

Et pour célébrer cet illustre souvenir, Jean d'Arramonde souleva gravement le verre de bordeaux placé en face de lui et le vida d'un trait.

« Vous voyez que nous sommes de bonne noblesse, continua-t-il. Mon père a servi avec honneur et a été blessé à Malplaquet. Depuis, il vit dans son château du Béarn, d'où je n'étais jamais sorti non plus jusqu'au jour où, jugeant que j'étais en âge de servir à mon tour, mon père m'envoya à Versailles faire ma cour au roi.

« Un beau matin, j'arrivai donc dans cette ville. Je n'y connaissais personne, car les gentilshommes de mon pays, plus habitués à porter l'habit de soldat que celui de courtisan, étaient tous à l'armée d'Allemagne ; mais je me disais : Le roi doit connaître ta noblesse, et quand tu lui diras qui tu es, il te recevra bien en souvenir de ton grand-père et du sien, et il te donnera une compagnie, peut-être même un régiment !...

« Je me dirigeai donc vers le château. J'avais

déjà franchi une des portes et je marchais dans la cour, lorsque j'entendis une voix qui m'appelait.

« — Eh ! où allez-vous donc, l'ami ! » me cria un petit freluquet habillé en officier qui venait de sortir d'un corps de garde.

« Je fis semblant de ne pas entendre. Il ne te reconnaît pas, me dis-je, ne t'inquiète pas de ce malappris.

« Et je continuai mon chemin.

« — Je vous dis qu'on ne passe pas ! » continua le freluquet en élevant la voix.

« Pour le coup je me retournai, et le rouge me monta au visage.

« — Où allez-vous ? » reprit le cadet.

« Je me redressai et le regardai des pieds à la tête.

« — Je vais voir le roi, mon petit monsieur, » lui répondis-je.

« L'insolent prit un lorgnon qui pendait à son cou au bout d'un large ruban noir et me considéra quelque temps sans parler.

« Je n'y tins plus, et, enfonçant mon chapeau sur ma tête :

« — Ah çà ! m'écriai-je, vous n'avez donc jamais vu un gentilhomme, que vous me regardez si curieusement ? Êtes-vous le portier du château et faut-il que je vous donne mes noms et qualités ?

« — Je suis l'officier de garde, monsieur, répondit-il sans quitter son lorgnon avec une tranquillité qui m'exaspéra. J'ai pour consigne de ne laisser entrer personne dans le château.

« — Et si le roi m'attend ?

« — Avez-vous une audience de Sa Majesté ?

« Furieux, je me retournai :

« — Une audience ! et depuis quand, m'écriai-je de façon à être bien entendu des courtisans qui passaient, depuis quand un d'Arramonde a-t-il besoin d'une audience pour parler au roi ? Sachez, monsieur, que mon grand-père a tenu le roi Henri dans ses bras et lui a fait boire son premier verre de Jurançon ! Sa Majesté connaît toute ma famille, et quand je lui dirai qui je suis...

« — Monsieur, répliqua-t-il, j'ai la consigne de ne laisser entrer personne au château. Faites-vous présenter à Sa Majesté à son lever. Un gentilhomme d'aussi bonne famille que vous doit avoir de nombreuses relations à Versailles... »

« Il se moquait de moi, et une douzaine de freluquets avec de la poudre, des dentelles et des lorgnons ricanaient en me regardant.

« Songez que j'étais venu de Béarn à franc étrier, que j'avais crevé deux chevaux pour me trouver en face d'une poignée d'insolents !... Mordious ! je ne puis penser encore à cela sans être hors de moi !... Les d'Arramonde ont le sang vif et n'aiment pas les railleurs ! J'avais les poings crispés, je devais être terriblement pâle, il me prenait des envies d'arracher le fusil du soldat qui montait la garde et de distribuer une correction à ces freluquets !

« Je ne sais plus ce que je dis, ni ce que je fis, mais ce que je sais bien, c'est que le soir, à la brune, M. de Saint-Preux et moi nous étions l'épée à la main, l'un en face de l'autre, derrière la pièce d'eau des Suisses.

« Ah
a'avait
« No
de nos
qui ton
pour n
« Tr
Bastill
espace
rosses
lard c
Belle-
advers
« Il
averti
nous
et si
l'un
«
de B
time
vais
dep
len
peu
no
M.
Vo
de
d

« Ah! l'étoile qui m'avait conduit à Versailles n'avait pas été heureuse!

« Nous croisions à peine le fer, lorsque le bruit de nos épées attira deux officiers de la maréchaussée, qui tombèrent sur nous et appelèrent leurs hommes pour nous arrêter.

« Trois heures après, nous étions tous deux à la Bastille. Nous y restâmes huit jours. Au bout de cet espace de temps, on nous fit monter dans deux carrosses, et l'on nous conduisit devant un grand vieillard qui, je l'ai su depuis, était le maréchal de Belle-Isle, ministre de la guerre et parent de mon adversaire.

« Il nous reçut d'un air froid et sévère, et nous avertit qu'il ne nous rendrait la liberté que si nous nous donnions immédiatement la main devant lui et si nous lui promettions de ne plus croiser l'épée l'un contre l'autre.

« Mais vous devez bien penser que ces huit jours de Bastille ne nous avaient guère disposés à des sentiments de tendresse. Je pensais que, sans la mauvaise volonté de ce blanc-bec, j'aurais déjà vu le roi depuis huit jours, que j'aurais rejoint l'armée d'Allemagne à la tête d'une compagnie, et que j'aurais peut-être eu le temps — qui sait? — d'ajouter une nouvelle gloire au nom que je porte! De son côté, M. de Saint-Preux devait assister à un bal donné à Versailles en l'honneur de je ne sais quel ambassadeur étranger, et il était de fort méchante humeur d'avoir manqué cette fête.

« — Monseigneur, dit M. de Saint-Preux au maréchal de Belle-Isle, j'ai été provoqué publiquement,

vous savez en quels termes et dans quelles circonstances. Vous daignerez reconnaître vous-même, j'en suis sûr, que je ne puis éviter cette rencontre, à moins que je ne reçoive des excuses.

« — Des excuses ! m'écriai-je. Mordious ! un d'Armonde a quelquefois tendu la main à son adversaire après le combat, mais avant, jamais ! »

« Et je tins bon !

« Voyant que notre résolution était inébranlable :

« — Monsieur, dit le ministre à son neveu, vous m'avez demandé, il y a quelque temps, de vous envoyer à l'armée. Je vais satisfaire votre désir. Vous partirez dans huit jours pour rejoindre M. de Montcalm au Canada. D'ici là, je vous préviens que je vous ferai surveiller tous deux, et, si vous risquez la moindre tentative pour vider votre querelle, je vous fais enfermer à la Bastille pendant un an. »

« Ma résolution fut vite prise.

« — Eh bien ! monsieur, dis-je à M. de Saint-Preux, nous nous reverrons au Canada !

« — En vérité ! dit le maréchal ; vous tenez donc bien à vous couper la gorge avec mon neveu ?

« — Monseigneur, répliquai-je, je traverserai l'Océan à la nage, s'il le faut, mais je me battrai ! »

« Le maréchal me regarda, réfléchit un instant, puis s'assit devant son bureau. Il me sembla qu'il souriait dans sa moustache grise.

« — Tenez, dit-il, en remettant à son neveu une lettre qu'il venait d'écrire, voici quelques mots pour M. de Montcalm. Je ne veux pas, mon cher Gaston, que vous ayez l'air de fuir une affaire d'honneur. Partez donc tous deux. Par cette lettre, je prie

M. de Montcalm de fixer les conditions de votre rencontre. Promettez-moi l'un et l'autre d'accepter ces conditions, quelles qu'elles puissent être ; jurez-moi aussi de ne pas mettre l'épée à la main avant d'avoir vu le marquis. »

« Nous fîmes le serment que M. de Belle-Isle exigeait de nous. Quelques jours après, nous nous embarquâmes à Brest sur le brick *l'Albatros*. Vous connaissez le nouvel outrage que j'eus à subir de M. de Saint-Preux, pendant le combat que nous avons soutenu contre les Anglais. Oser porter la main sur moi, me faire enfermer comme un malfaiteur ! Ne voyez-vous pas encore là une preuve de cette jalousie qui l'a poussé une première fois à me barrer les portes du château de Versailles ? Il voulait se réserver pour lui seul l'honneur du combat ! Comprenez-vous maintenant que j'aie hâte de voir M. de Montcalm, puisqu'un caprice de ce vieux maréchal de Belle-Isle le fait juge de l'issue de notre querelle.

« — Et cette affaire terminée, dit Frontenac, en supposant qu'elle se termine à votre avantage, resterez-vous parmi nous ?

« — Non certes ! s'écria d'Arramonde. Vous oubliez donc que je n'ai pas encore vu le roi ? Dès que j'aurai châtié l'insolent comme il le mérite, je retournerai en France, je courrai à Versailles, et je vous jure que cette fois j'entrerai au château, dussè-je faire venir vingt paysans de mon pays, armés de bâtons, pour enfoncer les portes et caresser les reins des officiers de garde qui voudraient m'arrêter ! »

IV

LE DÉPART

La haute falaise qui, à partir de Québec, étend ses crêtes dentelées sur la rive gauche du Saint-Laurent, s'abaisse brusquement à trois quarts de lieue de la ville, et forme une petite crique qui était connue à cette époque sous le nom d'*anse du Foulon*.

Trop étroite pour contenir des navires d'un fort tonnage, cette baie était ordinairement solitaire et déserte.

Mais le jour où commence notre récit elle présentait un aspect animé, pittoresque.

De grands feux brûlaient sur le sable, et autour de ces feux se tenaient graves et silencieux, les uns debout, les autres assis sur des quartiers de roches, une quarantaine d'Indiens revêtus de leur costume de guerre.

Ces sauvages appartenaient à la vaillante tribu des Abénaquis; ils étaient les plus fidèles alliés des Français. Chaque année, au moment de la débâcle

des glaces, c'est-à-dire vers le commencement du mois de mai, leurs pirogues descendaient la rivière Chaudière dont les eaux se jettent dans le Saint-Laurent devant Québec; puis, elles remontaient ce dernier fleuve et gagnaient les hautes terres, portant à l'armée française, qui guerroyait entre les lacs Ontario et Champlain, le secours d'une cinquantaine de guerriers hardis et dévoués.

Le chef de cette tribu, Ouinnipeg, ou l'Aigle-Noir, était un guerrier intrépide dont M. de Montcalm et sa petite armée avaient eu bien souvent l'occasion d'admirer l'intelligence et la bravoure.

Il se promenait, d'un pas lent et souple comme celui d'un fauve, à travers les tentes de sa tribu, hâtait les préparatifs de ses jeunes hommes, s'arrêtait de temps en temps pour examiner si leurs armes étaient en bon état, consultait parfois de son regard, assuré comme celui de l'oiseau dont il portait le nom, le soleil qui déclinait à l'horizon, puis venait s'asseoir au bord de l'eau sur un quartier de roc, à côté d'un homme vêtu à l'européenne et qui, appuyé sur une courte carabine, paraissait plongé dans de profondes réflexions.

Cet homme silencieux et rêveur était coiffé d'une épaisse casquette en castor, qui ne permettait pas d'apercevoir le haut de son visage.

Les vêtements de gros drap, les guêtres de cuir fauve qui serraient ses jambes, la poire à poudre et le sac plein de balles qui se croisaient en sautoir sur sa poitrine, le désignaient comme l'un de ces chasseurs canadiens si habiles en temps de paix pour découvrir la retraite du castor ou de la martre, si

terribles aux Anglais en temps de guerre, par la prodigieuse précision de leur coup d'œil.

C'était le descendant d'une rude et honnête famille bretonne qui était venue s'établir au Canada un siècle auparavant. Il se nommait David Kérulaz; mais, selon la coutume des prairies, il avait, en outre, trois ou quatre sobriquets qui caractérisaient sa profession et ses rares qualités de force et d'adresse.

Au moment où le soleil descendit derrière la falaise, un guerrier sauvage qui se tenait debout à gauche du ravin, appuyé sur son long fusil, comme une sentinelle attentive, fit entendre par trois fois un cri prolongé.

Aussitôt tous les Indiens accroupis autour des feux se levèrent et fixèrent leurs regards curieux vers l'entrée de la baie.

Un petit groupe d'étrangers venait de pénétrer dans leur camp.

Quinnipeg marcha aussitôt vers eux et les salua en plaçant ses deux mains croisées sur sa poitrine.

Ces nouveaux venus étaient, on l'a deviné, Jean d'Arramonde, Saint-Preux et le vicomte de Frontenac.

Quinnipeg et David le Chasseur étaient entrés le matin dans l'auberge de Québec au moment où Frontenac et d'Arramonde achevaient leur repas.

L'aide de camp de M. de Vaudreuil connaissait de longue date le chef sauvage et son ami le chasseur.

La conversation s'était donc engagée entre eux. Quinnipeg avait annoncé qu'il allait remonter le

Saint-Laurent le soir même pour conduire ses guerriers au camp de M. de Montcalm.

Frontenac lui avait aussitôt demandé s'il ne pouvait pas se charger de guider deux jeunes officiers qui avaient un grand désir de rejoindre l'armée le plus promptement possible.

Le chef sauvage ayant consenti à se charger de cette mission, il avait été convenu que les deux gentilshommes français se trouveraient, à quatre heures de l'après-midi, à l'anse du Foulon pour s'embarquer sur les pirogues des guerriers Abénaquis.

Saint-Preux et d'Arramonde avaient été exacts au rendez-vous.

Sur un signal de Ouinnipeg, les feux furent éteints, les tentes de peaux roulées et jetées dans le fond des pirogues amarrées au bord du fleuve et où les guerriers indiens prirent place avec un empressement silencieux.

Deux barques plus larges que les autres furent ensuite approchées du bord.

Dans l'une, Ouinnipeg devait prendre place avec Jean d'Arramonde.

L'autre était réservée à Gaston de Saint-Preux et au chasseur canadien.

Au moment de monter dans les pirogues qui allaient les emmener vers des terres inconnues, les deux Français se tournèrent vers M. de Frontenac et, mettant leur main dans l'une des siennes, le remercièrent une dernière fois des attentions courtoises dont il n'avait cessé de les combler depuis leur arrivée à Québec.

« Adieu, messieurs, répondit le jeune officier d'une voix un peu émue, adieu, ou plutôt au revoir, car je sens que nous nous reverrons. Si j'ai un regret, au moment de vous quitter, c'est de ne pouvoir réunir en une même étreinte ces deux mains loyales qui sont entre les miennes. Permettez-moi d'espérer que j'aurai un jour cette joie de vous retrouver frères par le cœur, comme vous allez l'être bientôt par les armes. »

Les deux gentilshommes évitèrent de répondre à ces dernières paroles de M. de Frontenac. Après avoir serré une seconde fois les mains du jeune officier, ils se tournèrent brusquement le dos, et chacun d'eux monta dans la barque qui lui était destinée.

A un nouveau signal donné par l'Aigle-Noir, les rameurs saisirent leurs longues pagaies, et les pirogues s'éloignèrent du rivage.

Gaston de Saint-Preux, confortablement installé à l'avant de la barque, se laissait aller au plaisir de goûter un repos bien nécessaire après les écrasantes fatigues qu'il avait eu à supporter.

David Kérulaz, debout et appuyé sur sa carabine, dirigeait constamment ses regards sur le rivage.

Saint-Preux n'avait pas encore entendu sortir une parole des lèvres de ce mystérieux personnage. C'est à peine même s'il avait pu distinguer ses traits cachés par l'ombre d'un large bonnet en peau de castor.

Néanmoins, l'air de profonde méditation où semblait plongé le chasseur, et deux ou trois soupîrs qui s'étaient échappés avec effort et comme malgré lui

de sa large poitrine, indiquaient qu'il se trouvait sous le coup d'une préoccupation grave.

Tout à coup il fit un mouvement si brusque que la barque vacilla, puis, saisissant son bonnet, il l'agita à plusieurs reprises dans la direction du rivage.

Surpris d'une démonstration dont la vivacité semblait en dehors des habitudes de cet homme silencieux, Saint-Preux tourna aussitôt la tête vers la rive.

Devant une maisonnette dont le chaume apparaissait à travers un rideau de peupliers, deux femmes agitaient leurs mouchoirs.

Malgré la distance, Saint-Preux reconnut que l'une de ces femmes était cassée par l'âge ; que l'autre, au contraire, avait les formes sveltes et les mouvements légers de la jeunesse.

Le courant était rapide à cet endroit du fleuve ; les pirogues avançaient lentement.

La maisonnette au toit de chaume et les deux personnes debout sur la rive restèrent donc longtemps en vue.

Tant qu'on put les apercevoir, David ne cessa d'agiter son bonnet de castor.

Enfin un détour du fleuve masqua les femmes et la maison. On ne vit plus que la pointe effilée des peupliers.

Le Canadien laissa retomber son bras ; mais le regard de ses grands yeux noirs ne cessa de s'attacher sur ces arbres qui lui rappelaient sans doute les plus chers souvenirs de sa vie et les objets de sa plus tendre affection.

Quelques minutes encore et les peupliers disparurent à leur tour.

Alors David tomba assis sur un des bancs de la barque, et cacha longtemps sa figure dans ses larges mains, peut-être pour garder plus longtemps la dernière impression de ce tableau riant, peut-être pour cacher une larme.

Saint-Preux respecta ses méditations.

Lui-même rêva quelque temps, les yeux fixés sur la voûte bleue du ciel, bercé par le clapotement régulier des pagaies des rameurs indiens.

Puis, à mesure que les teintes célestes s'assombrirent, ses pensées devinrent plus vagues, et il s'endormit bientôt d'un profond et paisible sommeil.

dispa-
es de la
s larges
la der-
re pour

ixés sur
otement

s'assom-
es, et il
ommeil.

V

LE CAMP DE M. DE MONTCALM

Au bout de trois jours d'une navigation qu'aucun accident ne vint interrompre, les pirogues des Abénaquis quittèrent le Saint-Laurent pour entrer dans le lac Champlain.

Les deux gentilshommes français étaient impatients d'arriver au terme de leur long voyage.

Saint-Preux, qui, sous des dehors tranquilles, cachait un cœur fortement trempé et une âme très ambitieuse, avait hâte de prendre le commandement de la compagnie que le maréchal de Belle-Isle lui avait accordée.

Bien qu'il eût conservé tout son calme et tout son sang-froid en face des provocations que Jean d'Arramonde furieux lui avait adressées à Versailles, l'affront qu'il avait reçu ce jour-là ne lui avait pas moins été sensible.

Il tenait à montrer à ce jeune fou que Gaston de Saint-Preux, malgré ses habits brodés, ses dentelles,

ses bijoux et son lorgnon, savait être autre chose qu'un officier d'antichambre et de boudoir.

Quant à Jean d'Arramonde, il songeait plus, il faut bien l'avouer, à sa querelle particulière qu'aux ennemis qui menaçaient les possessions du roi dans le Canada.

Cette pauvre et valeureuse armée d'Amérique était presque inconnue en France. C'est à peine si le bruit des exploits étonnants qu'elle avait accomplis l'année précédente, en se battant victorieusement contre un ennemi dix fois supérieur en nombre, était parvenu à la cour indifférente et frivole de Louis XV.

Tous les yeux étaient fixés sur l'Allemagne, qui soutenait alors, au profit de l'Autriche, une guerre inutile et désastreuse, mais qui se battait aux portes de la France, dans un pays civilisé, contre des généraux dont le nom était célèbre.

Jean d'Arramonde partageait à cet égard l'ignorance ou l'indifférence générale. Son entêtement de montagnard l'avait conduit à chercher au delà des mers une satisfaction que son amour-propre blessé lui semblait exiger. Cette équipée lui paraissait originale, digne des bons temps de la chevalerie; elle séduisait son esprit hardi, aventureux, fantasque.

Mais, ainsi qu'il l'avait annoncé au vicomte de Frontenac, une fois son compte réglé avec Saint-Preux, il voulait revenir immédiatement en France et s'en aller prendre part à la guerre qui se faisait de l'autre côté du Rhin.

Les pirogues des Abénaquis étaient entrées dans le

lac Champlain depuis le matin du quatrième jour qui avait suivi leur départ de l'anse du Foulon.

C'était sur les bords de ce lac qu'était campé l'un des trois corps de la petite armée française, composé de deux mille six cents hommes, sous les ordres de M. de Bourlamaque.

M. de Montcalm, qui venait de parcourir toute la ligne de défense, était en ce moment au camp du lac Champlain où il donnait ses derniers ordres, avant d'aller prendre à Québec le commandement de l'armée destinée à défendre cette ville et à protéger le cœur même de la colonie.

La rive gauche du lac que la petite flottille des sauvages côtoyait depuis le matin était bordée de hauts arbres qui masquaient entièrement la vue. C'était en vain que Saint-Preux et d'Arramonde essayaient de percer, de leurs regards impatients, cet impénétrable rideau; rien ne leur révélait la présence de l'armée française. Ils consultaient à tout moment leurs guides et leur demandaient s'ils arriveraient bientôt au terme de leur voyage.

Mais Ouinnipeg et le chasseur canadien ignoraient eux-mêmes la position exacte de l'armée. La surface du lac était calme, silencieuse, déserte; aucun bruit n'arrivait à l'oreille exercée des guerriers sauvages.

Enfin, vers le soir, au moment où le soleil couchant embrasait de ses teintes dorées les rondes frondaisons des grands arbres, un cri s'éleva de la rive :

« Qui vive? »

Et au même instant une sentinelle à demi cachée

derrière le tronc d'un érable dirigea le canon brillant de son mousquet vers la première pirogue, qui était celle de Ouinnipeg.

« France ! » s'écria Jean d'Arramonde en levant son chapeau en l'air.

Aussitôt, à l'appel de la sentinelle, un petit groupe parut, et le cœur des deux jeunes gens battit un peu plus vite lorsqu'ils reconnurent l'uniforme blanc et bleu des soldats français.

Les barques abordèrent. Ouinnipeg et David parlèrent quelques instants avec l'officier qui commandait le détachement ; puis, ayant fait signe aux deux jeunes gens de les suivre, ils s'acheminèrent tous quatre vers le camp, situé à une heure de marche environ, dans un vallon resserré, couronné d'épais buissons qui le dissimulaient aux regards.

Au moment où ils arrivèrent devant la tente de M. de Montcalm, le général français était absent.

Le marquis de Montcalm avait l'habitude de faire chaque soir une ronde dans le camp, afin de s'assurer que toutes les dispositions étaient bien prises et que rien ne viendrait troubler pendant la nuit le repos de sa petite armée.

Chacun, officier ou soldat, pouvait alors l'aborder. Il écoutait attentivement les rapports des uns et les doléances des autres et rendait souvent ainsi, tout en marchant lentement, une justice sommaire dont les arrêts étaient toujours respectés.

En attendant le retour de M. de Montcalm, les deux jeunes Français s'étaient assis, à bonne distance l'un de l'autre, sur l'herbe du petit monti-

cule au sommet duquel se dressait la tente du général.

Leurs regards erraient avec plaisir sur le camp qui déroulait à leurs pieds ses tentes de toile blanche et ses abris de feuillage.

Il y régnait cette animation vive et joyeuse qui a caractérisé à toute époque un campement de soldats français.

Mais la présence de l'ennemi dont les éclaireurs indiens devaient être répandus dans les bois voisins et la possibilité d'une alerte modéraient notablement le bruit accoutumé.

Ce n'était qu'un murmure de voix si contenues et si discrètes qu'à cent pas de distance on n'aurait pu deviner que trois mille hommes étaient cachés dans ce pli de la vallée.

Au bout de quelques instants d'attente, Jean d'Arramonde et Saint-Preux virent apparaître, dans l'étroit chemin pratiqué entre deux rangées de tentes, trois officiers enveloppés de manteaux noirs.

Ce petit groupe marchait d'un pas lent et s'arrêtait fréquemment devant les cercles formés par les soldats réunis autour des feux.

Ceux-ci se levaient aussitôt et se tenaient droits, immobiles, dans l'attitude du respect.

Les trois officiers ne furent bientôt qu'à quelques pas de Saint-Preux et de d'Arramonde.

Celui qui marchait le premier était un homme de petite taille, à la démarche noble et assurée. Sa physionomie, aux traits fortement accusés, était remarquable par l'éclat de deux yeux noirs qui se portaient avec vivacité vers toutes les parties du

camp et semblaient percer la demi-obscurité dont les *crêpes légers* du soir commençaient à assombrir l'horizon.

Ses regards perçants eurent bientôt remarqué les deux jeunes gens assis sur le monticule.

L'officier se retourna vers ses deux compagnons et leur dit quelques paroles rapides ; il leur demandait sans doute quels étaient ces étrangers.

Aussitôt David le Chasseur, qui se tenait un peu à l'écart avec Ouinnipeg, s'avança vers le chef français et mit à la main son bonnet de castor.

L'officier laissa échapper un geste de surprise.

« Comment ! te voilà déjà de retour, mon brave chasseur de bisons ? s'écria-t-il. Ne m'as-tu pas dit, quand tu m'as quitté il y a quinze jours, que tu allais à Québec pour te marier ? La noce est-elle déjà faite ? Nous as-tu amené ta jolie fiancée ? »

Un soupir s'échappa de la robuste poitrine de David. Il baissa un instant la tête, et ses regards, ordinairement si fiers et si décidés, semblèrent se couvrir d'un voile.

« Merci, monsieur le marquis, murmura-t-il, pour les bonnes paroles que vous me dites... Mais je ne suis pas marié, comme vous le pensez, et la noce dont vous parlez ne se fera peut-être jamais.

— Que dis-tu ? quelle est cette énigme ? et quel est donc l'obstacle qui peut arrêter Bras-de-Fer ?

— Je vous le dirai tout à l'heure, monsieur le marquis, si vous voulez bien m'y autoriser.

— Eh bien ! reviens dans une heure. J'ai, du reste, à te parler, David ; et, si ton retour n'était pas causé par un événement qui me semble fâcheux pour

toi, je me réjouirais de te revoir, car je vais sans doute avoir besoin de tes services.

— Je suis à vos ordres, monsieur le marquis. »

En se retirant, le chasseur de bisons découvrit Quinipeg qui se tenait grave et immobile derrière lui.

Le marquis de Montcalm, — car c'était le général français en personne qui venait d'avoir avec David cette conversation familière, — le marquis de Montcalm ne put réprimer un mouvement d'étonnement et de joie en apercevant le chef sauvage.

« Je vous salue, Quinipeg, dit-il en donnant aussitôt à l'inflexion de sa voix cette expression digne et bienveillante qui savait si bien lui concilier le respect et l'affection des guerriers indiens, je vous salue et suis heureux de vous voir dans mon camp après une longue absence. La vaillante tribu des Abénaquis est-elle toujours nombreuse et forte? Le Grand-Esprit a-t-il répandu ses bénédictions sur vos récoltes? A-t-il éloigné de vos wigwams la cruelle maladie qui les désola l'an dernier¹? Aigle-Noir, soyez le bienvenu parmi nous.

— Les paroles de mon père blanc sont douces à mon oreille, répondit le chef sauvage en plaçant sur son cœur sa robuste main étendue. Quinipeg sait que le grand Ononhoô des Français est entouré d'ennemis, et, comme les Français ont toujours été bons pour sa tribu, il a ordonné à ses jeunes hommes de monter sur leurs pirogues rapides et de

1. En 1758, la tribu des Abénaquis avait été décimée par une terrible épidémie de petite vérole.

venir au secours de leur père blanc. Ils sont là dans le bois au nombre de cinquante.

— Je vous remercie, Aigle-Noir, d'être fidèle dans le malheur à ceux qui ont été généreux pour vous dans la prospérité. Mais vous savez que je suis loyal et incapable de tromper. Écoutez-moi bien. »

M. de Montcalm se rapprocha du chef sauvage.

« Vous avez dit tout à l'heure que je suis entouré de nombreux ennemis. C'est la vérité. Une armée dix fois supérieure à la mienne peut m'attaquer d'un moment à l'autre. Ce sera un miracle de Dieu si je suis vainqueur. Mais c'est un devoir pour moi de mourir à mon poste. Je vous dis cela, Aigle-Noir, pour que vous sachiez bien à quoi vous vous engagez en restant parmi nous. Votre tribu, déjà si affaiblie par une terrible maladie, peut succomber tout entière dans la lutte suprême que nous allons soutenir. Réfléchissez donc, Ouinnipeg, et voyez si le vaillant peuple des Abénaquis veut combattre dans les rangs des Français comme il le fait depuis cent ans, ou s'il veut imiter les Delawares, les Mingoes, les Shewanèses, qui sont passés du côté de nos ennemis, ou les Algonquins, qui nous ont quittés hier pour gagner les plaines lointaines situées de l'autre côté des lacs.

— Si ton peuple est vaincu et quitte notre pays aux arbres verts, les Abénaquis seront massacrés ou esclaves. Mieux vaut pour eux mourir la face tournée vers leurs ennemis. »

Le marquis de Montcalm fut profondément touché de cette réponse. Les récentes défections des tribus indiennes avaient péniblement ému ce cœur

généreux, qui ne pouvait comprendre ni la trahison ni l'ingratitude. Il tendit la main à l'Aigle-Noir avec un mouvement vif et chaleureux et le remercia de son dévouement.

Puis, s'adressant de nouveau au chasseur de bisons :

« Quels sont ces deux jeunes gens? » demanda-t-il, et il désigna du regard Saint-Preux et d'Arramonde.

Ceux-ci s'étaient levés, dès qu'ils avaient compris que cet officier aux manières si simples et si bienveillantes était le marquis de Montcalm.

David répondit :

« Ce sont deux Français que M. de Frontenac a prié l'Aigle-Noir de conduire à votre camp, monsieur le marquis.

— Ah! vous venez de Québec, messieurs? dit Montcalm en se rapprochant des deux gentilshommes.

— Non, mon général, nous venons de France, répliqua Saint-Preux qui s'inclina respectueusement.

— De France! » répéta le marquis de Montcalm.

Et aussitôt il tourna instinctivement la tête; une expression émue, attendrie, se peignit sur sa physionomie si mobile, et son regard devenu rêveur se porta dans la direction de cette patrie bien-aimée pour laquelle il combattait en héros, de cette patrie qu'il ne devait plus revoir, hélas! et où il avait laissé les plus chers objets de sa tendresse.

« De France! répéta-t-il encore en reprenant soudain le ton vif et animé qui lui était habituel.

Comment êtes-vous venus? Vous deviez avoir une flotte puissante pour forcer l'entrée du Saint-Laurent. Avez-vous brûlé quelques croiseurs anglais? Nous apportez-vous enfin des secours, des hommes, des vivres, de la poudre?

— Nous sommes venus seuls, mon général, répondit Saint-Preux, sur un brick que les ennemis ont été bien prêts de prendre, mais que le courage de quelques bons matelots a su défendre. Je ne vous apporte, hélas! d'autres secours que mon épée. Je suis aussi chargé pour vous d'une lettre de M. le maréchal de Belle-Isle, mon parent.

— Entrez ici, messieurs, dit M. de Montcalm en prenant les devants et en soulevant lui-même le pan de toile qui fermait l'entrée de sa tente. Je serai heureux de causer avec vous de notre cher pays. Je vous demande seulement cinq minutes : le temps de donner le mot d'ordre à M. de Bourlamaque. »

avoir une
Saint-Lau-
s anglais?
s hommes,

énéral, ré-
s ennemis
le courage
re. Je ne
e mon épée.
re de M. le

Montcalm en
même le pan
te. Je serai
her pays. Je
le temps de
que. »

VI

UN DUEL D'UN NOUVEAU GENRE

Tandis que M. de Montcalm échangeait quelques paroles avec l'un des officiers qui l'accompagnaient dans sa visite à travers le camp, les deux gentils-hommes français pénétraient dans sa tente dont l'austère simplicité les frappa vivement.

Un petit lit de camp, un coffre contenant quelques effets, une table sur laquelle un soldat venait de déposer un modeste souper servi dans une assiette en terre, quelques escabeaux faits de racines d'érable, curieusement sculptés, et qui avaient sans doute été offerts au général français par ses amis les Indiens, composaient tout le mobilier.

Autour du poteau qui soutenait la tente, plusieurs tablettes avaient été placées, et sur ces tablettes reposaient quelques livres. L'un de ces livres était ouvert sur la table. Saint-Preux s'approcha, et vit, non sans surprise, que le général occupait ses loisirs à lire Plutarque dans le texte grec.

A ce moment, le marquis de Montcalm entra.

« Je vous demande la permission de souper, messieurs, dit-il en venant s'asseoir en face de la table. En campagne, voyez-vous, il faut s'habituer à manger et à dormir lorsqu'on a un moment devant soi, car l'ennemi se fait toujours un malin plaisir de vous déranger dans ces importantes occupations... Voyons, asseyez-vous près de moi. Vous avez, m'avez-vous dit, à me remettre une lettre de M. de Belle-Isle...

— La voici, mon général, » dit Saint-Preux en tirant de sa poche une enveloppe qu'il tendit à M. de Montcalm.

Le général fit sauter l'enveloppe, étendit la lettre devant lui et, tout en soupant rapidement, la lut par-dessus son assiette.

Cette lettre était ainsi conçue :

« J'ai reçu, monsieur, votre dépêche du 20 janvier dernier, et je répondrai prochainement aux divers points qu'elle traite. Ainsi que je vous l'ai déjà fait connaître, le roi désire conserver à tout prix un pied dans l'Amérique septentrionale. Il compte sur votre zèle, votre courage et votre opiniâtreté dont vous lui avez déjà donné de si belles preuves, et il espère que vous saurez communiquer les mêmes sentiments aux officiers principaux et aux troupes qui sont sous vos ordres.

« Je regrette de ne pouvoir vous envoyer tous les secours que vous me demandez. L'état des finances du roi ne lui permet pas de faire de nouveaux sacrifices. D'ailleurs la mer est aux Anglais,

et les troupes que je vous enverrais risqueraient d'être détruites avant d'aborder au Canada. J'espère pourtant vous adresser le mois prochain quelques hommes et quelques vivres. Le capitaine Cannon, fameux corsaire de Dunkerque, m'a affirmé qu'il saurait les conduire à travers les croiseurs anglais.

« J'arrive à l'objet principal de ma lettre. Elle vous sera remise par mon neveu, Gaston de Saint-Preux, auquel je viens d'accorder un brevet d'officier. Étant de garde au château de Versailles, il a été provoqué par une sorte d'étourdi venu du fond de sa province pour voir le roi et qui voulait passer à toute force, malgré la consigne. Ils ont croisé l'épée, je les ai fait enfermer à la Bastille; mais l'air de la Bastille, loin de les calmer, n'a fait qu'exaspérer leur animosité. J'ai ordonné à mon neveu de partir pour votre armée. Aussitôt son adversaire a déclaré qu'il voulait le suivre, et que, puisque je les empêchais de se battre en France, ils sauraient bien se retrouver au Canada.

« J'espère que la traversée aura fait réfléchir ces jeunes fous et qu'ils auront renoncé à leur projet. S'il en était autrement, je compte sur vous pour arranger cette affaire. Peut-être trouverez-vous en eux l'étoffe de deux bons officiers. Saint-Preux est réfléchi, calme, opiniâtre. Quant à l'autre, qui se nomme, je crois, Jean d'Arramonde, c'est un cerveau quelque peu échauffé par votre beau soleil de la Gascogne. Vous pourrez lui confier une expédition aventureuse, et, s'il met autant d'entrain à forcer les lignes anglaises que la grille du château de Ver-

sailles, vous n'aurez, je crois, qu'à vous louer de ses services.

« Je vous souhaite, monsieur, une parfaite santé; je ne suis point en peine du reste. Soyez assuré aussi de tous les sentiments que j'ai pour vous et du désir que j'ai d'être à portée de vous en donner des marques.

« MARÉCHAL DE BELLE-ISLE. »

Le marquis de Montcalm, qui avait lu le commencement de la lettre avec une sérieuse attention, ne put, arrivé aux dernières lignes, réprimer un sourire d'étonnement. S'adressant au gentilhomme béarnais :

« Votre nom ne m'est pas inconnu, dit-il, je me rappelle avoir vu autrefois dans notre château de Caudiac un grand vieillard qui se nommait le marquis d'Arramonde et pour lequel mon père avait une profonde estime.

— C'était mon grand-père, monsieur le marquis.

— Ainsi, messieurs, reprit M. de Montcalm en jetant les yeux sur la lettre du maréchal de Belle-Isle, vous avez fait quinze cents lieues pour venir vous battre au Canada?...

— Oui, mon général, fit d'Arramonde en relevant la tête d'un air triomphant, et je vous supplie de vouloir bien nous désigner de quelle façon nous pourrions vider cette querelle. »

Le marquis de Montcalm réfléchit un instant, puis il prit une feuille de papier qu'il couvrit de

quelques lignes rapides, et il la tendit à d'Arramonde.

« Monsieur, lui dit-il, je désire vous donner un témoignage d'estime en souvenir de l'amitié qui unissait votre grand-père à mon père vénéré. En vertu des pouvoirs que le roi m'a conférés, je vous nomme officier dans un régiment de volontaires canadiens que je viens de former.

— Monsieur le marquis! s'écria Jean d'Arramonde stupéfait.

— Ne me remerciez pas... attendez. Je vous prévins, en outre, que j'interdis absolument le duel entre les officiers de mon armée.

— Mon général!... protesta de nouveau d'Arramonde.

— Et, comme M. de Saint-Preux et vous, êtes maintenant égaux, si vous mettez l'épée à la main l'un contre l'autre, je vous fais enfermer dans un fort jusqu'à la fin de la campagne.

— Mon général, je ne puis accepter, exclama d'Arramonde qui, fort animé, prit sa commission d'officier entre le pouce et l'index, comme s'il allait la déchirer.

— Monsieur, poursuivit imperturbablement le marquis de Montcalm, qui, malgré l'air sévère qu'il essayait de prendre, avait grand-peine à tenir son sérieux devant la figure décontenancée du gentilhomme béarnais, monsieur, donnez votre démission, déchirez votre brevet si cela vous plaît. Mais alors vous redevenez simple gentilhomme, et, comme je ne souffre pas la présence de simples particuliers à mon camp, je vous prie aussitôt de retourner à

Québec, et je vous prévient, en outre, que si vous provoquez M. de Saint-Preux, je vous fais condamner par le conseil de guerre comme ayant insulté un officier de Sa Majesté; nos lois sont très sévères sur ce point.

— Eh bien! monsieur, retournons en France, alors! s'écria d'Arramonde en s'adressant à Saint-Preux d'un air désespéré.

— Ceux qui excitent un officier à désertir sont punis de cinq ans de fers, objecta froidement le marquis de Montcalm.

— Mais, mon général, il faut que je revienne à Versailles, que je me présente au roi, que je parte ensuite pour l'armée d'Allemagne où l'on m'attend!... Je suis touché de la marque d'estime que vous voulez bien me donner, — et en disant ces mots, il grinçait presque des dents, — mais enfin je ne puis servir au Canada!

— Et vous vous imaginez que moi, général français, j'aurai dans mon camp le descendant de Pierre d'Arramonde, le petit-fils d'un des meilleurs amis de mon père, un jeune homme brave, intelligent, plein de fougue, d'ardeur, et que je le laisserai échapper, alors que chez nous les bons officiers sont si rares!... Non, non, mon cher monsieur, vous resterez parmi nous. Vous êtes mon prisonnier, vous ne me quitterez pas!... »

M. de Montcalm, qui connaissait bien ses compatriotes, avait touché juste en s'adressant à la vanité du gentilhomme gascon.

Ébloui par des éloges qui caressaient si agréablement son amour-propre, Jean d'Arramonde ne

fit plus que de faibles objections, puis finit par mettre son brevet d'officier dans la poche de son habit avec un soupir de résignation.

Mais alors M. de Saint-Preux intervint.

« Mon général, dit-il, mon adversaire et moi avons juré à M. de Belle-Isle de respecter la décision que vous prendriez à notre égard. Permettez-moi de vous faire observer, toutefois, que nous sommes venus en ce pays pour terminer une affaire d'honneur et avec l'assurance formelle du maréchal que nous pourrions nous y battre librement.

— Messieurs, dit le marquis de Montcalm avec animation, il me semble en vérité que je rêve! .. Peut-être le long séjour que je viens de faire parmi les sauvages ne me permet-il plus de bien juger ce que vous appelez « honneur » là-bas, en France, mais ce que je puis vous déclarer, c'est que vous ne vous battrez pas.

« Si encore il y avait entre vous une haine mortelle causée par quelque grave offense... Mais non, vous avez eu une discussion un peu vive, discussion où tous les torts me semblent être de votre côté, M. d'Arramonde; vous vous êtes provoqués et vous avez cru que l'honneur exigeait une réparation par les armes... Et voilà pourquoi vous êtes ici! Vous êtes venus trouver Montcalm, moins pour lui offrir votre épée, votre dévouement, que pour lui demander de vous aider à terminer votre misérable querelle!

« En vérité, messieurs, vous auriez mieux fait de rester en France, ou, si vous teniez tant à vous couper la gorge, il fallait aller en Italie ou en

Allemagne. Ici on ne se bat que contre les ennemis de la France. Nous avons devant nous soixante mille Anglais et nous sommes six mille. Vous verrez dans mon camp des vieillards de quatre-vingts ans et des enfants de seize. On ne songe ici qu'à défendre la colonie ou à mourir. Et c'est ce moment que vous choisissez pour me faire perdre une heure de mon temps en me racontant que M. d'Arramonde et M. de Saint-Preux veulent recommencer les ridicules traditions de la régence!... Nous ne sommes pas en France ni à la cour du roi, messieurs. Vous avez maintenant l'honneur d'appartenir à une armée où, comme je viens de vous le dire, la vie de chaque homme en vaut dix. Vous avez devant vous un général en qui, si vous faites bien votre devoir, vous trouverez toujours un ami, je pourrais presque dire un père, — car mon armée est assez petite pour n'être qu'une grande famille, — mais qui se montrera inexorable si vous manquez à ses ordres. — Et maintenant donnez-vous la main!... »

Ils hésitèrent un moment, puis restèrent immobiles. Ils avaient tous deux trop d'amour-propre pour consentir à la réconciliation que leur demandait le marquis de Montcalm.

Celui-ci fixa sur eux ses yeux vifs et perçants.

« Vous ne voulez pas vous réconcilier? dit-il, après un instant de silence. Eh bien! je consens au duel.

— Ah! mon général, s'écria d'Arramonde, vous me rendez la vie!

— Un instant... Vous acceptez d'avance les conditions que je vais vous fixer?

— Nous les acceptons! dirent ensemble les deux jeunes gens.

— Vous le jurez?

— Nous le jurons!

— Eh bien! écoutez-moi... Demain matin, dès l'aube, je vous confierai à chacun une mission difficile, et vous aurez bien mieux l'occasion de montrer votre courage que dans un duel ordinaire, car vous aurez devant vous dix adversaires au lieu d'un... Peut-être trouverez-vous l'un ou l'autre une mort glorieuse dans l'accomplissement de cette mission. En ce cas, celui qui reviendra sera considéré comme le vainqueur du duel. Si tous deux vous revenez vivants, la victoire sera à celui qui aura fait le plus de mal aux Anglais.

« Et maintenant, messieurs, dit Montcalm en se levant et sans laisser aux jeunes gens le loisir de discuter cette étrange décision, je vous ai dit que j'ai à m'occuper ici d'un détail immense... Tout mon temps appartient à l'armée; si je vous ai retenus si longtemps, c'est que je voulais témoigner quelques égards au petit-fils de l'ancien ami de ma famille et au parent de mon excellent ministre. Demain, au lever du jour, vous recevrez mes ordres par M. de Bourlamaque, qui vous dira en outre, en quelques mots, comment vous devrez vous conduire envers les sauvages et les Canadiens pour vous concilier leur confiance et leur amitié. Tâchez de bien dormir cette nuit, car, à partir de demain, vous serez obligés de demander au sommeil un crédit sans doute fort long... Au revoir, messieurs, je vous souhaite bonne chance!

— En vérité, pensa d'Arramonde en mettant le pied hors de la tente du général, il n'y a pas moyen de lui répondre, à ce diable d'homme ! Il fait de vous tout ce qu'il veut. Me voici officier de Canadiens, forcé d'entrer en campagne dès demain matin, avec une escorte de Peaux-Rouges qui m'apprendront sans doute à scalper... car M. de Montcalm va évidemment nous demander au retour le nombre de chevelures que nous aurons prises à l'ennemi... Quand verrai-je le roi, maintenant ? Bah ! à la grâce de Dieu ! Après tout, l'honneur est sauf, et c'est tout ce qu'un d'Arramonde peut exiger. »

Comme on le voit, un des côtés charmants du caractère du gentilhomme béarnais, c'était la facilité avec laquelle il acceptait les diverses situations où le jetait la fortune, une fois que, son opiniâtreté naturelle étant vaincue, il reconnaissait qu'il ne lui servirait à rien de récriminer ni de se plaindre.

Le duel ordonné par M. de Montcalm était assez singulier, mais on n'était pas en France, et ce genre de combat était peut-être conforme aux mœurs de l'Amérique !

Et puis quelles aventures étonnantes allaient peut-être lui advenir et quels beaux récits il pourrait en faire là-bas, au Béarn, alors que la grande distance lui permettrait d'y ajouter quelques-uns de ces traits pittoresques sans lesquels une narration gasconne serait dépourvue de charme et d'intérêt !

Cela ne valait-il pas mieux que d'ailer servir comme tout le monde dans l'armée d'Allemagne ? D'autant plus qu'elle était toujours battue, cette

pauvre armée d'Allemagne, tandis que M. de Montcalm avait été sans cesse victorieux. Ne devait-on pas avoir plus de gloire et de profit à servir sous les ordres d'un si excellent général?

Ce n'était pas avec cette philosophique résignation, mais avec un véritable enthousiasme, — contenu, il est vrai, dans les limites de sa nature froide et peu expansive, — que Saint-Preux avait accepté la décision de M. de Montcalm.

Il allait trouver dans ce duel original un stimulant pour son ambition et en même temps, peut-être, l'occasion de se couvrir d'une gloire qu'il ne devrait qu'à lui-même, car M. de Montcalm allait sans doute lui confier le commandement d'une petite expédition dont il aurait seul la responsabilité en cas d'échec et l'honneur en cas de victoire.

Ni l'un ni l'autre, il faut le dire, ne pensa à la fâcheuse hypothèse prévue par M. de Montcalm : le cas où l'un des deux laisserait sa vie dans la lutte.

Aucun songe sinistre ne troubla leur sommeil calme et profond. Saint-Preux rêva qu'il enfonçait à lui seul un carré anglais et l'exterminait tout entier de sa main, et d'Arramonde vit en songe tous les arbres du parc paternel ornés de chevelures arrachées à l'ennemi.

VII

LE SECRET DE DAVID KÉRULAZ

Dès que Saint-Preux et d'Arramonde furent sortis de la tente du général, ce dernier déploya vivement une carte annotée tout entière de sa main, approcha le flambeau et suivit attentivement du regard et du doigt les lignes tracées sur le parchemin.

Au bout de quelques instants, il appela un des soldats qui montaient la garde devant sa tente et lui ordonna d'aller chercher David Kérulaz.

Le chasseur de bisons attendait à quelques pas de là que M. de Montcalm voulût bien lui accorder l'entretien qu'il lui avait promis. Il se présenta donc immédiatement devant le général.

« Mon brave David, dit M. de Montcalm, tu devras te tenir prêt à partir demain au lever du jour avec M. de Saint-Preux. Les Anglais se sont avancés du côté du fort Saint-Anne, et il faut leur faire sentir que nous sommes là. M. de Saint-Preux se mettra en route à la tête d'une compagnie du Royal-Rous-

sillon, avec ordre de reprendre le fort si les Anglais s'en sont rendus maîtres ou de le secourir s'ils ne font que l'attaquer. Je compte sur toi pour guider la petite expédition par le chemin le plus direct et pour aider au besoin M. de Saint-Preux de tes conseils

— Je serai prêt à partir dès l'aube, monsieur le marquis, » répondit le chasseur de bisons.

Mais en même temps il poussa un soupir et son visage prit une expression triste et inquiète qui n'échappa point à l'œil perçant de M. de Montcalm.

« Voyons, mon pauvre David, dit-il avec bonté, tu as quelque chose sur le cœur, n'est-ce pas? »

Le chasseur de bisons fit un signe affirmatif.

« Tu m'as demandé un instant d'entretien. Est-il en mon pouvoir de faire quelque chose pour toi? »

— Oui, monsieur le marquis, dit David avec effort.

— Eh bien! parle, explique-toi. Tu sais que j'ai contracté une dette envers toi, David; je n'ai pas oublié la façon dont tu as conduit nos Canadiens l'an dernier à la bataille de Carillon, ni les trente officiers anglais tombés sous les coups de ta carabine.

— Monsieur le marquis, dit le chasseur, je viens vous demander justice.

— Aurais-tu à te plaindre d'un de mes officiers? interrogea vivement Montcalm.

— Non, mon général, il ne s'agit pas d'un des officiers de votre armée.

— De qui s'agit-il donc? »

David hésita un instant et tourmenta son bonnet de castor entre ses robustes mains.

« Mon général, dit-il enfin, vous savez que je devais me marier à Québec ?

— Oui... eh bien ?

— Comment cette idée a-t-elle pu venir à un sauvage tel que moi, habitué à la vie des bois et des prairies?... Je l'ignore, et celui qui, il y a quelques mois, m'aurait dit que je renoncerais à la chasse aux bisons, aux martres et aux castors pour m'enfermer entre les murs d'une maison, m'aurait certes bien surpris ! »

Il fit une pause, puis continua d'un ton plus bas :

« Je l'ai rencontrée par hasard un jour que j'étais allé au marché de Québec échanger mes peaux de castor contre de la poudre. Jusqu'alors, je crois que je n'avais jamais regardé un visage de femme... Enfin, que vous dirai-je, monsieur le marquis ?

— Eh ! mon pauvre ami, dit Montcalm en souriant, ne rougis pas comme cela... Nous avons tous passé par là, et vraiment, si cette jeune fille est digne de toi, je ne puis que te féliciter de la décision que tu as prise. Elle se nomme ?

— Marthe Dervieux.

— Son père ?

— Un fermier des environs de Sillery, près de Québec.

— Bien... mais je ne vois pas quel obstacle...

— J'ai un frère, monsieur le marquis.

— Après ?

— Ce frère n'a jamais eu de goût pour la vie d'aventures que je menais. Mon pauvre Pierre est aussi frêle que je suis fort et vigoureux. J'ai essayé

au commencement de l'emmener avec moi dans la prairie. Mais il n'a pu s'habituer à cette dure existence de chasseur. Il a reçu de l'instruction et sait mieux tenir une plume qu'un fusil. Il est entré dans les bureaux de l'intendant général.

— Ensuite?

— Il y a dix jours, en arrivant chez le père Dervieux, je vis sa figure bouleversée. Marthe avait les yeux rouges. Assurément il était arrivé quelque malheur. Je restai un instant interdit, sans parler, les regardant tous deux.

« — Vous ne savez donc rien? me demanda le vieux fermier en relevant sur moi son regard fixe et sévère.

« — Rien, répliquai-je; que voulez-vous dire?

« — Votre frère...

« — Eh bien?...

« — Il était à l'armée du lac Champlain avec M. Varin, l'intendant?

« — Oui.

« — Il est revenu ce matin.

« — En vérité? Qu'est-ce que cela veut dire? Serait-il malade? dis-je avec anxiété, car l'expression du visage et de la voix du père Dervieux me remuait profondément.

« — Non, il n'est pas malade, il est... Vous savez que je connais le gardien de la prison de Québec?

« — En effet, François Taboureau.

« — Eh bien! c'est lui qui a reçu votre frère ce matin.

« — Mon frère en prison! m'écriai-je en deve-

nant pâle comme la mort, mais c'est impossible! Qu'a-t-il fait, le malheureux? De quoi l'accusent-on?

« — D'un vol, » dit rudement le fermier.

« Et comme je restais anéanti sur le siège où je venais de me laisser tomber, Marthe, ma chère Marthe, s'approcha de moi, me prit la main et me dit de sa voix douce :

« — Ne vous désolez pas, David ; cette accusation n'est peut-être pas fondée. Il paraît que M. Varin, l'intendant, a trouvé une erreur dans les écritures de votre frère, mais cette erreur n'était peut-être qu'involontaire. Espérez que tout s'arrangera.

« — En attendant, reprit le père Dervieux en redressant sa haute taille, tant que votre frère sera en prison, David, tant que son innocence n'aura pas été démontrée, vous comprenez, n'est-ce pas, que vous ne pouvez épouser Marthe?... »

« Je me retirai sans dire un mot. Il me semblait que ma tête était vide ; il m'était impossible de rassembler deux idées. C'est à peine si j'entendis la douce voix de ma fiancée qui me répétait :

« — Ayez confiance, David, confiance et courage ! »

« Depuis quinze ans que je fais le métier de chasseur, je me suis trouvé souvent dans des situations bien terribles. J'ai vu la mort de près plus de vingt fois. J'ai été attaché par les Sioux au poteau de torture... Mais je vous proteste, monsieur le marquis, que jamais je n'ai souffert comme à cette heure affreuse.

« Lorsque je revins à moi : — Ce n'est pas le

est impossible!
quoi l'accuse-

fermier.

tr le siège où je
rthe, ma chère
it la main et me

cette accusation
t que M. Varin,
ans les écritures
n'était peut-être
'arrangera.

ère Dervieux en
votre frère sera
nnocence n'aura
ez, n'est-ce pas,
?...»

. Il me semblait
it impossible de
ine si j'entendis
répétait :

nfiance et cou-

is le métier de
dans des situa-
de près plus de
Sioux au poteau
e, monsieur le
comme à cette

Ce n'est pas le

moment de pleurer comme une femme, me dis-je ; il faut agir. Je courus à la prison de Québec. Le gardien, qui m'avait vu deux ou trois fois chez le père Dervieux, son ami, ne fit pas de difficulté pour m'introduire dans cet horrible endroit. Ce que j'éprouvai, moi habitué à la libre vie des prairies et des déserts immenses, en voyant ces grands murs, ces verrous, ces grillages, je ne vous le dirai pas. Il me semblait que j'étouffais là-dedans. Sans dire un mot, le gardien me conduisit devant une petite porte cadenassée et couverte de barreaux de fer. Il fit jouer les verroux et mit une grosse clef dans la serrure. Je ne vis d'abord rien dans la cellule où j'étais entré ; il y faisait tout noir. Mais j'entendis un cri douloureux qui me déchira l'âme, et, en même temps, deux bras me serrèrent convulsivement le cou.

« J'écartai mon frère et, lui prenant les deux mains :

« — Ecoute, lui dis-je, notre père était un honnête homme qui se serait fait tuer plutôt que de dérober un écu... Notre mère était une sainte femme qui t'a appris à aimer Dieu et à craindre sa justice. Eh bien ! es-tu prêt à jurer sur l'âme de notre père et de notre mère que tu es innocent du crime dont on t'accuse ?

« — David, je te le jure ! s'écria mon frère.

« — Je te crois, mon pauvre ami, je te crois, dis-je en l'embrassant. Mais il faut prouver ton innocence, il faut sortir d'ici... Voyons, cette preuve doit être facile à donner au juge qui t'interrogera?...»

« Mais Pierre secoua tristement la tête. Il tomba

assis sur un banc d'un air désespéré, et, me faisant placer près de lui :

« — David, dit-il, il y a des choses que tu ne peux pas comprendre... Il y a des choses...

« — Achève, lui dis-je en voyant qu'il hésitait à parler, comme si un terrible secret l'eût étouffé.

« — David, reprit-il avec effort, sais-tu quelle est la somme que l'on m'accuse d'avoir volée ?

« — Non.

« — Vingt mille livres!... »

« Je le regardais stupéfait.

« — N'est-ce pas, dit-il avec un triste sourire, qu'il n'est guère vraisemblable qu'un pauvre diable comme moi ait cherché à s'approprier une pareille fortune ?

« — Mais n'as-tu pas quelque soupçon, quelque indice qui puisse nous mettre sur la trace du vrai coupable ?

« — J'ai plus qu'un soupçon, dit Pierre en baissant la voix. Ce voleur, je le connais.

« — Tu le connais et tu ne le dénonces pas ! Es-tu donc devenu fou, mon pauvre Pierre... Quel est cet homme ? As-tu peur de lui ? Mais je suis là, moi, et tu sais qu'un homme ne pèse guère dans ma main... Dis-moi son nom, vite, que j'aie le répéter aux juges, afin qu'ils te rendent la liberté et qu'ils enferment l'autre à ta place... »

« Je m'étais déjà levé. Pierre me prit la main et me fit rasseoir à ses côtés. Puis le malheureux garçon regarda timidement autour de lui, comme s'il eût craint que ses paroles pussent traverser les

murs épais de la prison. Enfin, se penchant à mon oreille :

« — David; dit-il, le coupable est si puissant, si haut placé, que, si je l'accuse, personne ne me croira.

« — Pierre, dis-je avec force, j'exige que tu me dises le nom de cet homme! Je me charge, moi, de le livrer à la justice, si puissant qu'il puisse être! Et, en faisant cela, non seulement je te sauverai, mon pauvre frère, mais je remplirai encore mon devoir d'honnête homme. »

— Et ton frère t'a dit ce nom? demanda M. de Montcalm qui avait écouté ce récit avec attention.

— Oui, monsieur le marquis.

— Tu as dénoncé le coupable à la justice?

— Je viens vous le dénoncer, mon général, car il est à votre camp; il est ici, près de vous, sa tente est à quelques pas de la vôtre.»

Le marquis de Montcalm tressaillit.

« Es-tu bien sûr de ce que tu dis, David? » demanda-t-il.

Et, en même temps, son regard s'assombrit.

« Mon général, s'écria le chasseur de bisons, celui qui a volé les vingt mille livres à la caisse de l'armée, c'est M. Varin lui-même, l'adjoint de M. Bigot, l'intendant!... »

Et désignant de la main la tente des *intendants*, qui s'élevait à quelque distance, il poursuivit :

« Vous les connaissez bien ces misérables, monsieur le marquis! Vous savez que, pendant que la colonie souffre de la guerre et de la faim, ils vivent dans le jeu, dans les plaisirs! Ils volent la France,

ils volent vos troupes, ils volent vos alliés, les Indiens!...

— David, parle plus bas, » dit Montcalm.

Mais, emporté par la violence des sentiments qui débordaient de son âme honnête, le chasseur de bisons ne put se contenir plus longtemps, et sa voix accusatrice retentit dans le silence de la nuit :

« Vous savez que ces intendants maudits laissent vos soldats sans pain, sans poudre, sans chaussures!... Vous savez qu'ils vous haïssent parce que chacune de vos victoires retarde la perte de la colonie, et maintenant qu'ils sont gorgés d'or, ils voudraient voir notre pays aux Anglais, car alors l'impunité leur serait assurée et ils pourraient aller jouir en France du fruit de leurs vols!... Vous savez tout cela, monsieur le marquis, et je suis sûr que vous aviez deviné, avant même que je l'eusse prononcé, le nom du misérable qui a forcé sa propre caisse et qui a fait arrêter mon frère comme coupable !

— David, reprit Montcalm qui avait peine à maîtriser son émotion, penses-tu à la gravité de l'accusation que tu portes contre cet homme ? Si ton frère est innocent, qui prouve que l'intendant soit coupable ?

— Qui le prouve ? dit David avec feu. Mais vous n'ignorez pas, monsieur le marquis, que les intendants jouent un jeu d'enfer. M. Bigot a perdu deux cent mille livres l'an dernier ; son délégué peut bien avoir subi une perte de vingt mille livres. Ici, on est loin de Québec, on n'a pas d'argent pour payer ni continuer son jeu. Qu'importe ? la caisse de l'ar-

mée n'est-elle pas là ? On y prend la somme dont on a besoin, on accuse un pauvre diable du vol que l'on a commis soi-même, et tout est dit !... »

Le marquis de Montcalm paraissait en proie à une vive agitation. Il marcha quelque temps, les bras croisés, le front pensif. Enfin, s'arrêtant tout à coup devant le chasseur de bisons :

« David, lui dit-il, tu connais l'audace et l'habileté de celui que tu accuses. Tant que tu n'auras pas contre lui de preuves bien positives, il est inutile d'agir, et il serait peut-être dangereux de lui montrer qu'il est soupçonné. Aie un peu de patience. Vers la fin de ce mois, j'irai à Québec prendre le commandement de l'armée du Centre. Si tu m'apportes alors la preuve évidente du crime commis par Varin, je te promets mon appui le plus énergique pour sauver ton malheureux frère.

— Cette preuve, vous l'aurez, monsieur le marquis, je vous le jure.

— Je n'ai pas à te recommander d'être prudent, ajouta Montcalm. Tes amis les sauvages t'ont appris comment on suit une piste et comment on tend à son ennemi des pièges adroitement préparés...

— Je vous comprends, monsieur le marquis, dit le chasseur, dont, pour la première fois, un sourire vint animer l'intelligente physionomie. Il faudra que Varin ait de bonnes dents s'il peut ronger les mailles du filet que je compte jeter sur lui ! »



DEUXIÈME PARTIE

LE FORT SAINTE-ANNE

I

PRÉLIMINAIRES D'ATTAQUE

Le lendemain, au point du jour, deux petites troupes sortaient de la vallée profonde où était établi le camp français.

En tête de la première, composée de volontaires canadiens, marchait Jean d'Arramonde, accompagné de l'Aigle-Noir, qui, avec quelques-uns de ses guerriers, devait le guider dans sa marche et lui prêter au besoin aide et assistance.

Le gentilhomme béarnais avait reçu l'ordre de battre la rive du Saint-Sacrement et de reconnaître la position des Anglais.

M. de Montcalm lui avait fait remettre, en outre, une enveloppe scellée qu'il ne devait ouvrir que huit

jours après son départ et où il trouverait de nouveaux ordres.

L'autre troupe, formée d'une compagnie de Royal-Roussillon, sous les ordres de Gaston de Saint-Preux, avait pour mission de s'avancer vers le fort Sainte-Anne, situé au sud-ouest du lac, d'attaquer ce fort si les Anglais l'occupaient, ou, dans le cas contraire, de le défendre à outrance.

Après avoir gravi la colline au bas de laquelle s'étendait le camp français, les deux troupes suivirent une route différente.

Au moment de se séparer, Jean d'Arramonde et Gaston de Saint-Preux tirèrent leurs épées et se saluèrent courtoisement, comme le font, sur le terrain, deux adversaires avant de croiser le fer.

Le gentilhomme gascon se dirigea vers le bord du lac où étaient campés les Abénaquis, afin que Ouinnipeg pût réunir les guerriers qui devaient les accompagner. Saint-Preux s'enfonça dans les terres et bientôt pénétra au milieu de grands bois touffus qui s'élèvent sur la rive du lac Champlain.

A côté de lui marchait le chasseur de bisons.

Léveillé fermait la marche et veillait sur une charrette basse qui contenait des vivres, des munitions, des bagages, et que traînait un vigoureux mulet.

Ce petit détachement marcha pendant près de dix jours dans les bois, sous la conduite habile et prudente de David Kérulaz.

Le matin du onzième jour, Saint-Preux se trouvait à deux milles environ du fort Sainte-Anne.

Les derniers arbres de la forêt dressaient çà et

là leurs troncs devenus plus rares. Tout au bout de la longue plaine qui se déroulait devant eux, David montra au jeune gentilhomme une sorte de tour élevée, se détachant comme une tache violette sur les teintes roses du ciel doucement éclairé par le soleil levant.

« Voilà le fort Sainte-Anne, dit le chasseur de bisons à voix basse. Si, comme je l'espère, nous avons échappé aux espions anglais, la partie sera belle cette nuit, et nos soldats pourront surprendre la garnison.

— Oui, nous attendrons la nuit pour attaquer, répliqua Saint-Preux. Connaissez-vous les abords de la place, mon brave David ?

— J'irai les reconnaître ce soir, après le coucher du soleil.

— Bien. Je vais ordonner à mes hommes de rentrer dans le bois et de s'abriter derrière le rideau des arbres ; ils passeront là la journée. »

Saint-Preux fut obligé de faire appel à tout son sang-froid pour garder pendant cette journée une si prudente immobilité.

Ses regards impatients consultèrent plus d'une fois le soleil qui resplendissait au-dessus de sa tête dans un ciel sans nuages et dont la course lui semblait d'une lenteur désespérante.

Enfin, au bout de cette longue attente, le jeune officier eut le plaisir de voir l'horizon se colorer d'une teinte pourprée qui indiquait le déclin du jour.

Il y eut un court crépuscule, puis le ciel s'assombrissait, et bientôt, sur le fond rougeâtre du ciel, le

fort Saint-Anne apparut comme une masse noire.

« Le moment est venu, dit alors David Kérulaz en se rapprochant de Saint-Preux ; je vais aller reconnaître la position ; dans une heure je serai de retour. »

En achevant ces mots, il jeta sa carabine sur son épaule, fit jouer son couteau dans sa gaine et se glissa dans les hautes herbes de la prairie qui s'étendait entre les bois et le fort.

Pendant que le chasseur de bisons accomplissait sa périlleuse mission, Gaston de Saint-Preux faisait prendre les armes à son détachement.

Il le plaça en deux rangs derrière les arbres et recommanda à ses hommes de marcher en silence lorsque le moment serait venu et, quoi qu'il arrivât, de ne faire feu qu'à son commandement.

A vingt pas derrière étaient « les bagages », composés de l'unique charrette attelée d'un mulet.

Au bout d'une heure environ, Saint-Preux, qui attendait l'épée à la main en tête de sa petite troupe, vit tout à coup un homme sortir des hautes herbes et s'avancer vers lui.

C'était le chasseur de bisons.

« Eh bien ? demanda anxieusement le gentilhomme.

— Tout est calme là-bas, on ne se doute pas de notre présence, répliqua David d'une voix rapide et haletante. Je vous apporte de bonnes nouvelles. Si vos hommes savent garder le silence et se dissimuler parmi ces herbes, nous entrerons dans le fort sans tirer un coup de fusil.

— Comment cela ?

— Voici... J'étais parvenu à vingt pas environ du premier retranchement, lorsque j'ai aperçu devant moi un grand gaillard d'Écossais qui montait la garde appuyé sur son fusil. Déjà j'avais tiré mon couteau pour obtenir plus sûrement son silence, lorsque j'ai vu marcher dans l'ombre trois ou quatre hommes qui venaient du fort. Ils s'approchèrent de l'Écossais. Je me glissai aussitôt vers eux, car j'avais compris qu'ils venaient relever la sentinelle. Ils parlaient à voix basse, mais j'ai l'oreille fine et je pus entendre le mot d'ordre. Ce mot d'ordre est *Prince-George*.

— Bien ; après ?

— Le nouveau soldat prit sa garde et je suivis aussitôt, en rampant dans les herbes, ceux qui venaient de le placer en faction. J'étais curieux de savoir comment ils s'y prendraient pour rentrer dans le fort. Arrivé près du fossé derrière lequel s'élève la première palissade, celui qui conduisait la patrouille s'arrêta et siffla trois fois doucement. Le pont-levis s'abaissa aussitôt, un soldat s'avança l'arme au bras, reçut le mot d'ordre et s'effaça pour laisser passer la troupe... Veuillez donc recommander à vos hommes de marcher en silence et de me suivre. Arrivé près du fossé, je me charge d'imiter le coup de sifflet des Anglais et de faire baisser le pont-levis ; le reste vous regardera.

— Mais cette première sentinelle qui monte la garde à vingt pas du détachement !... »

David Kérulaz posa la main sur la garde de son couteau de chasse :

« Le soldat écossais ? dit-il en détournant les

yeux ; soyez tranquille, il ne donnera pas l'alarme... Le pauvre diable ! il chantait un air de son pays !... Mais, lorsque la mort d'un seul doit assurer le salut de plusieurs braves gens, on serait fou d'hésiter, n'est-ce pas ? Dieu m'est témoin cependant que je n'aime pas à verser le sang !... »

Le brave David poussa un soupir, puis reprit :

« Je vais marcher devant ; vous n'avez qu'à me suivre.

— En avant ! » dit Gaston de Saint-Preux à voix basse.

Et la petite colonne, s'ébranlant en silence, entra dans les grandes herbes de la prairie

Les précautions prises par Saint-Preux pour cacher à l'ennemi l'attaque qu'il méditait rendirent sa marche fort lente.

Ce fut seulement au bout d'une demi-heure que David, s'arrêtant brusquement, montra au gentilhomme français un grand corps étendu au milieu des herbes.

« Le soldat écossais, murmura-t-il ; encore quelques minutes et nous serons sur le bord du fossé en face du pont-levis. »

On était maintenant si rapproché du fort, que Saint-Preux put entendre dans le silence de la nuit le pas de la sentinelle qui se promenait derrière la première palissade, de l'autre côté du fossé.

Le fort Sainte-Anne avait jadis été construit par les Français. C'était une position solide pour résister à une attaque de sauvages, mais qui n'aurait pu tenir contre les feux de l'artillerie européenne.

Il se composait de deux rangs de palissades faites

d'énormes troncs d'arbres reliés entre eux par des chevrons de fer. Au milieu de cette double enceinte, se trouvaient les magasins et la poudrière abrités sous un toit en terre battue qui les protégeait contre l'incendie. Une tour carrée, sorte de blockhaus, construite également en troncs d'arbres, dominait la position. Cette tour contenait les logements des officiers; c'était comme un observatoire, d'où l'on pouvait facilement surveiller l'immense prairie qui se déroulait à perte de vue autour de la forteresse. Quelques canons y avaient été placés.

Malgré le calme et le sang-froid qui le distinguaient, Gaston de Saint-Preux ne pouvait se défendre d'une émotion singulière.

Encore quelques instants, et, grâce à l'audacieux stratagème imaginé par le chasseur de bisons, le pont-levis allait s'abaisser, ses soldats allaient se précipiter, la baïonnette en avant, au milieu de la garnison endormie, et planter sur les palissades du fort le drapeau fleurdelisé.

Mais cette ruse réussirait-elle? Les Anglais se rendraient-ils à merci ou essaieraient-ils de vendre chèrement leur vie?... S'ils allaient être en éveil, prêts à combattre et supérieurs en nombre!... Les Français, entrés dans le fort par surprise, ne trouveraient-ils pas un tombeau derrière ces inébranlables palissades?

Saint-Preux n'eut pas le loisir de poursuivre bien longtemps ses réflexions.

David Kérulaz écarta les hautes herbes, se redressa et marcha résolument vers l'endroit du fossé où devait tomber le pont-levis.

II

L'ASSAUT

Bientôt, trois coups de sifflet retentirent dans le silence de la nuit.

Il y eut quelques secondes d'attente, — un siècle!

Enfin, un grincement se fit entendre, puis un bruit de chaînes, et on vit le tablier noir du pont-levis se détacher de la palissade et descendre lentement peu à peu.

Les Anglais, protégés par leurs éclaireurs delawares et par les sentinelles placées dans la prairie, ne pouvaient soupçonner une si audacieuse tentative.

Ils se laissèrent prendre au piège habilement préparé par le chasseur canadien.

L'extrémité du pont-levis n'était plus qu'à deux pieds du bord du fossé sur lequel il allait retomber, lorsque tout à coup un cri déchirant, sauvage, retentit dans la plaine silencieuse.

David se retourna brusquement. Malgré tout son courage, Saint-Preux devint pâle.

« Nous sommes perdus ! » pensa-t-il.

Ce cri retentit de nouveau, sonore et prolongé comme l'appel désespéré de quelque trompette fantastique.

Léveillé, qui était venu se placer aux côtés de son maître, fut atterré. Il avait reconnu cette voix discordante. C'était celle du mulet, son fidèle compagnon, qui, abandonné à trente pas de distance, poussait vers le ciel des cris à réveiller une armée.

Le pont-levis fut promptement relevé, et en même temps plusieurs soldats anglais parurent au-dessus de la palissade.

« Qui vive ? » dit l'un d'eux.

David Kérulaz essaya de payer d'audace.

« Prince-George, » répondit-il.

C'était le mot d'ordre.

« Que voulez-vous ? Qui êtes-vous ? Pourquoi vous présentez-vous devant le fort à cette heure de la nuit, avec des voitures et des mulets ?

— Savez-vous l'anglais ? demanda rapidement David à Saint-Preux.

— Non.

— Eh bien ! nous sommes perdus, alors.

— Donnons l'assaut.

— Soit.

— Comment franchir ce fossé ?

— Attendez.

— Répondez ou nous faisons feu ! s'écria un des soldats.

— Couchez-vous! » commanda Saint-Preux à ses hommes.

Quelques coups de fusil retentirent, tirés au hasard dans l'obscurité de la nuit.

Pendant ce temps, David Kérulaz avait couru à la voiture aux bagages.

Il détacha les deux montants de la charrette qui étaient faits en forme d'échelle et les apporta au bord du fossé.

Il revint ensuite vers Saint-Preux.

« Par ici, s'écria-t-il; ces maudits Écossais sont allés réveiller la garnison et lui faire prendre les armes. Mais la nuit est noire, et avec un peu de hâte et d'audace tout peut encore se réparer; nous avons des échelles, donnons l'assaut.

— En avant! dit Saint-Preux, qui se redressa en brandissant son épée.

— En avant! » répétèrent les soldats.

On courut au fossé. Les montants de la charrette furent dressés tout debout sur le bord du talus, puis on les laissa retomber et ils allèrent s'appuyer sur le milieu de la palissade.

« Bravo, Kérulaz! s'écria Saint-Preux enthousiasmé. Mais vos échelles seront-elles assez solides?

— Je n'en sais rien. Voulez-vous que je passe le premier? »

Saint-Preux écarta en souriant le brave chasseur, et, s'élançant sur ce pont fragile :

« Vive la France! mes enfants, s'écria-t-il en se tournant vers ses soldats le visage enflammé d'ardeur. Le fort est à nous! »

Les soixante braves qui le suivaient se tenaient

sur le bord du fossé, le fusil chargé, la baïonnette au bout du canon. Ah ! si la nuit n'avait pas été si noire, quels ravages la mitraille anglaise aurait pu faire dans cette masse d'hommes réunie en un groupe compact derrière son jeune chef !

Mais les Anglais semblaient frappés de folie.

On les entendait s'appeler, courir dans le fort ; on distinguait la voix des officiers, les jurons énergiques dont ils secouaient la paresse de leurs hommes encore à moitié endormis.

Soudain une grande lueur, rouge et brillante comme un éclair, parut au sommet de la tour.

Une détonation retentit.

Ils venaient de tirer un coup de canon à mitraille pour balayer la plaine, car ils croyaient avoir devant eux toute l'armée de M. de Montcalm.

Saint-Preux avait franchi la palissade et se trouvait dans la première enceinte ; une vingtaine de ses soldats l'avaient suivi. Les Anglais qui gardaient ce retranchement poussèrent des cris d'épouvante et voulurent fuir. Mais les Français s'élançèrent à leur poursuite. Quand ils revinrent, quelques instants après, leurs baïonnettes étaient toutes sanglantes.

Bientôt la compagnie de Royal-Roussillon se trouva réunie au complet dans la première enceinte circulaire du fort Sainte-Anne.

Sans perdre un instant, ces intrépides soldats, rompus depuis longtemps à cette guerre d'embûches et de surprises, cernèrent la seconde palissade et, enfonçant leurs sabres entre les troncs d'arbres, se hissèrent sur ce marchepied improvisé et couronnèrent la position.

La scène qui suivit ne peut se décrire. Les Anglais, voyant apparaître l'ennemi de tous côtés, tirèrent au hasard, lancèrent des grenades, tandis que l'artillerie du fort tonnait avec rage et envoyait ses boulets dans la plaine déserte.

Pendant que les Français tombaient du haut de la palissade sur l'ennemi surpris et terrifié, et répondaient par des coups de baïonnette bien dirigés à cette bruyante et inutile mousqueterie, David Kérulaz tuait, avec sa terrible carabine, les artilleurs anglais que la lueur des pièces lui désignait.

Les mousquets crépitaient, et les balles venaient frapper comme une grêle de plomb les palissades énormes. On entendait les cris de triomphe des assaillants, les hurlements de rage des Anglais. Des flammes s'échappaient des fusils et des canons ; une âcre fumée tourbillonnait autour de ces groupes sanglants.

La voix des officiers retentissait au milieu de ce tapage infernal. Mais comment aurait-elle été écoutée par ces hommes affolés, à peine vêtus, à peine armés, et qui, sans pouvoir se défendre, se sentaient accablés de coups invisibles ?

Saint-Preux, son épée rouge à la main, excitait encore l'ardeur de ses hommes. Tout à coup, il vit ouverte devant lui la porte de la tour qui s'élevait au milieu de cette seconde enceinte.

Il s'y précipita, suivi de quelques soldats, et monta rapidement son escalier étroit et sombre.

Arrivé au premier étage, il poussa une autre porte et pénétra dans une petite pièce carrée.

Une lampe achevait de brûler sur une table ; les

détonations qui secouaient la lourde tour faisaient vaciller sa faible lumière.

De l'autre côté de la table se tenait un officier anglais.

Cet officier, les bras croisés, effroyablement pâle, regardait par une petite fenêtre la scène de carnage dont l'étroite enceinte du fort était le théâtre.

En entendant la porte s'ouvrir, il se retourna froidement.

« Rendez-vous ! » cria Saint-Preux.

L'officier tira lentement son épée du fourreau, et, la jetant sur la table :

« Le fort Sainte-Anne est à vous, monsieur, dit-il tranquillement. Ce massacre est inutile, et j'espère que vous le ferez cesser bientôt.

— Êtes-vous le commandant du fort ?

— Oui, monsieur ; et vous êtes sans doute le commandant français ?

— En effet.

— Mes compliments, monsieur ; vos mesures étaient bien prises ; vous nous avez surpris. »

Il jeta un nouveau coup d'œil à travers la petite fenêtre.

Au même instant, une balle vint siffler à son oreille, passa près de Saint-Preux et alla s'enfoncer dans la muraille opposée.

« Décidément, reprit l'officier avec la même assurance calme et froide, décidément nous avons perdu la partie. Je vous rends le fort que Sa Majesté le Roi m'avait chargé de défendre. J'espère que vous voudrez bien accorder à mes soldats les honneurs de la guerre.

— Vous aurez les honneurs de la guerre, monsieur.

— Bien.

— Vous me donnerez votre parole d'honneur de battre en retraite jusqu'au fort Édouard.

— Je vous la donne.

— Les munitions et les vivres se trouvant dans le fort m'appartiendront.

— Accordé.

— Vous défendrez à vos hommes d'enclouer les canons.

— Je vous le promets. »

Et en même temps un singulier sourire glissa sur les lèvres de l'Anglais.

Quelques instants après, les deux officiers descendus dans l'enceinte du fort s'élançaient au milieu des combattants.

« Cessez le feu ! » criait Saint-Preux.

— Rendez-vous ! » commandait le major Smith à ses soldats.

Ces ordres plusieurs fois répétés calmèrent la fureur des combattants.

Les coups de feu devinrent plus rares, puis cessèrent tout à fait. Les éclairs des mousquets et des canons s'éteignirent.

Une heure après cette scène sanglante, un profond silence régnait dans le fort ; ce silence n'était interrompu que par les gémissements des blessés réunis dans une salle basse du blockhaus.

Harassés de fatigue, les Anglais désarmés dormaient près de la tour ; les Français reposaient contre la palissade.

Un ruisseau de sang était entre eux.

III

LES ADIEUX DU COMMANDANT SMITH

Lorsque le soleil se leva le lendemain le pavillon français flottait au sommet du blockhaus.

Les fusils des défenseurs du fort étaient réunis en faisceaux sous la garde des sentinelles françaises.

Alors les Anglais purent compter avec étonnement le nombre de leurs vainqueurs.

Le court et sanglant combat qui lui avait assuré la possession du fort avait coûté à Saint-Preux une vingtaine de ses soldats. Son détachement était donc réduit à une cinquantaine d'hommes. Les Anglais étaient plus du double, mais l'attaque furieuse des Français leur avait fait perdre près de soixante combattants.

Une heure après le lever du soleil, Saint-Preux ordonna à ses hommes de prendre les armes et de former la haie.

Les soldats anglais reprirent leurs fusils et, conduits par le major, leur commandant, commen-

cèrent à défilier tandis que leurs tambours voilés battaient tristement la marche.

« Monsieur, dit le commandant Smith en s'adressant à Saint-Preux, je vous recommande mes blessés.

— Soyez persuadé, monsieur, qu'ils seront traités comme les nôtres, » répondit le gentilhomme français.

Et, saluant de la pointe de son épée :

« Adieu, monsieur, dit-il avec courtoisie.

— Non, répliqua l'officier anglais toujours froid et impassible, non, monsieur, *au revoir!* »

La garnison anglaise sortit du fort et se dirigea vers le sud.

Sa longue ligne, qui se détachait comme un serpent énorme et ondoyant au milieu des hautes herbes de la prairie, s'amincit peu à peu, puis disparut.

« Eh bien! mon brave Kérulaz, que pensez-vous de tout ceci? dit alors Saint-Preux en frappant gaiement sur l'épaule du chasseur de bisons. Nous voici, comme vous l'avez annoncé, maîtres du fort Sainte-Anne! En vérité, ce commandant anglais s'est rendu avec une bonne grâce tout à fait remarquable. »

Le chasseur de bisons secoua la tête.

« Les Anglais sont des gens prudents, dit-il. Ce commandant a compris que ses soldats surpris et terrifiés par notre attaque si soudaine ne pourraient défendre le fort et allaient être égorgés comme des moutons. C'est pourquoi il vous a rendu son épée et vous a prié de faire cesser le combat. Mais vous avez

entendu le mot qu'il vous a jeté en partant. Il reviendra.

— Eh! je m'en doute bien, dit Saint-Preux, mais je l'attends.

— Il reviendra avec des forces considérables, car ces coquins-là ne tentent jamais un coup à moins d'être dix contre un.

— Nous tâcherons de nous garder mieux qu'ils ne l'ont fait et de bien employer les canons qu'ils nous ont laissés. »

Saint-Preux achevait à peine ces mots, lorsque tout à coup un bruit épouvantable déchira les airs. Le sol trembla sous leurs pas, les lourdes palissades craquèrent, une pluie de pierres, de débris de toutes sortes, tomba autour d'eux; une épaisse fumée les enveloppa. On eût dit qu'un volcan, entr'ouvrant soudain la terre, venait de lancer des torrents de laves et de cendres brûlantes.

Saint-Preux et le chasseur de bisons s'étaient jetés dans une sorte de casemate qui servait d'abri aux sentinelles du fort.

Tous deux étaient pâles; une sueur froide perlait sur le front de ces deux hommes intrépides.

« La poudrière vient de sauter, dit David d'une voix creuse. Voilà la surprise que nous réservait le commandant anglais. »

Saint-Preux s'élança aussitôt hors de l'abri où il s'était réfugié.

Il rencontra cinq ou six soldats noirs, sanglants, les vêtements brûlés, qui criaient :

« De l'eau! de l'eau! le fort est en feu! »

Il fit aussitôt le tour du blockhaus. De longues

flammes, sortant de l'immense trou noir et béant de la poudrière, léchaient les parois de la tour.

Apercevant alors un énorme tonneau qui contenait la provision d'eau, il le renversa par un vigoureux effort. L'eau jaillit dans cette fosse profonde, une épaisse colonne de vapeur s'éleva en sifflant dans l'air, les flammes devinrent moins ardentes et bientôt s'éteignirent.

Alors, saisissant par le bras un sergent qui accourait suivi de plusieurs hommes :

« L'appel, dit-il ; faites l'appel ! »

Les soldats furent aussitôt réunis.

Les visages bronzés de ces braves étaient couverts d'une pâleur mortelle. Quelques-uns qui s'étaient trouvés près de la poudrière au moment de l'explosion tremblaient encore comme des enfants.

On fit l'appel.

Heureusement, lorsque la catastrophe avait eu lieu, presque tout le détachement était réuni dans la seconde enceinte pour regarder le départ des Anglais.

Six hommes seulement manquèrent à l'appel.

« Nous ne sommes plus que quarante, » murmura Saint-Preux en baissant la tête.

Au même moment, quelqu'un lui toucha le bras.

C'était David Kérulaz.

« Que me voulez-vous, David ? demanda le gentilhomme. Vous m'apportez encore une mauvaise nouvelle, n'est-ce pas ? »

— Hélas ! oui, dit David à voix basse ; les provisions du fort se trouvaient près de la poudrière.

L'explosion a tout détruit, nous sommes sans vivres !

— Écoutez, reprit vivement Saint-Preux, qui, loin de se laisser abattre par ce nouveau malheur, retrouva soudain dans cette situation désespérée toute son audace et tout son sang-froid ; écoutez, mon brave David, croyez-vous que ce commandant anglais tiendra sa parole et retournera au fort Édouard ? »

Le chasseur de bisons hésita un moment.

« Oui, dit-il enfin, je le crois ; non pas à cause de la parole qu'il vous a donnée ; mais, ainsi que je vous l'ai dit, il ne voudra vous assiéger qu'avec des forces considérables ; il ira chercher du renfort.

— Bien. Combien lui faut-il de temps pour aller au fort Édouard ?

— Quatre jours.

— Autant pour en revenir, plus vingt-quatre heures pour rassembler des hommes et des vivres ; il ne sera pas devant nous avant dix jours.

— C'est assez mon avis. Il n'a, d'ailleurs, aucune raison de se hâter, car il doit supposer que vous n'avez pas de secours à attendre.

— En effet. Eh bien, David, je vais faire un nouvel appel à votre dévouement. »

Le chasseur de bisons s'inclina.

« Je désire que vous partiez immédiatement pour le camp de M. de Montcalm.

— J'y serai dans cinq jours.

— Vous lui direz ce que j'ai fait, comment je me suis rendu maître du fort ; mais vous ne lui cachez pas que, privé de vivres et de munitions,

avec une compagnie réduite de moitié, je ne puis que me faire tuer ici, sans espoir de défendre la position contre l'ennemi nombreux qui va venir l'attaquer.

— Je dirai tout.

— M. de Montcalm décidera ce qu'il doit faire. Peut-être jugera-t-il inutile d'envoyer une seconde expédition contre ce misérable blockhaus à moitié détruit par l'explosion. Quoi qu'il arrive, affirmez-lui que je ne me rendrai pas. Je mourrai à mon poste et je trouverai toujours assez de poudre dans les gibernes de mes soldats pour faire sauter ce qui reste du fort. »

Le chasseur de bisons jeta sa carabine sur son épaule avec le geste insouciant qui lui était habituel.

« Votre commission sera faite, dit-il simplement.

— Adieu, mon brave David, fit le jeune officier en tendant la main au chasseur de bisons.

— Non, non, monsieur, *au revoir*, » répondit David Kérulaz, qui cacha sous un sourire l'émotion qu'il ressentait en se séparant, pour toujours sans doute, de ce vaillant gentilhomme et de ses compagnons d'armes.

Il laissa retomber sa lourde main dans la main que Saint-Preux lui tendait; puis, tournant les talons, il s'avança à grandes enjambées dans la prairie.

IV

JACKSON LE VIRGINIEN

Les jours qui suivirent furent employés par Saint-Preux à réparer les brèches que l'explosion avait faites aux palissades et à construire de nouvelles défenses.

Il rassembla les vivres disséminés dans le fort et ceux qui se trouvaient dans la charrette aux bagages. Mais, tout en réduisant les rations au strict nécessaire, il calcula que les provisions ne pourraient guère durer plus de quatre jours.

Il envoya quelques-uns de ses meilleurs tireurs dans la prairie. Au bout de trois jours de chasse ils apportèrent deux daims qui furent aussitôt défilés et salés.

Enfin, la pluie s'étant mise à tomber pendant une journée entière, il fit creuser à la hâte une fosse, et l'eau qui la remplit vint remplacer heureusement celle qui avait été jetée dans le brasier de la poudrière.

La charrette aux bagages contenait, en outre, un petit baril de poudre qui fut enterré au pied du blockhaus, pour servir de réserve en cas d'attaque.

Tandis que Saint-Preux hâtait ces préparatifs d'une défense désespérée et fortifiait par l'exemple de sa froide intrépidité le courage de ses soldats, Léveillé remplissait avec zèle les fonctions de cuisinier, de majordome, d'intendant, que son maître lui avait confiées.

Il était chargé de préparer les vivres et de les distribuer. Dieu sait avec quelle prudente parcimonie il procédait à ces difficiles opérations et quelle éloquence il déployait pour persuader aux pauvres soldats mourant de faim, qui venaient l'implorer, que le bouillon fait avec des os était cent fois plus nourrissant que le bouillon trop chargé de viande, lequel fatiguait inutilement l'estomac!

Il avait encore le soin de l'ambulance, qui contenait une vingtaine de blessés, dont douze soldats anglais.

A la suite de la capitulation et de la catastrophe qui avait mis le fort hors d'état de défense, ces derniers avaient éprouvé de terribles angoisses.

Ils avaient entendu les sourdes menaces de mort que proféraient autour d'eux les soldats furieux; ils s'attendaient à d'horribles représailles. Ils croyaient que, pour l'acte de vengeance de leur commandant et pour se dispenser de nourrir des bouches inutiles, Saint-Preux allait donner l'ordre de les fusiller.

Un soir, c'était deux jours après la reddition du fort, quelques soldats français, ivres de rhum,

en outre, un
au pied du
cas d'attaque.
s préparatifs
par l'exemple
ses soldats,
ctions de cui-
ne son maître

res et de les
ndente parci-
opérations et
persuader aux
venaient l'im-
os était cent
trop chargé
nt l'estomac!
nce, qui con-
douze soldats

la catastrophe
ense, ces der-
oisses.
naces de mort
lats furieux;
résailles. Ils
nce de leur
nourrir des
onner l'ordre

reddition du
es de rhum,

LE GRAND VAINCU



LEVEILLÉ ÉTAIT CHARGÉ DE PRÉPARER LES VIVRES
ET DE LES DISTRIBUER.



étaient entrés dans la salle où ces malheureux étaient couchés sur des monceaux d'herbes fraîches.

Ils avaient tiré leurs sabres en proférant des menaces, et, malgré les efforts désespérés de Léveillé, ils allaient peut-être faire expier à ces pauvres diables la mort de leurs camarades et les souffrances qu'eux-mêmes étaient sur le point d'endurer, lorsque tout à coup Gaston de Saint-Preux, qui avait entendu ce tumulte et ces cris sinistres, s'élança dans la salle l'épée à la main.

« Le premier qui frappe un de ces Anglais est un homme mort ! » s'écria-t-il d'une voix tonnante en faisant sauter le sabre de l'un de ses soldats qui touchait déjà la poitrine d'un blessé.

Puis, montrant la porte avec un geste énergique, il ordonna aux soldats de sortir.

Alors, se retournant vers le blessé que le sabre d'un de ces furieux venait de menacer :

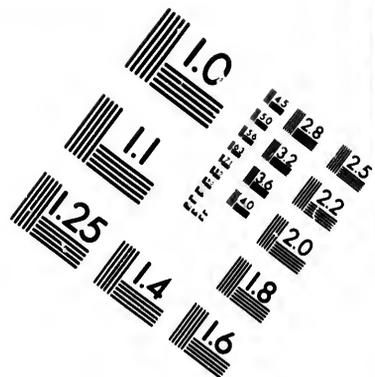
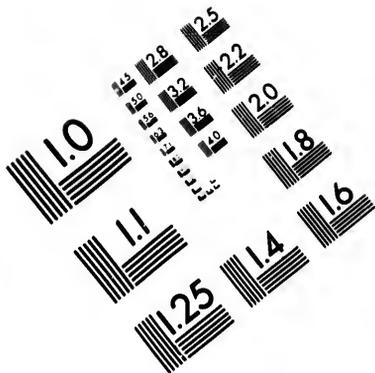
« Soyez tranquille, dit-il d'une voix douce, il ne vous sera fait aucun mal. »

L'Anglais, qui n'avait pas sourcillé en sentant la pointe du fer effleurer sa poitrine, haussa les épaules avec indifférence et siffla entre ses dents en regardant le plafond.

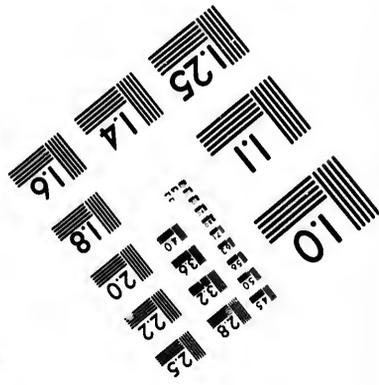
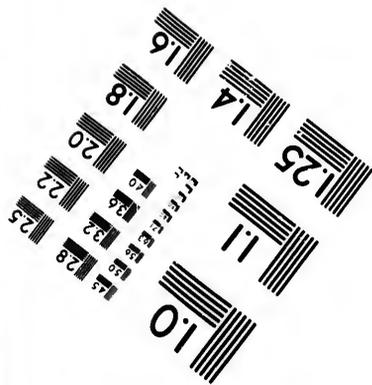
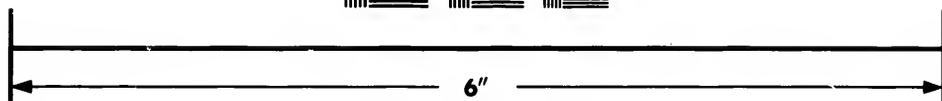
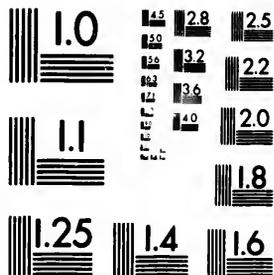
La physionomie de cet homme frappa vivement Saint-Preux.

C'était un solide gaillard dont la taille devait être fort élevée et la force colossale, si on en jugeait par la largeur de ses épaules et par le développement de son cou de taureau. Une forêt de cheveux roux tombait sur ses yeux dont l'expression inquiète révélait l'audace et l'astuce. Des broussailles rous-





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4903

10
16
8
20
22
25
28
32
36

10
16
8
20
22
25
28
32
36

sâtres cachaient son menton ; sa lèvre supérieure était découverte, selon une coutume bizarre que les Américains de nos jours ont conservée.

Le calme de cet homme en face de la mort, l'indifférence avec laquelle il avait accueilli les paroles rassurantes de Saint-Preux, avaient excité la curiosité du jeune gentilhomme.

« Êtes-vous grièvement blessé ? demanda-t-il en revenant vers l'Anglo-Américain.

— J'ai le bras traversé d'un coup de baïonnette et j'ai une balle ici, » répliqua le blessé qui s'exprimait dans une sorte de patois moitié anglais moitié français.

Entr'ouvrant alors sa chemise brune, il montra sur sa large poitrine velue une sorte de trou noir où le sang s'était coagulé.

« Cette balle a-t-elle été extraite ?

— Oui, je l'ai retirée moi-même avec la pointe de mon couteau.

— De quelle contrée êtes-vous ?

— De la Virginie.

— Vous êtes de ce pays qui a commencé la guerre contre nous, il y a cinq ans, en envahissant nos possessions à main armée.

— La terre d'Amérique est à tout le monde, répliqua le Virginien d'un ton rude ; c'est au plus fort à y faire sa place. Nous n'avions plus de terrain pour nos plantations de tabac, il a bien fallu en chercher hors de chez nous. Vous vous défendez, vous avez raison et vous vous défendez bien... Mais nous sommes plus nombreux et mieux armés. Dans quelques mois, le Canada nous appartiendra et nous

irons planter notre tabac sous les murs de Québec... La terre est fameuse par là, dit-on. »

En achevant ces mots, le Virginien se roula dans son manteau et refusa de répondre aux autres questions que Saint-Preux essaya de lui adresser, touchant les forces et la position des armées anglaises.

Le lendemain, Saint-Preux passait devant la salle basse du blockhaus où étaient réunis les blessés, lorsqu'il vit Léveillé accourir vers lui.

La figure du digne garçon était toute bouleversée.

« Eh bien ! lui dit son maître, qu'as-tu donc ? »

— Vous vous rappelez le Virginien, ce grand blessé roux qu'un de vos soldats voulait tuer et auquel vous avez sauvé la vie... ?

— Oui : eh bien ?

— Eh bien, il a disparu.

— Disparu !

— Tout à l'heure, lorsque je suis entré dans la salle où sont les blessés anglais, sa place était vide.

— As-tu interrogé ses camarades ?

— Oui, monsieur le baron.

— Que t'ont-ils dit ?

— Ils ont refusé de répondre.

— Mais cet homme était blessé, il n'a pu aller bien loin.

— Sa blessure ne le privait que d'un de ses bras. Quant à la balle qu'il avait reçue dans la poitrine, elle ne l'empêchait pas de souffler comme un phoque en dormant... Il a de bonnes jambes et l'haleine solide ; il doit avoir fait du chemin pendant la nuit ! »

Saint-Preux congédia Léveillé d'un geste, puis, baissant la tête d'un air rêveur, il se mit à réfléchir sur ce nouvel et grave incident.

« Cet homme nous a trahis, pensa-t-il ; il court arrêter la retraite des Anglais et les prévenir que nous sommes décimés, privés de munitions, de vivres... Mais ce commandant m'a donné sa parole de retourner au fort Édouard... Voudra-t-il se dés-honorer en manquant à son serment ? »

Il réfléchit encore quelques instants, puis reprit à voix haute :

« Dans trois jours, les Anglais seront devant nous!... Eh bien, j'aime mieux cela, nous ne mourons pas sottement dans ce maudit fort, comme des renards pris au piège, et nous pourrons du moins vendre chèrement notre vie. »

Saint-Preux ne se trompait malheureusement pas.

Les plaintes des soldats et les menaces qu'ils proféraient contre les blessés anglais avaient appris au Virginien que le fort manquait de vivres et de poudre. Il avait aussitôt résolu de rejoindre la garnison anglaise, de révéler au commandant Smith la détresse des Français et de lui faire reprendre le chemin du blockhaus.

Ses blessures étaient peu graves, et, d'ailleurs, la fièvre qu'elles avaient allumée dans son sang semblait surexciter encore son énergie naturelle.

Pendant deux jours il mit prudemment en réserve une partie des vivres qui lui étaient donnés et les cacha dans une sorte de sac en toile qui lui servait d'oreiller.

Puis, lorsqu'il jugea que ses forces étaient suffisamment revenues pour lui permettre de supporter les fatigues d'une longue marche, il se leva pendant la nuit, passa son sac autour de son cou, et sortit doucement du blockhaus.

La nuit était obscure.

Le Virginien connaissait toutes les issues du fort, il savait aussi où étaient placées les sentinelles.

Franchir les palissades, se glisser ensuite dans les hautes herbes de la prairie sans éveiller l'attention des soldats placés en faction, fut un jeu pour cet homme adroit et résolu.

Une fois libre, il se mit courageusement en marche.

Le détachement anglais avait laissé des traces bien visibles de son passage; il était facile de les suivre; les herbes foulées et flétries indiquaient clairement le chemin.

Le Virginien ne s'arrêta, pour ainsi dire, ni jour ni nuit. Une grande goute de rhum à laquelle il faisait souvent appel surexcitait ses forces et les empêchait de défaillir.

Enfin, vers le déclin du second jour, il aperçut au loin des flammes vives dans la prairie. C'était le campement de ses anciens compagnons.

Il n'avait plus qu'un mille à parcourir pour atteindre ce camp. Mais pourrait-il y arriver?

Ses jambes étaient enflées par cette marche excessive; son bras, qui depuis deux jours n'avait pas été pansé, lui causait d'atroces souffrances; la plaie de sa poitrine le brûlait cruellement, ses tempes battaient avec force; il lui semblait que des torrents

de plomb fondu circulaient lourdement dans ses veines gonflées.

Tout à coup un nuage passa devant ses yeux, il chancela comme un homme ivre et tomba dans les hautes herbes, la face contre terre.

Une sorte de râle aigu s'échappait de sa poitrine.

Mais son inébranlable volonté survivait à cet anéantissement complet de ses forces.

Il frappait du front la terre humide; sa main droite, la seule dont il pût se servir, étreignait puissamment les herbes; des mots entrecoupés sortaient de ses lèvres contractées par la souffrance et brûlées par la fièvre :

« Allons, vieux Jackson, disait-il, encore un dernier effort et tu seras arrivé... et tu pourras mourir au milieu de tes camarades au lieu de crever dans la prairie comme un jaguar blessé... Relève-toi et marche !... dix minutes, seulement dix minutes !... Je n'y vois plus... Où suis-je ? Je n'aperçois plus les feux des camarades... Se sont-ils remis en route?... Ah ! s'ils savaient ! S'ils pouvaient m'entendre !... »

Il tendit sa main crispée vers le sud; un cri rauque, effrayant, sortit de sa poitrine desséchée et se perdit dans le silence de la nuit.

Il prêta l'oreille; aucune voix ne lui répondit.

« Malédiction ! murmura-t-il. Ils sont trop loin !... »

Il se tut pendant quelques instants. Tout à coup il baissa la tête, ses lèvres se serrèrent convulsivement, et ses gros sourcils se contractèrent.

Comme s'il eût rassemblé les suprêmes ressources

de son énergie défaillante, sa large main s'enfonça dans la terre humide, son bras se roidit de nouveau comme un ressort vigoureux...

Il se releva.

Mais ses yeux étaient toujours couverts d'un nuage, son sang bouillonnait près de ses tempes.

Au bout d'un instant, il vacilla et retomba lourdement à genoux.

Alors, prenant sa gourde avec un geste fébrile, Jackson le Virginien versa dans son gosier desséché les dernières gouttes de la liqueur de feu.

Puis il déchira la manche de son bras blessé, saisit son couteau et enfonça la pointe de l'arme acérée dans une de ses veines que la souffrance avait tuméfiée.

Il attendit quelques instants; le sang ne coulait pas.

Enfin, un point noir apparut sur la peau bronzée de son bras; puis un jet de sang rouge et épais tomba à larges gouttes sur l'herbe de la prairie.

Jackson regarda attentivement cette blessure; un sourire étrange découvrit ses dents blanches.

Il lui sembla que le rideau qui obscurcissait sa vue s'entr'ouvrait peu à peu; un soupir profond s'échappa de sa poitrine.

Il vit distinctement les feux qui crépitaient au loin dans la prairie. La fièvre qui faisait battre ses tempes s'apaisa; il retrouva toute la lucidité de son esprit, toute l'énergie de son âme.

« Allons, dit-il en se relevant de nouveau par un vigoureux effort, ce n'est pas encore ici que tu dois mourir, mon vieux Jackson. Tu reverras tes cama-

rades et tu pourras aller planter ton tabac dans la plaine de Québec!»

Il prit une poignée d'herbes, en fit un tampon qu'il appliqua sur la saignée; puis, détachant sa cravate de toile, il se banda adroitement le bras et serra le nœud avec ses dents.

Il s'avança ensuite d'un pas affermi dans la direction du camp anglais.

ton tabac dans la

n fit un tampon
uis, détachant sa
tement le bras et

ermi dans la di-

V

LE BLOCUS

Quatre jours après la fuite du blessé virginien, le soldat qui était en faction sur la plate-forme du blockhaus signala une troupe nombreuse qui venait du sud et semblait marcher vers le fort.

Léveillé s'élança aussitôt au sommet de la tour, et, fixant ses regards perçants dans la direction que lui indiquait le soldat :

« Ce sont eux ! s'écria-t-il aussitôt... Je reconnais les uniformes rouges !... »

C'étaient eux en effet.

En tête de la troupe marchaient le commandant Smith et Jackson le Virginien.

Celui-ci n'avait pas eu de peine à décider le major anglais à revenir sur ses pas.

Ces aventuriers anglo-américains qui envahissaient le Canada se souciaient assez peu des lois de l'honneur. Le commandant Smith avait capitulé parce qu'il se sentait hors d'état de lutter

contre l'ennemi qui l'avait si audacieusement surpris.

S'il n'était pas revenu immédiatement sur ses pas après l'explosion de la poudrière, c'est qu'il craignait que cette petite troupe française qui s'était emparée du fort ne fût l'avant-garde d'une armée plus considérable. Il ne pouvait supposer qu'une poignée d'hommes se fût aventurée si loin pour tenter un tel coup d'audace.

Néanmoins, le commandant Smith ne s'éloignait qu'à regret, et sa marche rétrograde était si lente que Jackson put, comme on l'a vu, le rejoindre en moins de deux jours.

Lorsqu'il sut en quel triste état se trouvaient le fort et ses défenseurs, lorsque surtout il reçut l'assurance que cette poignée d'aventuriers n'avaient aucun secours à attendre de M. de Montcalm, le major anglais n'hésita pas un instant à prendre sa revanche.

Il était maintenant le plus nombreux et le mieux armé, il voulut écraser à son tour son ennemi affaibli.

Rien ne lui semblait plus logique et plus naturel.

L'annonce de l'arrivée inopinée des Anglais avait d'abord causé une vive émotion dans la petite garnison chargée de défendre le fort.

Mais le sang-froid de Saint-Preux en face de ce nouveau danger, les paroles confiantes qu'il adressa à ses soldats en leur rappelant la façon hardie dont ils s'étaient emparés du blockhaus, eurent bientôt raffermi leur courage.

Les An
Lorsqu
mètres de
Saint-I
avec atten
que leur
avaient qu

On voy
La troupe
d'hommes
comptait
dats.

En effet
jour de sa
avait renc
convoi de
composait
chevaux.

Le major
détachemen
les fourgon
du fort Sa

Arrivé de
sa troupe en

Tandis qu
sentinelles
mense détou
tamment ho

Le nord, près d
Les cava
camps, obs
venir tou

Les Anglais marchaient en colonne serrée.

Lorsqu'ils furent arrivés à trois ou quatre cents mètres du fort, ils firent halte.

Saint-Preux, qui observait leurs mouvements avec attention, remarqua alors, non sans surprise, que leur nombre s'était augmenté depuis qu'ils avaient quitté le fort.

On voyait parmi eux une vingtaine de cavaliers. La troupe, qui n'était forte que d'une centaine d'hommes au moment de la reddition du blockhaus, comptait maintenant environ cent cinquante soldats.

En effet, par un hasard heureux, dès le second jour de sa marche en arrière, la garnison anglaise avait rencontré un détachement qui escortait un convoi de vivres destiné au fort Édouard et qui se composait d'une cinquantaine d'hommes et de vingt chevaux.

Le major Smith avait aussitôt donné l'ordre à ce détachement de se joindre à lui et de prendre, avec les fourgons de vivres qu'il conduisait, la direction du fort Sainte-Anne.

Arrivé devant la position, le chef anglais divisa sa troupe en deux sections.

Tandis que l'une dressait ses tentes et posait ses sentinelles au sud du fort, l'autre, faisant un immense détour, tout en ayant soin de se tenir constamment hors de portée de fusil, allait camper au nord, près de la lisière de la forêt.

Les cavaliers gardaient l'intervalle des deux camps, observaient le fort et se tenaient prêts à venir toute surprise de la garnison française

Une fois ces dispositions prises, l'ennemi ne fit plus aucun mouvement; il semblait attendre patiemment un résultat inévitable.

En constatant cette inertie des Anglais, Saint-Preux fronça le sourcil avec inquiétude.

Il ne redoutait ni une attaque ni une surprise, car il comptait sur le courage et la vigilance de ses hommes pour repousser l'une et prévenir l'autre.

Mais, d'après la manière dont il avait disposé sa troupe, il était évident que le commandant anglais ne méditait pas une attaque de vive force.

C'était un homme prudent, comme l'avait dit le chasseur de bisons, et il ne voulait pas risquer inutilement la vie de ses soldats. Il comptait qu'un puissant auxiliaire allait bientôt lui venir en aide et réduire promptement les défenseurs du blockhaus. Tranquillement, l'arme au pied, il attendait que la famine eût fait son œuvre.

C'était elle qui devait lui rendre le fort Sainte-Anne, et, si les rapports de Jackson étaient exacts, le moment n'était pas éloigné où les Français exténués, mourant de faim, allaient lui envoyer un parlementaire et lui proposer de capituler.

Lorsqu'il eut compris l'intention des Anglais et qu'il eut vu les dispositions prises pour le bloquer étroitement, Saint-Preux se demanda avec angoisse quel était le parti auquel il devait s'arrêter.

Il ne fallait pas compter sur le secours de M. de Montcalm. Le retour imprévu des Anglais renversait les espérances qu'il avait pu concevoir de ce côté. Il n'avait plus de vivres que pour trois iours;

M. de M.
de venir

Devait
armée?

Certes
ordres au
deux tro
avec quel

Il aura
mais il f
Montcalm

Il n'ava
à ce parti

Il réun

« Mes
avons reçu

jusqu'à ne
je vous pr

s'il reste q
d'échapper

calm que l
leur devoir

Les sold
une plainte

Ils retour
gné, et, l'a
endirent.

Deux lon

Vers la f
ppela Léve

« Comb
nanda-t-il.

M. de Montcalm n'avait évidemment pas le temps de venir à son aide.

Devait-il essayer de se frayer un passage à main armée ?

Certes, les quarante braves qu'il avait sous ses ordres auraient eu facilement raison de l'une des deux troupes anglaises ; une sortie faite la nuit, avec quelque vigueur, pouvait réussir.

Il aurait ainsi sauvé quelques-uns de ses soldats ; mais il fallait alors abandonner le fort, et M. de Montcalm lui avait ordonné d'y tenir à outrance.

Il n'avait donc qu'un seul parti à prendre, et c'est à ce parti qu'il s'arrêta froidement, résolument.

Il réunit ses soldats, et leur dit :

« Mes amis, nous sommes perdus ; mais nous avons reçu l'ordre de rester ici et nous y resterons jusqu'à notre dernière bouchée de pain... Ensuite je vous préviens que je ferai sauter le blockhaus, et, s'il reste quelques vivants parmi nous, ils tâcheront d'échapper aux Anglais et iront dire à M. de Montcalm que les défenseurs du fort Sainte-Anne ont fait leur devoir. »

Les soldats accueillirent sans un murmure, sans une plainte, cette froide et terrible décision.

Ils retournèrent au poste qui leur avait été assigné, et, l'arme au pied, comme les Anglais, ils attendirent.

Deux longs jours se passèrent.

Vers la fin de la deuxième journée, Saint-Preux appela Léveillé.

« Combien as-tu encore de vivres ? » lui demanda-t-il.

Le pauvre garçon baissa la tête.

« Ah ! monsieur le baron, murmura-t-il d'une voix affaiblie, nous sommes bien malheureux. J'ai eu beau réduire les rations et ne donner à ces pauvres diables que juste ce qu'il fallait pour ne pas mourir de faim, il me reste dix onces de farine, deux livres de bœuf salé, un peu de lard et quatre pintes d'eau au plus. »

Saint-Preux réfléchit un instant.

« Tu distribueras cela aux malades et aux blessés, dit-il enfin avec un soupir.

— Et les autres ?

— Les autres... tant qu'ils pourront tenir un fusil, ils resteront debout derrière la palissade... Et après... que Dieu ait pitié de nous et nous fasse la grâce de bien mourir... Et, maintenant, aide-moi à me déshabiller. Voilà trois jours que je n'ai pas fermé l'œil et je veux bien dormir cette dernière nuit ! »

Le len
sa ronde

Léveille

Les sol
traits fati
souffrance

Quelqu
leur fusil

La vue
en face de
ment le c

Tous le
devant eu
lèvres.

Tout à
Preux vit

cer vers le

Son vis

VI

SURPRISE

Le lendemain matin, Gaston de Saint-Preux fit sa ronde habituelle dans les deux enceintes du fort. Léveillé l'accompagnait.

Les soldats étaient tous à leur poste; mais leurs traits fatigués, pâlis, indiquaient que les cruelles souffrances de la faim commençaient à les torturer.

Quelques-uns étaient obligés de s'appuyer sur leur fusil pour ne pas tomber.

La vue de ces pauvres gens si braves, si résolus en face de la certitude de la mort, émut profondément le cœur de Gaston de Saint-Preux.

Tous le saluaient avec respect quand il passait devant eux; pas une plainte ne s'échappait de leurs lèvres.

Tout à coup, au détour d'une palissade, Saint-Preux vit un vieux sergent du détachement s'avancer vers lui.

Son visage, dont les fatigues et la faim n'avaient

pu encore éteindre entièrement les teintes vermillonnées, semblait exprimer la joie d'une grande découverte.

« Mon capitaine, dit-il en s'arrêtant court devant Saint-Preux et en lui faisant le salut militaire... mon capitaine, une bonne nouvelle!...

— Et laquelle, mon brave La Ressource? demanda le gentilhomme surpris.

— Vous croyez ne plus avoir de vivres?

— Nous n'en avons plus, en effet.

— Eh bien! je peux vous en faire trouver...

— Que veux-tu dire?

— Là-bas... dit le sergent en montrant un petit bâtiment en planches situé près de l'abîme noir où avait été la poudrière.

— Où?... Voyons, parle... explique-toi...

— Ce matin, je me suis dit en m'éveillant : Mon vieux, voici le moment de faire voir que celui qui t'a surnommé La Ressource n'a pas été un sot. Il ne reste plus dans le fort qu'un peu de farine dont une souris ne voudrait pas, un os de jambon avec lequel maître Léveillé a déjà confectionné trois soupes consécutives et qui est aussi blanc qu'une bille de billard, et enfin un pauvre morceau de bœuf salé qui serait meilleur pour consolider tes bottes que pour fortifier ton estomac. Ça ne peut pas durer comme ça... Ce soir, à souper, on commencera à se manger les uns les autres, on tirera au sort, et, comme tu n'as pas de chance, c'est toi qui auras l'honneur d'être dégusté par tes camarades...

— Voyons, achève, dit Saint-Preux en coupant court au discours du vieux soldat.

— V
petits y
de ses g
paigne, J
cette ba
dieuse q
je écrié.
et aux
glais!...
gras, doc

— Qu

— El

nous fair

— Le

— Ma

le sergent

bonne h

travers, c

creux.

— Mai

n'y ai-je p

Et jeta

« Pour

que tu a

l'abatte à

pour troi

Ressource

Le serg

ment de

grises se

le gros de

« Hélas

— Voilà, mon capitaine, fit le sergent dont les petits yeux pétillèrent de joie sous les broussailles de ses gros sourcils... Je me suis donc mis en campagne, j'ai fureté partout... Or, en passant devant cette baraque là-bas, j'ai entendu une voix mélodieuse que je connaissais bien... Oh! oh! me suis-je écrié, j'ai trouvé la mine aux rôtis, aux cervelas et aux *bee-steaks*, comme disent ces coquins d'Anglais!... J'ai poussé la porte et j'ai vu devant moi, gras, dodu, luisant...

— Qui donc?

— Eh! parbleu! cet affreux animal qui a failli nous faire manquer notre coup, l'autre soir...

— Le mulet!

— Maître Martin en personne, dit gravement le sergent. Il avait le nez fourré dans un tas de bonne herbe fraîche et semblait me regarder de travers, comme pour se moquer de mon estomac creux.

— Mais, en effet, s'écria Saint-Preux, comment n'y ai-je pas pensé?... »

Et jetant un regard sévère sur Léveillé :

« Pourquoi, lui dit-il, ne m'as-tu pas prévenu que tu avais conduit ce mulet au fort?... Qu'on l'abatte à l'instant!... Il nous donnera au moins pour trois jours de vivres... Merci, mon brave La Ressource! »

Le sergent se releva fièrement devant le compliment de son supérieur; ses épaisses moustaches grises se hérissèrent comme celles d'un chat qui fait le gros dos.

« Hélas! monsieur le baron, fit Léveillé, ce meur-

tre serait inutile. Ce ne sont pas seulement les vivres qui nous manquent...

— Comment cela ?

— J'ai donné ce matin aux blessés les dernières gouttes d'eau... Si nous ne mourons pas de faim, nous mourrons de soif. »

Saint-Preux baissa la tête ; La Ressource se gratta l'oreille avec embarras. Cette sinistre perspective lui fit écarquiller ses petits yeux gris :

« Mais, dit-il, pourtant... permettez... l'eau n'est pas absolument nécessaire à la santé... et il me semble qu'un bon verre de rhum peut remplacer avantageusement...

— Il n'y a rien, rien, plus rien, entendez-vous, dit Lèveillé d'un ton désespéré.

— Nous sommes perdus, » murmura Saint-Preux avec un soupir.

Au même instant, un coup violent fit tomber le chapeau du sergent La Ressource.

Le vieux soldat tourna sur lui-même tout étourdi, et, en se remettant d'aplomb, il lança une exclamation sonore :

« Mille tonnerres ! s'écria-t-il, quel est l'insolent qui jette une pierre sur le crâne de son supérieur ?... »

Le caillou qui venait de le frapper avait roulé à ses pieds.

Il le ramassa.

« Tiens ! dit-il, il est enveloppé dans du papier ! »

Saint-Preux arracha ce papier des mains du sergent, le déplia, y jeta les yeux, et, au même instant, un cri de joie, de triomphe s'échappa de ses lèvres :

« Nous sommes sauvés! s'écria-t-il... La Res-
source, faites prendre les armes à vos hommes...
Léveillé, déterre le baril de poudre et porte-le près
des canons du fort... Ah! vive Dieu! cette journée
sera belle! »

Puis, s'élançant sur le retranchement et s'adres-
sant aux hommes qui gardaient les palissades et qui
accoururent aux accents de sa voix jeune et vibrante :

« Soldats, s'écria-t-il, Dieu nous envoie un se-
cours inespéré!... Nous allons faire une trouée dans
les rangs des Anglais... Dans quelques heures, si vous
faites bravement votre devoir, nous serons libres et
vengés!... Vive la France!

— Vive la France! » répétèrent les soldats.

Et aussitôt un frisson d'enthousiasme parcourut
les rangs des rares défenseurs du fort. Les paroles
ardentes de Gaston de Saint-Preux avaient soudain
ranimé leurs forces affaiblies; une sorte de fièvre
généreuse allumait leurs regards tout à l'heure si
mornes et si désespérés.

On entendit un cliquetis d'armes, et tous vinrent
se serrer autour de leur jeune chef, attendant, im-
patients, le signal de marcher aux Anglais.

Le papier que Gaston de Saint-Preux venait de
recevoir d'une façon si inattendue contenait cette
simple ligne :

*A huit heures, j'attaquerai l'ennemi campé près
du bois.*

D'ARRAMONDE.

VII

BATAILLE

En quittant le camp de M. de Montcalm, Jean d'Arramonde avait côtoyé les rives du Saint-Sacrement. Chaque jour il s'attendait à rencontrer l'ennemi ; il rêvait d'Anglais à exterminer, de Peaux-Rouges à combattre. Derrière chacun des arbres qui trempaient leur tronc énorme dans l'eau silencieuse du lac, il croyait apercevoir une embuscade de Hurons ou de Delawares.

Mais chaque jour aussi son attente était trompée, et son voyage se faisait tranquillement sur ce lac d'une beauté sans pareille. Le pauvre gentilhomme, qui n'avait pour société que l'Aigle-Noir, silencieux et réservé, et ses guerriers Peaux-Rouges, commençait à s'impatienter de cette vie ennuyeuse et sans incidents. Il enrageait surtout de penser que, tandis qu'il se laissait ainsi aller au fil de l'eau, sans rencontrer un seul ennemi, Gaston de Saint-Preux accomplissait peut-être de nombreux exploits et pre-

nait sur lui un avantage considérable. Il avait dans sa poche la lettre que M. de Montcalm lui avait remise et qu'il devait ouvrir seulement huit jours après son départ.

Il la tourmentait constamment entre ses doigts, cherchant à deviner son contenu, et alors un combat s'engageait entre sa conscience de soldat et son impatience de Gascon. Était-il bien nécessaire d'attendre huit jours pour connaître les ordres de M. de Montcalm? S'il ouvrait la lettre plus tôt, il commettrait une bien légère faute contre la discipline, mais en revanche, il aurait l'esprit tranquille et ne serait plus tourmenté par cette inquiétude qui l'obsédait nuit et jour.

Enfin, le soir du sixième jour, n'y tenant plus, il brisa le cachet.

Il ne put retenir un mouvement de surprise et de dépit en lisant ces deux lignes :

« Portez-vous immédiatement au fort Sainte-Anne où vous prêterez main-forte à M. de Saint-Preux. »

Cette mission lui déplaisait singulièrement. Il eut un geste de colère.

Il lui répugnait d'aller aider un rival qui, sans doute, accueillerait assez mal ses offres de service. En fin Gascon qu'il était, il comprit que M. de Montcalm voulait le mettre à l'épreuve et lui jouait un tour assez malicieux.

Mais, d'un autre côté, il était terriblement fatigué de son inaction, et puis il se disait que probablement M. de Saint-Preux serait aussi vexé de le voir arriver à son secours qu'il l'était lui-même de lui prêter assistance.

Enfin, après avoir réfléchi, hésité, maugréé tout bas, il se tourna vers Ouinnipeg, qui fumait gravement à l'avant de la barque, et il lui dit :

« Aigle-Noir, conduisez-nous au fort Sainte-Anne. »

Les pirogues inclinèrent aussitôt leur proue effilée dans la direction du sud et glissèrent rapidement sur la surface bleue du lac.

On sait maintenant comment était venu le secours dont Saint-Preux avait reçu l'heureuse nouvelle, au moment où, croyant tout perdu, il s'apprêtait à s'ensevelir sous les ruines du blockhaus.

Lorsque les Canadiens et les sauvages abénaquis étaient parvenus en vue du fort Sainte-Anne, — à ce même endroit de la forêt où Gaston de Saint-Preux et David Kérulaz s'étaient arrêtés pour préparer leur attaque de nuit, — le gentilhomme béarnais avait envoyé en reconnaissance quelques-uns des guerriers de l'Aigle-Noir.

Des Indiens s'étaient glissés comme des serpents à travers les herbes pour examiner la position des Anglais qui assiégeaient M. de Saint-Preux.

Au retour, ils avaient annoncé que la petite armée anglaise était divisée en deux troupes, l'une placée au nord et dont on voyait à peu de distance les bivouacs allumés, l'autre située au sud et cachée par le fort Sainte-Anne. Ils avaient dit, en outre, que ces deux détachements étaient reliés entre eux par des cavaliers disséminés dans la plaine.

Le plan de d'Arramonde fut promptement conçu. Il envoya sur-le-champ à Gaston de Saint-Preux le message qu'un guerrier abénaqui jeta par-dessus le

retranchement, aux dépens du crâne du sergent La Ressource.

Debout, sur la plate-forme du blockhaus, une mèche allumée à la main, le sergent La Ressource attendait avec une égale impatience le signal de commencer le feu.

Le brave sergent, qui était un homme d'expédients, s'était chargé d'assurer avec trois soldats le service de la petite artillerie du fort, composée de quatre canons.

Il avait préparé à la hâte des gargousses avec la poudre contenue dans le baril que Saint-Preux venait de faire déterrer. Les Anglais avaient laissé une provision d'une cinquantaine de boulets et quelques boîtes à mitraille; c'était plus qu'il n'en fallait pour défendre le fort.

« La Ressource, avait dit Saint-Preux au vieux sergent, retiens bien ceci. Je vais commander une sortie vers le sud, afin d'empêcher le détachement anglais, qui est campé de ce côté, d'aller se joindre à celui que M. d'Arramonde attaquera tout à l'heure. Il ne restera donc au fort que tes trois hommes et toi. Il faut que tu tiennes l'ennemi à distance, dans le cas où mes soldats viendraient à battre en retraite et où l'une des deux troupes anglaises tenterait de s'approcher du fort.

— C'est entendu, mon capitaine, » avait répondu La Ressource.

Et, après avoir chargé ses quatre canons, il en avait tourné deux vers le campement anglais situé au nord du blockhaus, et deux vers le détachement campé dans la direction opposée.

Cependant le soleil montait peu à peu au-dessus de l'horizon dans l'azur bleu du ciel.

Tout à coup, un crépitement lointain se fit entendre et des feux rouges et rapides, entourés d'une auréole de fumée, apparurent le long de la lisière du bois.

D'Arramonde tenait sa promesse.

« En avant ! » s'écria Gaston de Saint-Preux en s'élançant l'épée haute sur le pont-levis, suivi de ses quarante soldats.

Et, disposant ses hommes en tirailleurs sur une ligne assez étendue, il marcha rapidement vers le détachement anglais campé dans la prairie.

Jean d'Arramonde avait surpris l'autre troupe ennemie par son attaque soudaine.

Les Anglais, qui ne pouvaient s'attendre à un coup de main venant de la forêt, s'étaient à peine gardés de ce côté.

Ils montrèrent cependant du sang-froid, prirent vivement les armes et, sans se hâter, battirent en retraite du côté du fort, en tenant tête à l'ennemi.

Les Abénaquis, brandissant leurs haches de guerre, s'élançèrent alors du bois en poussant des cris terribles et se jetèrent dans l'enceinte du campement que les Anglais venaient d'abandonner, tandis que les Canadiens, embusqués derrière les arbres, dirigeaient sur l'ennemi un feu juste et bien nourri.

Le commandant Smith conservait dans cette situation critique son imperturbable sang-froid.

Il dirigeait la retraite de ses hommes et méditait un mouvement tournant qui lui permît de se jeter dans le bois et de combattre avec moins de désavan-

tage l'ennemi bien abrité qui faisait pleuvoir sur lui une grêle de balles.

Tout à coup, un cavalier arriva ventre à terre.

Une balle canadienne l'atteignit en pleine poitrine au moment où il s'approchait du chef anglais.

Il put néanmoins murmurer :

« Les Français sont sortis du fort... ils sont dans la plaine... ils attaquent les Écossais là-bas, de l'autre côté... le blockhaus n'a plus de défenseurs... »

Et roulant à bas de son cheval, il tomba mort.

Aussitôt le commandant anglais eut une inspiration hardie.

Les sauvages n'étaient pas à craindre. Malgré les ordres de Ouinnipeg et les menaces de d'Arramonde, ils se livraient au pillage du camp et s'enivraient avec le rhum et l'eau-de-vie qu'ils y trouvaient.

Le major Smith chargea trente de ses hommes de résister aux Canadiens établis dans le bois.

Pendant ce temps, avec le reste de sa troupe, il résolut de battre en retraite vers le fort désert, de s'en emparer et de s'y établir solidement.

Ses ordres furent exécutés avec une précision remarquable.

Trente hommes se dévouèrent à une mort certaine et continuèrent de tirer contre les Canadiens postés sur la lisière du bois.

Les autres, jetant tout bagage inutile, ne gardant que leur fusil, leur poire à poudre et leurs balles, s'élançèrent au pas de course dans la direction du fort.

Ils avaient fait à peine une trentaine de pas, lors-

que tout à coup une sorte de trombe passa dans leurs rangs et coucha par terre plusieurs d'entre eux.

Le commandant devint pâle et s'arrêta court.

Un second boulet vint siffler près de lui et enleva la tête d'un de ses hommes. Le sang rejaillit sur lui.

« Trahison ! s'écria l'Anglais, le fort a des défenseurs... il a des munitions, de la poudre... »

C'eût été folie que de poursuivre.

Mais, pris entre les canons du blockhaus et la ligne de feux qui s'allumait le long du bois, à quel dessein pouvait-il s'arrêter ?

Voyant l'hésitation de l'ennemi, le désordre qui commençait à se mettre dans ses rangs, d'Arramonde ne put rester plus longtemps maître de lui.

Il entraîna ses Canadiens hors des abris qu'ils s'étaient choisis.

« En avant ! cria-t-il, à la baïonnette ! »

De son côté, Ouinnipeg avait arraché une vingtaine de sauvages au pillage du camp.

Ils étaient ivres de rhum, leurs yeux ardents lançaient des éclairs, il leur fallait du sang.

L'Aigle-Noir leur montra le détachement ennemi et leur dit :

« A nous les chevelures anglaises ! »

Et Canadiens et sauvages se jetèrent sur cette troupe terrifiée en poussant des cris sinistres.

Ce fut une scène courte et horrible, une effroyable boucherie.

Au bout de quelques minutes, un monceau de cadavres couvrait l'espace resserré où les Anglais avaient combattu.

Semblables à de grands oiseaux de proie, les Indiens, remuant leurs vêtements de plumes, se dressèrent au-dessus de ce charnier,

Ils levèrent leurs bras sanglants et, montrant les chevelures arrachées qu'ils tenaient dans leurs larges mains, ils jetèrent vers le ciel un cri guttural, aigu, semblable à celui des vautours.

D'Arramonde détourna ses regards avec un sentiment de dégoût et d'horreur.

Il remit lentement son épée au fourreau.

Il n'avait plus d'ennemis devant lui.

VIII

L'INCENDIE

Cependant, des coups de feu lointains annonçaient que Gaston de Saint-Preux n'avait pas si facilement raison de ses adversaires.

Un élan superbe, irrésistible, avait entraîné ses soldats à l'attaque du camp anglais.

Mais leurs forces étaient épuisées par tant de cruelles privations.

Arrivés, haletants, à portée de pistolet des Anglais, ils durent s'arrêter. Plusieurs d'entre eux, pris de vertige, tombèrent à terre, râlant, à demi-morts.

Gaston de Saint-Preux fit mettre ses soldats à genoux afin de les garantir autant que possible du feu de l'ennemi.

Les hautes herbes de la prairie leur faisaient un rempart naturel.

Le feu s'ouvrit sur toute la ligne; mais les Anglais avaient eu le temps de les voir venir, ils étaient bien préparés à les recevoir.

Formée en tirailleurs, la troupe ennemie s'avancait lentement. C'étaient des Écossais, bons tireurs ; leurs coups avaient une terrible précision.

De plus, ils étaient supérieurs en nombre.

Saint-Preux eut un moment d'hésitation.

Au bout de quelques minutes de fusillade, ses soldats avaient été déjà cruellement éprouvés.

Ces pauvres gens avaient à peine la force de tenir leur fusil ; la longue course qu'ils venaient de faire les avait exténués. Leurs balles, mal dirigées, causaient peu de mal à l'ennemi.

Les Anglais avançaient toujours. A leur tête se tenait Jackson le Virginien.

Voyant l'incertitude du tir des Français, il marchait à découvert, le bras en écharpe, montrant du bout de son bâton aux tirailleurs cachés dans les herbes les endroits où ils devaient diriger leur feu.

De l'autre côté du fort, vers le nord, dans la direction où d'Arramonde avait promis d'attaquer la première troupe anglaise, on n'entendait plus rien.

Saint-Preux eut une terrible angoisse.

Si Jean d'Arramonde était vaincu, le commandant Smith allait pouvoir s'avancer vers le fort, l'occuper, et alors, tant de courage, de souffrances, devenaient inutiles ; lui-même se verrait obligé de rendre son épée ou de faire massacrer jusqu'au dernier de ses soldats.

Il n'y avait plus pour lui qu'un parti à prendre : battre en retraite du côté du blockhaus, s'y enfermer et s'y défendre à outrance.

Pourrait-il seulement arriver jusque-là ?

Les hommes ripostaient vaillamment au feu des Anglais et rendaient coup pour coup. Mais l'ennemi était deux fois plus nombreux, son feu mieux dirigé, et une grande distance séparait les Français du port.

Lorsque Saint-Preux arriverait au premier retranchement du blockhaus, combien d'hommes lui resterait-il? Pourrait-il avec une poignée de défenseurs repousser l'assaut des Anglais?

Tout à coup un galop sonore retentit sur la gauche; le gentilhomme tourna la tête.

C'étaient les cavaliers américains qui venaient le charger et lui couper la retraite.

Ils couraient comme des fous, au nombre de vingt environ, faisant caracoler leurs chevaux dont les crinières flottaient au vent.

La situation devenait terrible.

D'un côté les Écossais qui avançaient, marchant toujours lentement et dirigeant un feu inexorable sur cette poignée d'hommes qui cédaient le terrain peu à peu.

De l'autre, les cavaliers accourant à toute vitesse, le sabre ou le pistolet à la main.

Et à cette attaque furieuse Saint-Preux n'avait plus à opposer qu'une trentaine d'hommes!

Il se tenait debout dans la prairie, appuyé sur son épée, se souciant peu des balles qui sifflaient à ses oreilles, offrant aux carabines ennemies un but contre lequel elles faisaient rage, et, au milieu de cette vive fusillade dont il ne paraissait guère s'inquiéter, il fixait ses regards anxieux sur les cavaliers qui approchaient et que ses hommes, étourdis

par le bruit et la fumée, n'avaient pas encore aperçus.

Il remarqua que le tir de ses soldats était moins vigoureux.

« Courage! s'écria-t-il, et défendons-nous à outrance.

— Capitaine, dit un soldat près de lui en déchirant une cartouche qu'il glissa dans son fusil, voici ma dernière balle. »

Les soldats n'avaient plus de munitions... Et les cavaliers américains, accourant ventre à terre, étaient à deux cents pas à peine...

En ce moment critique, trois détonations successives déchirèrent les airs.

Ces détonations venaient du fort.

Au même instant les cavaliers réunis pour charger se dispersèrent comme un troupeau de daims effarouchés, et, laissant sur le terrain la moitié des leurs que ces trois volées de mitraille avaient couchés par terre, ils firent rapidement volte-face et s'enfuirent en courant de tous côtés.

« Bravo, La Ressource! s'écria Saint-Preux qui avait constaté les merveilleux effets de la mitraille envoyée si à propos par le brave sergent. »

Ces trois coups de canon lui prouvaient que le fort n'était pas encore aux Anglais, que tout allait bien de ce côté et que Jean d'Arramonde avait dû réussir dans son attaque contre l'autre groupe anglais.

Tout à coup Saint-Preux vit un homme à cheval accourir vers la droite.

Sa monture faisait des bonds prodigieux sous

l'éperon; elle semblait voler en effleurant la cime des hautes herbes.

Ce cavalier passa comme une trombe sur le flanc des combattants. Il décrivit autour d'eux un cercle immense, courut derrière la troupe écossaise, revint vers la gauche et disparut de l'autre côté du fort.

Cette course fantastique, que les deux troupes ennemies avaient suivie d'un regard étonné, n'avait duré que quelques minutes.

La fusillade retentissait toujours; les Français ne tiraient que de rares coups de fusil et reculaient lentement vers le fort.

Alors Jackson le Virginien, jugeant que le moment était venu d'en finir avec cette misérable troupe exténuée et à bout de munitions, tira son large couteau et, bondissant dans la prairie, cria à ses compagnons de le suivre.

Une clameur horrible lui répondit.

Mais, au lieu de s'élancer sur leur ennemi presque sans défense, les Écossais sortirent des hautes herbes où ils étaient cachés et se mirent à courir dans tous les sens, affolés de peur.

Saint-Preux eut bientôt l'explication de cette étrange panique.

Il vit des flammes s'élever de chaque côté de la prairie, il entendit un sourd crépitement et aperçut un nuage de fumée monter derrière le camp des Anglais.

Voici ce qui était arrivé :

Le combat livré près de la forêt étant terminé par le massacre de l'ennemi, l'Aigle-Noir s'était emparé du cheval abandonné par l'homme qui était

venu apporter au commandant Smith la nouvelle de l'évacuation du fort, et que les Canadiens avaient tué.

Le chef sauvage s'était aussitôt élancé au galop afin d'aller reconnaître la position des soldats de M. de Saint-Preux dont on entendait les coups de fusil du côté du fort.

Ouinipeg vit la situation critique du gentilhomme français, les efforts qu'il faisait pour lutter contre un ennemi supérieur en nombre. Il comprit que, sans un prompt secours, c'en était fait de cette poignée de braves.

Alors, allumant une longue corde soufrée qu'il portait toujours sur lui et qui lui servait à recueillir les étincelles du briquet, il laissa pendre cette corde le long des jambes de son cheval.

L'animal, excité par la douleur, partit à fond de train à travers la prairie.

Mais la corde embrasée frôlait en même temps les herbes sèches et traçait dans la plaine un sillon de feu qui entoura bientôt les deux troupes ennemies.

La flamme s'éleva active, effroyable, avec un grondement sinistre, au milieu des tourbillons de noire fumée.

Il n'y avait plus de retraite possible pour les Anglais que du côté du fort.

Saint-Preux, comprenant le secours inespéré que le cavalier inconnu venait de lui apporter, fit reculer rapidement ses hommes vers le blockhaus.

Les soldats écossais ne cherchèrent même pas à les inquiéter.

Les malheureux ne tiraient plus un coup de fusil. Braves devant l'ennemi, ils éprouvaient une effroyable terreur en face du péril inexorable qui les menaçait.

Leur premier mouvement avait été de courir du côté de leur campement pour chercher si ce cercle de feu n'offrirait pas quelque brèche qu'ils pussent franchir.

Mais il n'y avait aucune issue, et la ceinture de flammes se rapprochait d'eux peu à peu.

Ils étaient pris dans cette terrible alternative d'être brûlés vifs ou de s'avancer sous les canons du fort et sous les fusils des Français, maintenant abrités derrière le premier retranchement du blockhaus.

Le cercle de feu se rétrécissait toujours.

Tout le détachement écossais était massé en un seul groupe. En tête de ce groupe se trouvait Jackson le Virginien.

Il gesticulait avec force de son bras unique et semblait donner à ses compagnons un ordre désespéré qui les faisait hésiter. Leur montrant le fort, il leur criait qu'il n'y avait pour eux d'autre moyen de salut que de tenter l'attaque du blockhaus.

Enfin, entraînés par son exemple, les soldats poussèrent un hurra et, mettant la baïonnette au bout du fusil, ils coururent au pas de course dans la direction du fort...

Une effroyable décharge fit trembler tout à coup le blockhaus.

Les quatre canons avaient fait feu en même temps; la mitraille pénétrant dans les rangs serrés

de l'ennemi avait renversé près de la moitié des hommes.

Les autres s'arrêtèrent; quelques-uns, jetant leur fusil, voulurent s'enfuir.

Mais la chaleur ardente du brasier qui brûlait derrière eux les ramenait en avant.

Saint-Preux qui, debout sur la plate-forme du blockhaus, assistait à cette scène poignante, fut touché de la situation désespérée de ces malheureux.

« La Ressource, cessez le feu, dit-il au vieux sergent qui approchait de nouveau sa mèche enflammée de la lumière d'un canon. Avancez-vous sur la première palissade et proposez à ces pauvres diables de se rendre. »

Le sergent éteignit sous son pied sa mèche allumée, non sans pousser un soupir de regret, et alla exécuter l'ordre qu'il venait de recevoir.

Il se hissa au-dessus du premier retranchement, et s'adressant à la troupe ennemie en mauvais anglais:

« Camarades, cria-t-il, déposez les armes et rendez-vous; vous aurez la vie sauve. »

Le Virginien répondit par un juron à cette proposition, et, saisissant avec son seul bras la carabine d'un soldat, il fit feu sur le sergent. La balle siffla près de l'oreille de ce dernier.

« Mille bombes! s'écria l'artilleur improvisé en se précipitant vers sa batterie, je vais apprendre la politesse à ce grand coquin à cheveux rouges. »

Et, adressant à Saint-Preux un regard suppliant :

« Capitaine, dit-il, permettez-moi d'envoyer encore une bordée à ce drôle.

— Je vous défends de tirer, La Ressource, dit le gentilhomme d'un ton sévère. Ces malheureux sont incapables de tenir un fusil; ils ne peuvent pas nous faire de mal, et je vais leur proposer moi-même... »

Saint-Preux descendit de la plate-forme du blockhaus et se dirigea vers la palissade.

Mais au même moment une clameur sauvage s'éleva dans la prairie.

Quelques Abénaquis qui étaient venus rejoindre Quinipeg avaient aperçu le groupe des Écossais décimés par la mitraille, avançant lentement devant la barrière de feu qui les poussait comme un troupeau affolé.

Aussitôt les Peaux-Rouges, ramassant des herbes enflammées, avaient couru comme des démons devant le fort et avaient incendié toute la partie de la prairie qui se trouvait en face du blockhaus.

Maintenant le détachement ennemi était entièrement circonscrit dans un cordon de flammes et de fumée.

Ces malheureux n'avaient même plus la ressource de trouver dans les retranchements du fort la mort du soldat.

Ils allaient périr dans les horribles souffrances du feu, périr jusqu'au dernier homme...

• • • • •
L'atroce vengeance des sauvages était accomplie.

Au milieu d'un immense espace noir de cendres où s'élevaient çà et là quelques paillettes embrasées soulevées par le vent, apparaissait un monceau informe et carbonisé.

C'était tout ce qui restait du détachement écossais.

Une heure après, Gaston de Saint-Preux et Jean d'Arramonde se trouvaient en face l'un de l'autre.

Ils eurent un moment d'hésitation, mais l'exaltation causée par la joie du devoir accompli et du danger bravé les entraîna tout à coup dans un même mouvement généreux.

Ils oublièrent subitement leur querelle passée, leur rivalité, et tout sentiment mesquin disparut devant la grandeur de la lutte qu'ils venaient de soutenir pour leur pays.

« Mordious ! embrassons-nous, voulez-vous ? » s'écria Jean d'Arramonde.

— De tout mon cœur, » répondit Saint-Preux.

Et ils échangèrent une bonne et fraternelle étreinte en se jurant une éternelle amitié.

ge

fla

pe

or

Q

ve

le

pe

ch

q

TROISIÈME PARTIE

L'INTENDANT VARIN

I

LE GUET-APENS

Les nouvelles que M. de Montcalm avait reçues du gouverneur général de la colonie étaient graves.

M. de Vaudreuil lui annonçait l'approche d'une flotte nombreuse qui remontait le Saint-Laurent et portait une armée de vingt mille hommes sous les ordres du général Wolf. Cette armée devait assiéger Québec et pénétrer dans le cœur même de la Nouvelle-France. Cet avis était arrivé à M. de Montcalm le jour même où David Kérulaz était venu lui faire part de la situation critique où se trouvait le détachement de M. de Saint-Preux.

Le général avait aussitôt chargé un des Abénaquis de porter en toute hâte au défenseur du fort

Sainte-Anne un court billet qui contenait ses ordres.

Puis, faisant appeler David Kérulaz :

« Mon brave David, lui dit-il, nous partons demain. »

Le chasseur de bisons s'inclina respectueusement.

« Tu feras préparer trois barques : l'une pour moi, les deux autres pour mes officiers. Je t'emmène comme guide; les Abénaquis restés au camp nous serviront de rameurs. Nous traverserons le lac Champlain, puis nous descendrons le Saint-Laurent jusqu'à Québec.

— Nous allons à Québec?

— Oui. »

Le visage du chasseur de bisons s'éclaira.

Il songeait à Marthe, il pensait à son frère et se disait qu'il allait enfin pouvoir travailler à la délivrance du pauvre garçon.

« Je désire que mon départ soit tenu secret, ajouta le marquis de Montcalm après une courte pause. Je m'embarque presque seul, et, ajouta-t-il avec un peu d'amertume, il y a peut-être des gens qui auraient intérêt à m'empêcher d'arriver jusqu'à Québec.

— Je vous comprends, monsieur le marquis, dit Kérulaz d'un ton grave. Personne ne se doutera que vous quitterez le camp demain matin. A quelle heure voulez-vous partir ?

— Au lever du soleil. »

Le chasseur de bisons s'éloigna.

S'il n'avait pas été préoccupé par les pensées que cette annonce d'un prochain départ avait fait naître

dans son esprit, David eût peut-être pris garde à la présence d'un homme qui se rejeta brusquement en arrière au moment où il sortit de la tente de M. de Montcalm. Cet homme était Godard, le premier commis de l'intendant Varin et son âme damnée.

Le lendemain, avant que le soleil eût répandu ses premiers rayons sur le camp encore endormi, M. de Montcalm, suivi d'une dizaine d'officiers et accompagné de David Kérulaz, s'acheminait d'un pas rapide vers la rive ombragée du lac Champlain.

Trois pirogues l'attendaient.

Il monta dans la première avec David. Les officiers prirent place dans les deux autres.

Les Abénaquis, se courbant sur leurs rames, lancèrent les pirogues au milieu des vapeurs légères qui s'élevaient au-dessus de l'eau.

Pendant trois jours, ce rapide voyage se poursuivit sans incident.

Les barques longèrent la rive droite du lac et passèrent successivement devant les forts de l'île aux Noix, Saint-Jean, Chambly et de l'Assomption.

Enfin, les voyageurs atteignirent le fort Richelieu, situé à l'endroit où les eaux du lac Champlain rejoignent celles du Saint-Laurent, et ils descendirent le courant rapide de ce grand fleuve.

Ils entrèrent bientôt dans les vastes solitudes des forêts que traverse le Saint-Laurent. Un silence solennel régnait autour d'eux, silence que troublaient seuls le plongeon précipité d'un castor ou d'une loutre et les cris des oiseaux qui franchissaient, d'un coup d'aile, la large bande d'azur s'étendant entre les cimes élevées des arbres riverains.

Vers le milieu du quatrième jour, les pirogues arrivèrent à un endroit où le fleuve était plus étroit. Les arbres plus rapprochés baignaient dans l'eau sombre leurs racines semblables à de gros serpents.

M. de Montcalm était étendu au fond de la barque sur une peau d'ours gris. David Kérulaz, debout à l'avant, appuyé sur sa carabine, continuait sa garde vigilante.

Tout à coup il se baissa rapidement, enfonça sa main dans l'eau et en même temps une sourde exclamation de surprise s'échappa de ses lèvres.

« Que regardes-tu donc si curieusement? » demanda M. de Montcalm.

Le chasseur de bisons hésita un instant; son regard inquiet fouilla les profondeurs de la forêt, puis interrogea les hautes branches des arbres où le soleil jetait des paillettes d'or.

« Voici ce que je viens de trouver dans le lac, » dit David Kérulaz.

Et il tendit à M. de Montcalm une de ces bandelettes dont les Indiens se servaient pour attacher leurs mocassins.

Cette bandelette était en cuir rouge, bordé de fils de cuivre.

Assurément, un œil moins exercé que celui du chasseur de bisons aurait laissé passer au fil de l'eau cette courroie de mocassin.

Mais en temps de guerre rien n'est indifférent, et l'attention avec laquelle David avait examiné sa trouvaille prouvait l'importance qu'il y attachait.

« Les Hurons! » murmura-t-il enfin à l'oreille du général en étendant le bras vers la forêt.

Certains ornements de cuivre fixés au bout de cette courroie lui avaient révélé qu'elle appartenait à l'un des guerriers de la tribu des Hurons, alliée des Anglais.

David fit remarquer au marquis de Montcalm que la bandelette n'était pas entièrement imbibée par l'eau; elle venait d'être jetée récemment dans le fleuve. Il était donc probable qu'une troupe huronne stationnait à peu de distance de ses bords.

Un nouvel et bizarre incident vint prouver au chasseur canadien que ses conjectures étaient fondées. A deux cents toises devant eux, le Saint-Laurent était coupé par des rapides qui bouillonnaient entre des roches aiguës.

Ces dangereux obstacles occupaient la moitié du fleuve. L'autre moitié était libre et offrait près de l'une de ses rives un passage resserré.

Or, au moment où David Kérulaz et le marquis de Montcalm dirigeaient de nouveau leurs regards vers les grands bois qui bordaient le rivage, ils virent un arbre s'incliner doucement vers le fleuve.

Bientôt un craquement sourd se fit entendre et l'arbre, achevant sa chute, vint s'abattre au travers du Saint-Laurent.

Les branches les plus hautes portaient sur le rocher pointu qui s'élevait comme une borne au milieu des eaux et marquait le seul endroit du fleuve qui fût praticable; le tronc barrait ce passage.

Une même expression inquiète assombrit la physionomie de M. de Montcalm et celle du chasseur.

« Ils nous ont vus! murmura David.

— Nous sommes trahis! dit M. de Montcalm.

— Au nom de Dieu, monsieur le marquis, restez au fond de la barque ! s'écria David Kérulaz, qui pâlit à l'idée que la vie précieuse confiée à sa garde allait être exposée à un terrible danger.

— Que veux-tu faire ?

— Je n'en sais rien ; mais, je vous en supplie, ne vous montrez pas. Nous allons recevoir des coups de fusil. »

David avait ordonné aux Abénaquis de cesser de ramer ; les deux autres barques rejoignirent bientôt celle du commandant en chef.

David les fit mettre de chaque côté de la barque de M. de Montcalm, afin de la protéger dans le cas où les sauvages embusqués dans le bois voudraient tenter une attaque de vive force.

Puis, se penchant vers les Abénaquis :

« Ramez doucement, » leur dit-il en langue indienne.

Et désignant du doigt les grands bois silencieux :

« Les Hurons sont là, » ajouta-t-il.

Il pria ensuite les officiers qui montaient les deux barques voisines de faire comme M. de Montcalm et de se dissimuler dans le fond des pirogues.

Malgré son calme apparent, le pauvre David était dévoré d'angoisse.

Les regards de ses compagnons se fixaient sur lui comme pour implorer dans cette terrible situation les ressources de son esprit, ordinairement si fertile en expédients.

Mais comment forcer le passage du fleuve ?

Il ne fallait pas songer à franchir les rapides bouillonnants qui occupaient la moitié du Saint-

Laurent. Les barques fragiles des sauvages se seraient brisées contre ces roches pointues. Et le seul passage navigable était barré par un arbre énorme que les efforts réunis de vingt hommes n'auraient pu parvenir, semblait-il, à soulever.

Soudain un léger bruit que David entendit derrière lui lui fit tourner la tête.

Ses sourcils se contractèrent brusquement, sa main serra convulsivement le canon de sa carabine.

Une troupe nombreuse, dont les armes étincelaient au soleil, venait de se montrer soudain sur l'une des rives du Saint-Laurent, à cent pas environ derrière les barques des Français.

C'étaient les Hurons; David reconnut les aigrettes rouges piquées sur leur touffe de guerre.

Bientôt des formes noires se détachèrent de la rive et glissèrent sur le fleuve. Les sauvages mettaient leurs pirogues à l'eau et faisaient force de rames pour rejoindre les trois barques immobiles au milieu du fleuve.

Le projet des Hurons était bien évident.

Ayant barré la route à leurs ennemis, ils allaient maintenant les attaquer par derrière, tandis que leurs tirailleurs, embusqués dans le bois ou cachés au sommet des arbres, feraient pleuvoir sur eux une grêle de balles.

Le marquis de Montcalm mesurait de son regard perçant la distance qui le séparait encore des Peaux-Rouges.

« Messieurs, dit-il à ses officiers, nous sommes perdus. Ces misérables sont plus de cinquante, sans compter ceux qui se cachent sans doute dans le bois. Il ne

nous reste plus qu'à mettre l'épée à la main et à vendre chèrement notre vie. David, fais-nous aborder. »

Mais David ne parut pas entendre cet ordre.

Lui aussi, il regardait les pirogues des Hurons qui, très chargées, s'avançaient assez lentement en décrivant un demi-cercle, dans le but d'envelopper les trois barques des Abénaquis.

Une horrible anxiété étreignait son cœur.

Encore quelques minutes, et M. de Montcalm, son général, son héros, M. de Montcalm pour lequel il aurait donné vingt fois sa vie, allait tomber dans cette obscure embuscade ; il allait être le jouet d'une peuplade qui le vendrait peut-être aux Anglais.

Le pauvre David sentait de grosses larmes de rage mouiller ses paupières.

Tout à coup, de sauvages clameurs retentirent sur le fleuve et trouvèrent dans la profondeur du bois de terribles échos.

Les Hurons poussaient déjà leurs cris de victoire.

Il semblait qu'ils n'eussent plus qu'à étendre la main pour saisir leurs ennemis.

« Au rivage, David, au rivage ! répéta M. de Montcalm avec animation. Là, du moins, nous pourrons nous défendre... M'entends-tu, David?... »

David, comme réveillé en sursaut, se tourna soudain vers les Abénaquis, qui déjà quittaient leurs longues pagaies pour saisir les couteaux fixés à leur ceinture.

« En avant ! en avant ! leur cria-t-il ; faites force de rames. Si vous arrivez à l'arbre avant les Hurons, je jure que vous serez sauvés !! »

Et, jetant au fond de la barque sa carabine inu-

tile, David Kérulaz se tint prêt à plonger dans le fleuve. Les Abénaquis avaient dans le chasseur de bisons autant de confiance que dans leur propre chef. Sans comprendre quel pouvait être le secours inespéré que David leur promettait, ils se penchèrent sur leurs pagaies et firent voler les trois pirogues sur la surface du fleuve.

« Ils sont fous! ils sont fous! s'écria l'un des officiers; ils vont nous briser contre l'arbre... Arrêtez!... mieux vaut mourir les armes à la main en chargeant les Peaux-Rouges!! »

Mais les trois barques continuaient leur course.

Quant au chasseur de bisons, immobile et calme, l'œil fixé sur les barques des Hurons, il voyait la distance diminuer, sans que rien, sur sa physionomie, trahît ses angoisses.

Cependant les Hurons, sentant bien que leur proie ne pourrait pas leur échapper, ne faisaient pas usage de leurs fusils. Ils continuaient à ramer, la hache ou le couteau entre les dents, tout prêts à s'en servir au moment de l'abordage pour tuer et pour scalper.

Quelques coups de feu retentirent cependant. Ils étaient tirés par les sauvages qui, restés sur le bord, assistaient à cette chasse émouvante.

Mais les barques ennemies furent bientôt si près les unes des autres, que l'intervention des Hurons cachés dans les bois pouvait être plutôt un danger qu'un auxiliaire utile pour les guerriers de leur nation. Ils cessèrent donc de tirer et se tinrent debout sur la rive, attendant le moment de se jeter à la nage et de prendre part à la curée.

On n'était plus qu'à dix toises de l'arbre renversé. Les barques semblaient redoubler de vitesse comme si un tourbillon les eût emportées.

Malgré leur bravoure, les officiers sentaient un frisson parcourir leur corps.

Encore quelques secondes, et ils allaient se briser contre le tronc de l'arbre...

Encore quelques secondes, et les Hurons allaient lancer leurs terribles haches dans les barques et massacrer tout ce qui s'y trouvait.

Ils étaient à portée. Déjà leur chef venait de se lever et de leur ordonner de quitter leurs pagaies pour prendre leurs armes. Par bonheur, à ce moment, et grâce à la célérité avec laquelle les sauvages obéirent à cet ordre, deux de leurs pirogues se heurtèrent. Il en résulta un temps d'arrêt.

David en profita, plongea et reparut, en un clin d'œil, sur le bord, se glissa sous les branches épaisses, et tout à coup, comme s'il eût été manœuvré par un levier énorme, l'arbre qui barrait le fleuve s'éleva lentement au-dessus des eaux bouillonnantes. Les trois pirogues conduites par les Abénaquis s'engouffrèrent dans cet étroit passage et disparurent sous le tronc noir.

Entraînées par le courant et par la vigoureuse impulsion que les rameurs leur avaient donnée, les barques des Hurons les suivirent. Mais, au même instant, l'arbre retomba lourdement, écrasant les guerriers hurons et brisant leurs pirogues légères.

Cela fut si subit et si imprévu que les sauvages cachés dans les bois crurent à quelque intervention surnaturelle.

Les branches touffues de l'arbre qui gisaient sur les rochers des rapides ne leur avaient pas permis d'apercevoir le chasseur canadien, debout sur la roche la plus élevée et supportant l'extrémité de l'arbre sur sa robuste épaule.

Cependant les Abénaquis ramaient avec une si furieuse ardeur que, lorsque M. de Montcalm et ses officiers, encore tout étourdis du prodigieux événement qui venait si à propos de leur sauver la vie, pensèrent à tourner la tête, ils aperçurent à une énorme distance l'arbre couché sur les rapides, au milieu des vapeurs blanchâtres que le bouillonnement des eaux faisait monter vers le ciel bleu.

Quelques balles sifflèrent autour d'eux et vinrent s'enfoncer dans l'eau d'où elles firent jaillir des aigrettes argentées.

Puis, tout retomba dans le silence, et l'on n'entendit plus que le bruit cadencé des pagaies manœuvrées par les mains vigoureuses des guerriers abénaquis.

Bientôt David Kérulaz, émergeant de l'eau, vint sauter à l'avant de la pirogue où se trouvait M. de Montcalm et secoua en riant l'eau qui ruisselait de son épaisse chevelure.

Le marquis de Montcalm se leva.

« Messieurs, dit-il en s'adressant à ses officiers, remercions tous ce brave garçon auquel nous sommes redevables de la vie. »

Il étreignit avec force la main de David, tandis que ses officiers, émerveillés de tant d'audace et de vigueur, poussaient un hourra de reconnaissance en l'honneur de Bras-de-Fer.

II

LE MARCHÉ

Avant d'arriver à Québec, et au moment où les barques passaient devant ce toit de chaume entouré de peupliers auquel David avait fait quelques semaines auparavant de si tendres adieux, le chasseur de bisons s'approcha de M. de Montcalm et lui dit avec un peu d'embarras :

« Monsieur le marquis, vous serez dans une heure à Québec : vous n'avez sans doute plus besoin de mes services ? »

— Assurément non, mon brave David, s'empressa de dire Montcalm, il n'est pas probable que les Hurons viennent ici barrer le Saint-Laurent. Tu es libre, et, si tes affaires t'appellent de ce côté, tu peux débarquer. »

David dirigea la barque vers la rive, sauta légèrement à terre, et, ayant adressé à M. de Montcalm un dernier salut, il s'avança à grands pas vers une maison au toit de chaume, presque perdue au mi-

lieu des arbres. Sur un banc de pierre placé près de la porte, une jeune fille assise faisait tourner un rouet.

David Kérulaz, marchant sur la pointe des pieds, retenant son haleine, le cœur tressaillant d'émotion, s'avancait doucement.

L'ombre qu'il projeta révéla sa présence.

Marthe releva la tête; un cri de surprise et de joie s'échappa de ses lèvres.

« David! David! » s'écria-t-elle.

Et, se levant, elle courut au chasseur et mit sa petite main dans les siennes.

« David, murmura-t-elle d'une voix entrecoupée, il ne vous est pas arrivé malheur? J'étais inquiète, je ne sais pourquoi... Être restée si longtemps sans recevoir de vos nouvelles!... Enfin, vous voici de retour... je suis heureuse, bien heureuse!

— Oui, Marthe, je suis de retour et pour ne plus vous quitter, dit David Kérulaz d'une voix grave. Le père est-il à la maison?

— Oui.

— Je vais entrer lui parler. »

David serra la main de Marthe et poussa la porte de la maison.

Le père Dervieux, assis près de l'âtre, taillait le manche d'une bêche.

Il jeta un regard de côté en entendant la porte s'ouvrir, reconnut le chasseur de bisons et, lui tendant sa main ridée :

« Bonjour, garçon, lui dit-il. D'où viens-tu?

— Du lac Champlain.

— Tu as vu M. de Montcalm?

— Je suis revenu avec lui. Il doit être à Québec en ce moment.

— Ah! »

Et un soupir profond parut soulager la poitrine du vieux paysan canadien.

« Ah! il est à Québec. Tant mieux! Sais-tu bien, garçon, que les nouvelles ne sont pas bonnes?

— Je le sais.

— On dit que ces coquins d'Anglais vont venir nous assiéger... Mais si le grand marquis est là, on peut dormir sur les deux oreilles. »

Il y eut un instant de silence; le vieillard continuait son travail lent et machinal.

David reprit :

« Je viens de voir Marthe; je l'ai trouvée pâlie, père Dervieux.

— Tu crois? Heu! non, elle a été peut-être un peu saisie de te voir, voilà tout... Ah çà, dis-moi, il n'y a encore rien de changé? Ton frère... est toujours là-bas?

— Toujours, répliqua David, dont les lèvres se serrèrent.

— Eh bien! mon garçon, poursuivit le vieux paysan en continuant tranquillement à arrondir son manche de bêche à coups de serpe, tu sais ce que je t'ai dit... Je ne veux pas de déshonneur dans ma famille. Toi, tu es un brave garçon que j'aime et que j'estime; mais, tant que ton frère sera en prison, Marthe ne pourra être ta femme. C'est dit.

— Demain, Pierre sera sorti de prison, dit David avec un accent vibrant.

— Oui, oui, dit le vieux paysan, mais comprends-

moi bien. Je sais que tu es fort et adroit et que tu couperais les barreaux d'un cachot aussi facilement que je taille ce bout de hêtre. Ce n'est pas là ce que je veux dire. Il faut que ton frère sorte de prison par la grande porte et que son innocence soit reconnue et constatée par ceux qui l'y ont fait mettre.

— Son innocence sera reconnue et constatée, dit David avec assurance.

— Vrai? eh bien! tant mieux; bonne chance, garçon! En ce cas nous ferons la noce, je te le promets. »

Le vicillard jeta sa serpe et donna la main à David Kérulaz qui partit aussitôt pour aller retrouver Marthe.

Marthe, lui dit-il, quand je suis parti il y a un mois pour aller rejoindre M. de Montcalm sur les bords du lac Champlain, je vous ai confié un dépôt.

— Oui, David, oui, vos économies... mille écus. Oh! je les ai précieusement conservés, allez, en attendant...

— Marthe, voulez-vous me rendre cet argent?... »

La jeune fille eut un geste d'effroi; elle regarda son fiancé comme pour s'assurer qu'elle avait bien entendu.

« Ainsi, dit-elle, tout est fini? »

Et deux larmes parurent aux franges de ses longs cils noirs.

« Non, non, certes, dit David en lui serrant vigoureusement la main, tout n'est pas fini, Marthe! Croyez-vous que je renonce comme cela au bonheur de vous avoir pour femme?... Quand j'ai quelque

chose là — et il toucha son front — il faut que cela réussisse !... J'ai besoin de cet argent pour délivrer Pierre, comprenez-vous ? Nous serons un peu plus pauvres, ma bonne Marthe ; mais bah ! je suis encore jeune et l'avenir nous appartient.

Marthe disparut en courant, et revint tenant dans ses deux mains une grosse bourse pesante qu'elle remit à David.

« Tenez, tenez, dit-elle avec animation, prenez cet argent ; faites vite, mon bon David, délivrez votre frère. »

Elle avança son beau front, le chasseur y mit un tendre baiser, après quoi il s'éloigna à grands pas dans la direction de Québec.

Sans perdre un instant, il se rendit aux bâtiments de l'intendance, y entra résolument, et arrêtant un des commis qui courait, la plume derrière l'oreille et les mains chargées de papiers :

« Voudriez-vous m'indiquer le bureau de M. Varin ? » demanda-t-il.

Le commis toisa ce singulier personnage et voulut passer outre. Mais David lui prit le bras, et, le serrant d'une manière significative :

« Je vous ai dit que je voulais parler à M. Varin ; m'avez-vous bien compris ? »

— Montez cet escalier, dit le commis que cette vigoureuse étreinte avait fait légèrement pâlir... Au fond du troisième corridor, vous trouverez...

— Pardon, mon temps est précieux, et je vous serais infiniment obligé si vous vouliez bien me conduire à la porte de M. Varin.

— Mais...

— Je vous en prie. »

Et il avança de nouveau sa main de fer vers le bras du pauvre diable. Celui-ci crut avoir affaire à quelqu'un de ces rudes éleveurs de bestiaux qui venaient parfois trouver l'intendant pour des marchés, et, sachant qu'il était inutile de résister à ces hommes à demi sauvages, tandis que souvent, au contraire, on trouvait profit à contenter leurs désirs :

« Bien, dit-il, je vais vous conduire chez M. Varin. »

David suivit son guide qui le fit passer par un dédale d'escaliers et de couloirs sombres, et s'arrêta enfin devant une petite porte matelassée.

« Attendez-moi là... dit le commis, je vais vous annoncer à M. l'Intendant.

— Inutile, dit David ; M. Varin me connaît bien. »

Il poussa la porte, et, en la refermant, envoya au commis ébahi un : « Merci, l'ami ! » quelque peu ironique.

Le chasseur de bisons se trouvait dans une petite antichambre. Il avisa une porte devant lui, l'ouvrit sans plus de cérémonie et entra tout droit chez l'intendant.

M. Varin, qui était arrivé la veille de l'armée du lac Champlain, était en train de classer de nombreuses liasses, lorsque l'entrée inopinée du chasseur lui fit lever son nez, chargé de lunettes d'or.

Il resta un instant stupéfait, toisa David d'un regard sévère et étendit la main vers un cordon de sonnette comme pour faire mettre l'importun à la porte.

« Un instant, monsieur Varin ! dit David ; ne faites pas venir vos gens, car ce que j'ai à vous dire est un secret que seul vous devez connaître. Je n'abuserai pas de votre temps... Ecoutez-moi quelques instants avec patience. »

Repoussant de la main les papiers qui encombraient la table de l'intendant, il s'assit sur le coin de cette table.

« Je viens tout bonnement vous demander si vous êtes disposé à reconnaître que mon frère est innocent et si vous lui rendrez bientôt la liberté.

— J'avais oublié cette affaire, dit Varin avec une expression méchante, vous faites bien de me la rappeler... Votre frère passera en jugement demain, et, comme les preuves contre lui abondent...

— Ah ! c'est ici que nous cessons de nous entendre, monsieur Varin, fit David avec son calme habituel... J'ai mis dans ma tête, moi, que demain mon frère sera libre... et il le sera. »

En disant ces mots, il frappa la table de son poing puissant.

« Vous osez me menacer, je crois ? dit Varin qui redressa sa petite taille et jeta en même temps un regard peu rassuré sur ce poing aux muscles énormes qui était posé si près de lui.

— Moi, vous menacer, monsieur Varin ! répliqua David avec bonhomie... vous me croyez donc fou ? Que pourrait un pauvre homme comme moi contre un seigneur aussi puissant que vous l'êtes ? »

M. Varin respira et se rengorgea.

« Non, non, continua David, je sais à qui je parle... Il faut m'excuser si mon langage est parfois un

peu rude... mais que voulez-vous ! ce n'est pas dans la prairie qu'on apprend les belles manières... Enfin, dit-il en baissant la voix et en se rapprochant de l'intendant, voici ce que je viens vous dire... Si vous ne voulez pas *donner* la liberté de mon frère, je vous propose de vous *l'acheter*, monsieur Varin.

— Hein ? Que voulez-vous dire ? » demanda l'intendant, qui, à ces mots, avait dressé l'oreille.

Et il regarda son interlocuteur avec une expression de méfiance et d'ironie.

« Oui, oui, fit David, vous regardez mon pauvre équipage de chasseur et vous vous demandez si je suis fou ou si je me moque de vous. Mais écoutez-moi, monsieur Varin, et vous verrez que les propositions que je viens vous faire sont sérieuses et dignes d'attention... Je suis pauvre, c'est vrai, parce que, voyez-vous, je n'ai besoin de rien ; pourvu que je ne manque ni de poudre ni de balles, je suis heureux comme un roi. Et pourtant, si je voulais, moi qui vous parle, je pourrais être aussi riche que le roi de France ! »

Varin écarquilla ses petits yeux ; mais David parlait avec une telle assurance qu'il était difficile de douter de ses paroles.

« Écoutez-moi bien, monsieur Varin, reprit David, d'un air confidentiel.

« Il y a cent ans environ, une barque montée par un vieillard descendait le Saint-Laurent. Cette barque s'arrêta à un certain endroit de la côte que je connais, et cet homme mit pied à terre. Il regarda autour de lui, vit que personne ne l'épiait ; alors il

prit dans le fond de sa barque un sac fort lourd, le chargea sur ses épaules, remonta péniblement le long de la falaise et disparut bientôt derrière un gros rocher. Au bout de quelques minutes, il revint, descendit de nouveau vers la barque, y prit un autre sac et alla encore le cacher derrière le rocher. Ce manège se répéta une dizaine de fois. Or, ce vieillard, c'était mon grand-père. Il avait eu des aventures étonnantes. Pris par les Indiens Sioux, alors qu'il était encore enfant, il avait été emmené à l'autre bout de l'Amérique. Il s'était échappé, avait erré dans les bois, et enfin, à force de courir et de mener la vie du chasseur et du trappeur, il était arrivé un jour dans une contrée déserte où il y avait de l'or à remuer à la pelle ; les pierres du chemin, le sable des ruisseaux, tout était en or.

— Il avait découvert un *placer* ! s'écria Varin, dont les petits yeux étincelèrent de convoitise.

— Précisément. Il remarqua l'endroit, s'orienta soigneusement, et, marchant jour et nuit, arriva au bord de la mer, à une sorte de village où il n'y avait que des flibustiers et des pirates. Il eut vite choisi trois ou quatre compagnons vigoureux et résolu avec lesquels il alla exploiter le *placer*... Avant de mourir, il révéla à mon père l'endroit où le trésor était caché. Mon père, habitué à la vie des prairies, accueillit cette révélation avec un sourire de dédain. Un jour, cependant, il me conduisit à la cachette du vieux trappeur, me montra les sacs d'or enfouis sous les pierres et me dit :

« — Tiens, garçon, si jamais l'âge affaiblit ton coup d'œil et paralyse tes jambes, tu n'auras qu'à

venir ici et tu seras sûr de ne pas mourir dans la misère. »

— Et vous connaissez réellement cet endroit? demanda Varin, qui semblait avoir écouté avec un singulier intérêt cette dernière partie du récit du chasseur.

— Je le connais... Mais moi, je suis comme mon père, monsieur l'intendant, je me soucie autant de cet or que des pierres du chemin.

« Seulement, reprit-il d'une voix grave, voici ce que je viens vous proposer. Je vous conduirai à la grotte du trappeur, je vous livrerai ces trésors qui me sont inutiles; en échange, vous me donnerez un papier constatant que mon frère est innocent, et, de plus, vous le ferez mettre dès demain en liberté...

— Je te le promets, je te le promets, mon brave chasseur, dit Varin, qui avait peine à contenir les transports de sa joie. Voyons, quand irons-nous là-bas?

— Ce soir, si vous voulez.

— Pourquoi pas à l'instant même?

— Permettez, permettez, monsieur l'intendant, dit David. Nous ne serons pas seuls; il faudra emmener du monde pour remuer les rochers sous lesquels sont cachés les sacs, et vous comprenez que ces gens-là ne doivent pas voir le chemin que nous suivrons, car il est probable que nous ne pourrions pas tout emporter en une seule fois.

— Le trésor est donc bien considérable? demanda Varin en frottant ses grosses mains l'une contre l'autre.

— Il y a des millions et des millions.

— Eh bien ! alors, à ce soir.

— C'est entendu. J'aurai une voiture, des outils, tout ce qu'il faut, enfin !

— Pardon, mon brave chasseur de bisons, insinua Varin d'un ton doucereux, j'ai assurément toute confiance en vous... cependant, vous comprenez bien... le soir... on n'aime pas beaucoup à être seul, surtout quand on rapporte tant d'argent... Il est convenu, n'est-ce pas, que j'emmènerai un de mes gens ?

— Deux, si vous voulez, monsieur l'intendant, dit David de sa bonne voix cordiale, et vous les armerez jusqu'aux dents si cela peut vous plaire.

— Ah ! mon bon David, dit M. Varin, que la perspective des millions semblait rendre tout à fait sensible et attendri, vous êtes le plus brave et le plus honnête des hommes ! »

David Kérulaz salua l'intendant et sortit en riant dans sa barbe noire.

III

LA GROTTTE DU TRAPPEUR

Le soir même, à neuf heures, une sorte de grande berline attelée de deux chevaux vigoureux vint s'arrêter devant la maison somptueuse qu'habitait l'intendant Varin.

Celui-ci ne tarda pas à paraître, escorté de deux valets couverts de grands manteaux sous lesquels ils dissimulaient tout un arsenal de pistolets et de poignards.

David Kérulaz ouvrit la portière de la voiture et invita poliment l'intendant et ses deux valets à prendre place dans l'intérieur.

Dès qu'ils furent installés, la portière se referma brusquement, et M. Varin constata, non sans une certaine inquiétude, que les glaces de la voiture avaient été remplacées par des panneaux en bois. Les portes s'ouvraient extérieurement. L'intendant était donc prisonnier

Mais la présence de ses deux valets vigoureux et

bien armés le rassura sur les suites de cette singulière aventure, et, se renversant dans le fond de la berline, il attendit patiemment le dénouement promis par David Kérulaz.

La voiture se mit en route et fila rapidement à travers les rues de Québec.

David conduisait. A côté de lui se tenait un des ouvriers qu'il avait emmenés. Deux autres hommes, debout derrière la voiture, sur le coffre où étaient les outils, avaient pour mission de s'assurer que personne ne suivait la petite expédition. Ces trois compagnons étaient des gens de la ferme du père Dervieux, dévoués corps et âme au chasseur canadien.

La voiture roula pendant près de deux heures. La nuit était entièrement noire ; de gros nuages flottaient dans le ciel.

Au bout d'une heure et demie de course rapide, l'intendant s'aperçut que le grand fleuve était proche. Il entendit le sourd mugissement des vagues, et, en même temps, comme le fond de la vieille berline était disjoint par un long usage, il sentit un vent frais et piquant lui fouetter les jambes.

Enfin, la voiture s'arrêta brusquement.

Varin éprouva, pour la première fois de sa vie peut-être, une sorte d'émotion qui lui serra le cœur. David Kérulaz allait-il tenir sa promesse?

La portière grinça sur ses gonds rouillés et s'ouvrit toute grande.

« Allons, monsieur l'intendant, dit tout aussitôt le chasseur de bisons, nous voici arrivés. Donnez-moi la main pour descendre. »

Varin mit pied à terre, ainsi que ses deux valets. L'obscurité était complète. Il vit seulement qu'il se trouvait sur la crête d'une falaise élevée.

Une grande lande déserte et semée de gros rochers s'étendait sur le sommet de cette falaise.

Ce fut vers cette lande que David Kérulaz s'avança d'un pas assuré. Varin, ses gens et les ouvriers le suivirent.

Au bout de quelques minutes de marche, ils arrivèrent à un endroit où cinq ou six rochers étaient disposés en cercle. Des broussailles peu élevées croissaient dans cette étroite enceinte.

« Suivez-moi bien, monsieur l'intendant, » fit David.

Et il entra résolument dans ces broussailles. Le sol parut se dérober subitement sous ses pas; il avait rencontré les marches d'une sorte d'escalier grossièrement taillé dans le roc et il les descendait lentement.

Varin, appuyé sur le bras de ses deux valets, le suivit en prenant de minutieuses précautions

Ils descendirent ainsi quelques instants dans une nuit profonde.

Enfin, David battit le briquet et alluma une lanterne qu'il portait suspendue à sa ceinture.

L'intendant vit alors, non sans surprise, qu'il se trouvait dans un long couloir assez large, taillé dans le rocher de la falaise.

Il y soufflait un vent très vif. Cette grotte, dont le sol était en pente douce, communiquait avec la rive du Saint-Laurent.

Tout en marchant, David Kérulaz paraissait examiner attentivement les parois de la grotte.

Tout à coup, il s'arrêta devant une grande roche plate dressée contre l'une de ces parois et murmura à l'oreille de l'intendant :

« C'est ici ! »

Il prit une pince des mains des deux ouvriers, posa sa lanterne à terre et attaqua vigoureusement le rocher.

Bientôt le roc tomba sur le sable de la grotte avec un bruit sourd.

Varin écarquilla ses yeux, croyant déjà voir les lingots d'or rouler à ses pieds.

Mais la chute du rocher avait simplement découvert l'orifice d'une excavation noire paraissant très profonde.

David ramassa sa lanterne, fit signe à ses compagnons et pénétra avec eux dans cette seconde grotte.

Deux ou trois rocs énormes en jonchaient le sol.

Le chasseur frappa ces rocs avec la pince de fer et fit remarquer à l'intendant qu'ils sonnaient creux.

« Hâtez-vous ! hâtez-vous, dit Varin qui semblait avoir peine à tenir en place, soulevez ces quartiers de roc ! »

David sourit de nouveau dans sa barbe et fit un pas pour s'avancer vers les pierres qui recouvraient le trésor. Au même instant il trébucha en poussant une exclamation de surprise.

« Qu'est-ce ceci ? dit-il en se baissant et en promenant sa lanterne sur le sable de la grotte. Tiens !

poursuivit-il, un anneau de fer! venez ici, compagnons, et aidez-moi à le dégager. »

Les ouvriers s'approchèrent, armés de pioches, et se mirent à creuser.

Le sol, formé de coquilles concassées, était léger et friable. Ils eurent rapidement mis à découvert un grand coffre de bois sur le couvercle duquel était fixé l'anneau en fer qui avait fait trébucher David.

Grâce aux efforts réunis de ces hommes vigoureux, le coffre fut bientôt tiré du trou où il était enseveli. Le chasseur de bisons en fit sauter le couvercle.

Varin s'approcha anxieux, les yeux brillants, les mains étendues vers le trésor.

David Kérulaz le repoussa doucement, s'agenouilla devant le coffre et commença à le fouiller.

Il en tira des habits grossiers, des guêtres de peau de daim, une poire à poudre, un couteau de chasse.

« Ce sont les effets de mon grand-père, dit-il avec émotion, ses vêtements de chasse... Pauvre vieux! »

Varin commençait à faire une grimace de désappointement, lorsque tout à coup un son métallique frappa son oreille.

« Oh! oh! dit David, voici qui est plus sérieux.

— Voyons, voyons, » dit l'intendant en saisissant sa lanterne.

Le chasseur se releva, tenant dans sa main un petit sac de toile grossière. Il s'approcha d'un rocher plat, disposé en forme de table et y fit tomber le contenu de son sac.

C'était une centaine de pièces d'or et d'argent qui paraissaient remonter à une époque fort an-

cienne. Varin jugea d'un coup d'œil qu'il devait y en avoir environ pour mille écus.

Il avançait déjà ses doigts crochus pour s'emparer de cette somme, lorsque David lui dit :

« Un instant, monsieur l'intendant, vous oubliez nos conventions.

— Je ne demande pas mieux que de les remplir, mon brave ami, dit Varin, et dès que nous serons de retour à Québec...

— Du tout, du tout, monsieur Varin ! c'est ici même que vous voudrez bien signer ce que je vous ai demandé. »

Et le chasseur de bisons, qui était un homme prudent et prévoyant, tira de la poche de sa veste un rouleau de papier, une plume et de l'encre.

Il étala son papier à côté du tas d'argent et d'or qu'il venait de découvrir, approcha la lanterne et, tendant la plume à Varin :

« Allons, monsieur l'intendant, dit-il avec bonne humeur, veuillez écrire ce que je vais avoir l'honneur de vous dicter. »

Varin fronça les sourcils ; mais cette première découverte avait si bien enflammé son esprit cupide, qu'il ne résista pas à l'invitation du chasseur.

Il prit la plume, et, sous la dictée de David, écrivit la déclaration suivante :

« Je soussigné Varin, subdélégué de M. l'intendant général du Canada, certifie que le nommé Pierre Kérulaz n'est pas l'auteur du détournement constaté dans la caisse de l'intendance. Je retire en conséquence la plainte que j'ai formée contre

lui, j'invite M. le grand-prévôt à le faire mettre en liberté. »

Et il allait signer, lorsque David lui arrêta la main :

« Pardon, monsieur l'intendant, mais cette malheureuse affaire ne sera entièrement étouffée que si le déficit en question est comblé.

— En effet... mais...

— Or, puisque je vais vous livrer des millions, il me semble que vous pourriez bien prélever sur le trésor dix-huit pauvres mille livres que vous verseriez dans la caisse de l'intendance. »

M. Varin fit un soubresaut. David continua tranquillement :

« Veuillez donc ajouter à cet écrit les deux lignes suivantes :

« Je m'engage personnellement à couvrir de mes deniers le déficit de dix-huit mille livres constaté dans la caisse. »

L'intendant hésita un instant ; mais le chasseur lui ayant déclaré d'un ton ferme que, s'il ne faisait pas ce léger sacrifice, les millions du vieux trappeur ne seraient pas pour lui, il finit par s'exécuter de bonne grâce, ajouta cette dernière clause et signa.

David mit tranquillement le papier dans la poche de sa veste, et Varin s'empara lestement des mille écus étalés sur le rocher.

S'adressant alors aux ouvriers :

« Venez ici, dit le chasseur, et travaillons ferme pour enlever ce rocher. »

La pince en fer fut enfoncée à grands coups sous

l'un des rocs aplatis qui recouvraient le trésor du trappeur.

David, les trois ouvriers et les deux valets de chambre de l'intendant vinrent peser sur le levier. Mais la pierre semblait rivée au sol ; elle ne bougeait pas. Il faut dire que les efforts de David Kéru-laz et de ses compagnons étaient plus apparents que réels et que, tout en ayant l'air de se donner beaucoup de mal, ils pressaient fort mollement sur la pince de fer.

Varin frémissait d'impatience. Il voulut prêter main-forte et vint peser à son tour sur le levier. David le laissa faire et se divertit intérieurement des efforts surhumains de l'intendant qui, la per-ruque de travers et les yeux sortant de l'orbite, suait à grosses gouttes, pour remuer l'inébranlable rocher.

« Courage, monsieur Varin, disait David, courage !... il me semble que le gueux a fait un mouvement... oui, tenez, il se soulève. Allons ! un dernier effort !... Ah ! mon grand-père était un fameux homme s'il a pu déplacer ces rocs à lui tout seul !... »

En achevant ces mots, Bras-de-Fer pesa légèrement sur le levier. Le roc se souleva aussitôt, et la pince étant entrée plus avant, il y eut un faible interstice entre la pierre et le sable sur lequel elle reposait.

David courut chercher la lanterne, prit un bâton et l'introduisit dans cette fente :

« Tenez, tenez, dit-il, on sent au bout de ce bâton un gros sac plein d'or.

— C'est la vérité ! » s'écria Varin en tâtant à son tour.

Il se jeta à plat ventre, fit glisser sous le rocher les rayons de la lanterne et se releva en criant :

« Oui, ce sac est éventré, et j'ai vu reluire des lingots d'or!... A l'œuvre! à l'œuvre! renversons le rocher! »

David fit un signe imperceptible à ses compagnons.

Ils appuyèrent alors vigoureusement sur le levier. Le rocher fut soulevé; on vit distinctement le sac d'or.

Mais, au même instant, un bruit sec se fit entendre, l'énorme pierre retomba lourdement, et David, portant ses deux mains à sa tête, comme s'il eût voulu s'arracher les cheveux, s'écria :

« Mort de ma vie! la pince est brisée! »

L'intendant Varin devint pâle.

David Kérulaz avait l'air si sérieusement désolé que ses trois compagnons, qui étaient dans le secret, en mouraient d'envie de rire.

« Mon brave David, dit l'intendant d'une voix un peu étranglée, en posant sa main sur le bras du chasseur de bisons... j'ai eu confiance en vous, j'espère que je n'aurai pas à m'en repentir... Vous me promettez, n'est-ce pas, que demain soir nous reviendrons ici? »

— Monsieur Varin, s'écria le chasseur en levant la main au ciel, vous savez que je suis un homme loyal et que je n'ai jamais menti. Je vous jure devant Dieu que demain soir, à la même heure, je vous ramènerai à cette grotte. »

Deux heures après, la berline rentrait dans la ville de Québec silencieuse et endormie, et venait déposer l'intendant Varin à la porte de son hôtel.

IV

LE RETOUR

Le lendemain matin, au point du jour, David Kérulaz se rendit chez le grand-prévôt, et, grâce à l'attestation que Varin lui avait donnée, il obtint la liberté immédiate de son malheureux frère.

Mais, comme il craignait un peu les suites de cette aventure, — et on verra que l'événement ne justifia que trop ses appréhensions, — le chasseur de bisons fit partir immédiatement son frère pour Montréal, afin de le soustraire à la vengeance que l'intendant pourrait exercer contre lui, au moment où il découvrirait la supercherie dont il avait été victime.

Dès que Pierre Kérulaz fut mis en liberté, David courut tout joyeux à la ferme du père Dervieux.

Il lui montra l'attestation signée par l'intendant Varin, et lui apprit la délivrance de son frère, mais sans lui dire, bien entendu, par quel stratagème il avait obtenu cet heureux résultat.

Le vieux paysan lui serra vigoureusement les

main, puis, cédant à l'émotion, il l'embrassa cordialement en le nommant son fils.

Quant à Marthe, nous renoncrons à décrire les transports de sa joie tendre et naïve.

Elle joignit les mains pour remercier Dieu; puis, inclinant sa tête un peu pâlie sur la robuste épaule de son fiancé, elle murmura avec un doux sourire :

« Oh! David! comme j'avais raison d'avoir confiance en vous! »

Il fut convenu que le mariage des deux jeunes gens aurait lieu la semaine suivante.

En quittant la ferme du père Dervieux, le chasseur de bisons se dirigea de nouveau vers Québec. Il se rendit chez M. de Montcalm, auquel il avait hâte d'annoncer les événements, si intéressants pour lui, qui s'étaient passés depuis la veille. Il attendit quelques instants, car le général avait en ce moment une conférence avec M. de Vaudreuil, gouverneur de la colonie, et avec les principaux officiers de l'armée.

Enfin, on l'introduisit dans une petite pièce assez sombre, et il aperçut M. de Montcalm, debout derrière une table, le front penché sur des cartes tracées à la main, qu'il étudiait attentivement.

Il releva la tête lorsque David fut près de lui; le chasseur de bisons remarqua alors avec une douloureuse surprise que les traits du général paraissaient pâlis et altérés.

« Bonjour, David, dit le marquis de Montcalm en tendant cordialement la main au jeune chasseur. Eh! vive Dieu! tu parais plus gai et plus dispos qu'il y a trois jours!... Je parie que tu vas te marier? »

— En effet, monsieur le marquis, dit David en souriant ; mon mariage aura lieu dans quelques jours, je l'espère.

— A'merveille. Et ton frère ?

— Il est en liberté.

— Bon !... Ainsi tu as eu raison de Varin ? »

Le chasseur de bisons se mit à rire doucement, tourmenta quelque temps son bonnet de loutre, puis, relevant son clair regard sur le général :

« Monsieur le marquis, lui dit-il, vous m'avez engagé à faire tomber l'intendant dans un piège et à obtenir de lui par ruse ce que je ne pouvais avoir autrement... Je crois que le piège que je lui ai tendu était assez bon. »

Et il raconta aussitôt au général la fable qu'il avait inventée, touchant son grand-père le trappeur et lui dit comment il avait caché dans la grotte, au fond d'un coffre contenant de vieux habits, une bourse d'anciennes monnaies qu'un juif de Québec lui avait changées contre ses mille écus, comment la pince sciée d'avance s'était brisée au moment décisif, comment enfin Varin s'était engagé non seulement à rendre la liberté à son frère, mais encore à restituer à la caisse de l'intendance les dix-huit mille livres qu'il y avait soustraites. Comme il achevait son récit, on entendit un grand bruit de voix dans l'antichambre de la pièce où se trouvait le marquis.

« Qu'y a-t-il donc ? s'écria M. de Montcalm, et pourquoi ce tapage ? David, veuillez ouvrir cette porte. »

La porte étant grande ouverte, on put apercevoir, dans le corridor un peu sombre, qui précédait la

pièce où se tenait le général, un jeune homme au teint animé, à l'œil ardent, qui gesticulait avec force et semblait vouloir passer sur le corps de l'officier de service.

« Allons ! allons ! monsieur d'Arramonde, dit Montcalm qui s'avança en souriant, nous ne sommes pas à Versailles et je ne suis pas Sa Majesté... Entrez donc et soyez le bienvenu ! »

L'officier de service s'effaça, et Jean d'Arramonde, mettant bien vite à la main son chapeau qu'il portait campé cavalièrement sur le coin de l'oreille, vint saluer avec respect le général en chef.

Saint-Preux, qui marchait derrière son irascible compagnon, semblait avoir peine à tenir son sérieux ; il fallut la présence de M. de Montcalm pour réprimer l'accès de gaieté que venait de lui causer le nouvel emportement de Jean d'Arramonde.

« Messieurs, dit le général avec cet air de dignité gracieuse et bienveillante qu'il savait si bien prendre, je vous remercie de ce que vous avez fait pour défendre le fort Sainte-Anne... Vous vous êtes bravement comportés, et je saurai signaler votre conduite à Sa Majesté... Mais votre zèle et votre courage me mettent dans un singulier embarras... Je ne sais, en vérité, lequel de vous deux a mérité d'être proclamé vainqueur dans cette première épreuve.

— Mon général, s'écria Saint-Preux avec élan, il n'y a plus de rivalité entre nous !... Nous vous remercions de nous avoir fait comprendre que devant les ennemis de la France on doit s'unir et s'aimer. »

Et il tendit la main à Jean d'Arramonde, qui répondit à son étreinte en s'écriant gaiement :

« Mordious ! mon général, un d'Arramonde n'a jamais donné la main à son ennemi avant le combat, mais après, c'est différent !... Et je puis dire, sans flatterie, que nous nous sommes bien battus ! »

En ce moment, un soldat tout poudreux entra d'un pas hâtif chez le général et lui remit une dépêche. M. de Montcalm y jeta les yeux ; son visage devint sérieux.

« Voici le moment décisif, dit-il enfin. Les Anglais sont à trois lieues de Québec avec une flotte puissante, portant une nombreuse armée commandée par le général Wolf... Dans quelques jours, le sort de la colonie sera décidé.

— Ah ! général, vous serez vainqueur comme à William-Henry, comme à Carillon !...

— Dieu le veuille !... Je crois, en vérité, que mes mesures sont bien prises... Voici trois jours que je passe sans sommeil, sans repos, sans nourriture... Mais, à moins d'une trahison, je réponds que les Anglais ne pourront s'emparer de la ville. J'ai rendu Québec imprenable. »

M. de Montcalm fit appeler immédiatement les principaux officiers de l'armée pour leur communiquer l'importante nouvelle qu'il venait de recevoir.

Au moment où Jean d'Arramonde et Saint-Preux se retiraient, le marquis de Montcalm leur dit :

« Au revoir, messieurs ! Veuillez vous tenir à ma disposition. J'espère que vous aurez bientôt de mes nouvelles.

V

UN RENARD PRIS AU PIÈGE

Le soir de ce même jour, dès que le soleil fut couché, David Kérulaz, fidèle à sa promesse, vint chercher l'intendant Varin pour le mener à la grotte du Trappeur.

Le chasseur de bisons ne put réprimer un sourire lorsqu'il ferma la portière de la berline sur l'intendant, et, par un singulier phénomène, le même sourire malicieux vint se refléter sur la figure de M. Varin au moment où il s'étendit dans le fond de la voiture.

La berline roula encore pendant deux heures dans l'obscurité de la nuit.

Enfin elle s'arrêta comme la veille sur la crête d'une falaise élevée.

David Kérulaz vint ouvrir la portière, et l'intendant mit pied à terre, suivi de ses deux fidèles valets.

Ils s'avancèrent de nouveau dans la lande déserte.

Le chasseur de bisons fit alors remarquer à l'intendant une lueur rouge qui donnait des reflets de braise ardente à quelques rochers disséminés dans la plaine.

« Par mon patron ! nous aurait-on précédés à la grotte ? » s'écria David en s'arrêtant tout à coup.

La physionomie de Varin prit une expression un peu inquiète ; son œil vif et perçant s'attacha sur le visage du chasseur canadien.

« Marchons toujours, dit-il, nous sommes en nombre. »

Ils se dirigèrent vers l'endroit où brillait une lumière rouge.

Un grand feu était allumé juste près de l'entrée de la grotte, entre les rochers couverts de mousse qui en défendaient l'accès.

Trois hommes étaient assis autour de ce feu.

En même temps, quelques bêlements plaintifs parvinrent à l'oreille de David et de ses compagnons.

« J'y suis, monsieur l'intendant ! dit le chasseur comme s'il eût eu une inspiration soudaine. Les hommes que nous voyons devant nous sont de pauvres diables de pâtres qui emmènent leurs troupeaux loin de Québec ; ils ont entendu dire que les Anglais étaient proches et ils veulent mettre leurs chèvres en sûreté. Ils vont sans doute se reposer ici une partie de la nuit... »

— Eh bien ! mon brave David, dit l'intendant avec un soupir de résignation, remettons l'affaire à demain. »

Lorsqu'il fut remonté dans la berline, l'inten-

dant Varin se rejeta en arrière en riant aux éclats et en frottant ses grosses mains rouges l'une contre l'autre :

« Ah ! le rusé compère ! s'écria-t-il ; je gage qu'il avait aposté ces gens à dessein pour m'empêcher d'entrer dans la grotte... Heureusement, j'ai pris mes précautions. »

Et il se mit à rire de plus belle.

De son côté, David Kérulaz n'était pas tranquille.

Tout en dirigeant la course rapide du vigoureux attelage que lui avait prêté le père Dervieux, il murmurait :

« Cet intendant a trop bien pris la chose pour qu'il n'y ait pas quelque anguille sous roche... Il faudra que je le surveille... »

Lorsqu'ils furent arrivés à Québec, devant la maison de M. Varin, David, en ouvrant la portière, demanda s'il désirait recommencer l'expédition le lendemain.

« Eh ! malheureusement, cela est impossible, répondit Varin. J'ai demain soir une conférence chez M. Bigot. Les affaires vont mal, très mal. On se plaint que nous laissons le soldat manquer de tout, comme si nous pouvions inventer ce qui n'existe pas !... Je te ferai dire demain le jour où je pourrai aller là-bas... Où te trouverais-je si j'avais besoin de toi ?

— Dans la journée, à la ferme Dervieux, à Sillery ; ce soir, à l'auberge de France, sur le quai...

— C'est bien, cela suffit ; au revoir, David !

— Votre serviteur, monsieur l'intendant ! »

Lorsque le bruit de la voiture conduite par le chasseur canadien se fut éteint dans la ville silencieuse, M. Varin s'adressa à ses deux valets.

« Demain, dit-il, au lever du jour, il faudra que mon carrosse soit attelé. Vous, Pierre, vous irez réveiller M. Godard, mon premier commis, vous lui direz de prendre de grands sacs de forte toile ; il y a un forgeron près d'ici, vous lui emprunterez en même temps deux pinces solides, des bèches, des pelles, etc. Ah ! vous irez aussi prévenir Sarrol ; il nous accompagnera. »

Le lendemain matin, dès le point du jour, il trouva son carrosse attelé. Le commis Godard, son complice et son confident, l'attendait, le chapeau à la main, ainsi que Sarrol, l'agent aux vivres.

« Il n'a pas plu cette nuit, n'est-ce pas ? demanda Varin.

— Non, monsieur l'intendant, répondit respectueusement Godard.

— Bien. »

Varin se dirigea vers un enclos en grillage situé dans un coin de la cour et où jappaient plusieurs beaux chiens de chasse.

« Brifaut ! » cria l'intendant en ouvrant la porte du chenil.

Un bel épagneul vint bondir autour de lui en poussant de joyeux aboiements.

M. Varin monta dans son carrosse avec Godard et Sarrol. Après avoir placé les outils qu'ils s'étaient procurés dans le coffre de la voiture, les deux valets grimpèrent sur le large siège.

Brifaut courait devant le carrosse. Le nez à terre,

agitant le panache de sa queue ondoiyante, il semblait suivre une piste avec ardeur.

L'intendant avait mis la tête à la portière et examinait attentivement le manège de l'intelligent animal.

« Cherche, Brifaut, cherche! » criait-il de temps en temps de sa voix aiguë.

Le carrosse sortit bientôt de Québec.

« Allons, cela va bien! » dit l'intendant en se frottant les mains par un geste qui lui était habituel.

Comme Godard et Sarrol regardaient d'un air de profond étonnement les singulières allures de leur chef, Varin, baissant la voix, leur raconta ce qui lui était advenu deux jours auparavant et leur révéla le secret de David; mais, passant sous silence ce qui avait trait à Pierre Kérulaz et au papier qu'il avait signé, il leur dit que le chasseur de bisons lui avait livré son secret en reconnaissance d'un important service dont il lui avait obligation.

« Seulement, poursuivit l'intendant après avoir terminé le récit de sa seconde expédition, vous comprenez qu'on est bien aise de faire ses affaires soi-même. Ce David est un homme qui peut être dangereux; il est fort comme un lion; s'il avait regretté tout d'un coup le cadeau qu'il me faisait, je n'aurais pu le lui arracher de vive force. Voici donc ce que j'ai imaginé; vous allez voir que c'est assez ingénieux. J'avais emporté hier soir un sac rempli de plumes de perdrix, et à mesure que la berline courait dans la nuit noire, je laissais glisser le contenu du sac à travers les planches disjointes de la

voiture. Je comptais sur Brifaut pour retrouver le chemin que ce David me cachait si soigneusement. »

Godard et Sarrol se récrièrent sur l'admirable idée due à l'esprit inventif de leur chef.

Tout à coup la voiture s'arrêta.

« Monsieur l'intendant, vint dire le cocher en ouvrant la portière, le chien est parti à travers la lande. Je ne puis plus le suivre.

— Nous sommes arrivés ! » s'écria Varin.

Et il s'empressa de descendre.

Suivi de tout son monde, il entra dans la plaine déserte.

« Brifaut ! » cria-t-il.

Un aboiement joyeux lui répondit à quelque distance ; Varin marcha d'un pas ferme dans cette direction. Il arriva ainsi aux rochers disposés en forme de cercle qui marquaient l'entrée de la grotte.

Les cinq hommes entrèrent dans les broussailles et pénétrèrent dans le large souterrain.

La pâle lueur du jour filtrant à travers l'issue placée près du bord du fleuve guidait seule leur marche.

« Entrons ici, » dit Varin en montrant l'excavation où David l'avait introduit deux jours auparavant.

Godard, Sarrol et les deux valets qui portaient les outils, le suivirent ; on alluma une grosse lanterne.

L'intendant se pencha et examina soigneusement les quartiers de roche qui recouvraient le trésor.

Aucun indice ne révélait qu'on les eût déplacés récemment.

« Ici, dit Varin en frappant du pied un des rochers, il y a un sac de lingots. Tenez, voyez-vous sous cette roche le bout de la pince brisée ? Celles que nous apportons sont solides... Elles pourraient soulever la falaise. Allons ! à l'ouvrage ! Voici pour vous donner du cœur. »

Il mit une poignée de louis dans la main de ses valets.

« Quant à vous, dit-il à Godard et à Sarrol, je vous promets une bonne part sur la prise. »

Les deux pinces furent glissées sous le rocher ; on fit un vigoureux effort, et, cette large pierre ayant été déplacée, on mit à jour un grand sac de toile grise où les lingots accumulés faisaient de grosses bosses rondes. Ainsi que Varin avait pu le constater deux jours auparavant, le sac était éventré près de l'ouverture ; on y voyait scintiller l'éclat de l'or.

Varin se jeta à terre avec un empressement cupide ; il plongea sa main avide dans le sac.

Mais en même temps une sourde exclamation de rage s'échappa de ses lèvres.

Il se releva d'un bond, tout pâle ; ses jambes tremblaient sous lui ; Godard et Sarrol durent le soutenir pour l'empêcher de tomber.

Puis un flot de sang monta à son visage, ses dents claquèrent ; il était hideux. Il porta les deux mains à son cou, arracha sa cravate de dentelle qui semblait l'étouffer, et murmura d'une voix étranglée :

« Volé ! je suis volé, volé, entendez-vous?... »

Le misérable!... Des cailloux recouverts d'un peu d'or, voilà les lingots!... »

Laissant leur chef exhaler sa rage impuissante, les agents aux vivres firent un signe aux deux valets et saisissant de nouveau les pinces, ils retournèrent les autres rochers.

Mais ils n'y trouvèrent même pas une apparence de lingots, comme sous la première roche.

Selon son expression, l'intendant Varin était bel et bien volé.

un peu
issante,
x valets
rnèrent
parence
n était

VI

L'ESPION

Huit jours après ces événements, un étranger, pauvrement vêtu et portant sur son épaule un bâton au bout duquel pendait un paquet de hardes, vint frapper un soir à la porte de la petite auberge que le père Joseph tenait dans le village de l'Ange-Gardien, situé au nord de Québec et où se trouvait le quartier général des forces anglaises.

La nuit était sombre; aucun scintillement d'étoiles ne piquait la voûte du ciel.

Grâce à cette obscurité profonde, l'étranger avait pu pénétrer dans le village encombré de troupes anglaises et se glisser le long des murailles sans éveiller l'attention des sentinelles.

Arrivé sur la place de l'Église, il avait paru hésiter un instant sur la direction qu'il devait suivre.

Mais, le vent qui soufflait avec force ayant fait crier sur sa tringle de fer rouillé l'enseigne de la

petite auberge, cette circonstance avait permis à l'inconnu de reconnaître qu'il était arrivé devant la maison du père Joseph, terme de son voyage.

Un premier coup discret frappé à la porte de l'auberge étant demeuré sans résultat, il saisit son bâton et heurta les petits carreaux d'une fenêtre peu élevée.

Au bout de quelques minutes, il entendit un grincement, et la fenêtre s'entr'ouvrit.

« L'auberge est fermée, dit alors une voix rude ; vous reviendrez demain matin ; je n'ai plus ni vin ni eau-de-vie.

— Père Joseph, écoutez-moi ; un seul mot... dit l'étranger.

— Que voulez-vous ?

— Ne pouvez-vous me donner l'hospitalité pour la nuit ?

— Mon auberge est pleine d'Anglais... — Et l'aubergiste grommela quelques mots que l'inconnu ne put entendre, mais qui, d'après le ton dont ils étaient prononcés, ne ressemblaient guère à une bénédiction. — Je ne puis vous recevoir.

— Comment, père Joseph, vous ne me reconnaissez pas ?

— Eh ! la nuit est si noire qu'une chatte ne verrait pas ses petits. Venez demain matin, nous renouons connaissance... Bonsoir ! »

Et la fenêtre grinça de nouveau sur ses gonds.

L'inconnu, qui était tenace, introduisit son bâton entre les deux battants et paralysa les efforts que l'aubergiste faisait pour la fermer.

« Jour de Dieu ! s'écria le père Joseph en haus-

sant le ton... Voulez-vous, oui ou non, me laisser dormir en paix ?

— Non, mon brave Joseph, répliqua l'étranger avec bonne humeur ; je suis sûr que tu ne dormirais pas en paix si tu savais que, grâce à ton obstination, ton ami Jacques Borel passe la nuit sur la place de l'Église, à la belle étoile.

— Jacques Borel ! fit l'aubergiste ; que ne le disais-tu tout de suite ? Chut ! ne fais pas de bruit, pour ne pas réveiller ces coquins en habit rouge. Je vais l'ouvrir et tu coucheras dans ma chambre. »

Quelques instants après, la porte de l'auberge s'ouvrit, et l'homme qui avait pris le nom de Jacques Borel voyait devant lui l'aubergiste enveloppé d'une espèce de long manteau de laine brune sous lequel il dissimulait une petite lanterne.

« Attention ! dit-il tout bas à l'oreille de l'étranger ; cette salle basse est remplie de soldats... Entends-tu comme ils ronflent, les gueux ? Prends garde de marcher sur eux et de les réveiller. »

Et, avec mille précautions, le père Joseph et son hôte, ayant franchi les grands corps étendus sur la terre battue de la salle, atteignirent un petit escalier en bois qu'ils montèrent à pas contenus.

Arrivé à l'étage supérieur, l'aubergiste fit entrer Jacques Borel dans une petite chambre carrée, meublée d'un lit et d'une table ; au fond, on apercevait les carreaux de la petite fenêtre à travers laquelle les deux hommes avaient parlementé quelques instants auparavant.

Après avoir soigneusement fermé la porte à double tour, le père Joseph revint vers son hôte en disant :

« Figure-toi, mon brave Jacques, que j'ai la tête tellement perdue depuis que les habits rouges sont dans notre village, que je n'avais pas reconnu ta voix... Ainsi, tu viens de là-bas?... Tu t'es toujours bien porté?... »

Et le père Joseph, tendant la main au nouveau venu, éleva en même temps sa lanterne pour voir le visage de son ami.

« Grand Dieu! s'écria-t-il en laissant tomber la lanterne sur la table, tu n'es pas Jacques Borel!... tu m'as trompé!... Mais qui es-tu donc? que viens-tu faire ici?... Pourquoi as-tu pris le nom du soldat de M. de Frontenac, mon ancien camarade?... Parle, réponds, ou sinon... »

Il allongea en même temps sa main vers un couteau grand ouvert sur la table.

Sans répondre, l'étranger rejeta le manteau rapiécé qui couvrait ses épaules, posa sur la table le grand chapeau de feutre rougi par le temps qui cachait ses traits et découvrit la taille élégante et le visage hardi de Jean d'Arramonde.

Puis, prenant un escabeau de bois sur lequel il s'assit et appuyant son coude sur la table :

« M. de Frontenac m'a dit que je pouvais compter sur vous, fit-il en attachant un clair regard sur le visage du vieil aubergiste; il m'a dit qu'au temps où il commandait un bataillon du régiment de la Reine, il n'avait pas de meilleur soldat que vous et que, si vos blessures ne vous avaient contraint à prendre cette auberge, vous seriez en ce moment aux premiers avant-postes, prêt à faire le coup de feu contre les Anglais.

— Ça, c'est vrai! s'écria le vieux brave, dont le visage bronzé s'anima; mais...

— Écoutez-moi. Sachant que je devais arriver ici pendant la nuit pour éviter les sentinelles anglaises, M. de Frontenac m'a conseillé de vous demander l'hospitalité et de prendre le nom de son soldat Jacques Borel, votre ancien camarade, afin que vous me fassiez entrer chez vous sans difficulté... Mais je vous ai trompé, je suis officier sous les ordres de M. de Montcalm, je me nomme le marquis d'Arramonde, et il n'y a de réel dans tout ceci que ma présence chez vous et le service que je viens vous demander. »

Cette déclaration si nette et si confiante amena une expression de profonde surprise sur la physionomie du vieux soldat.

« Pouvons-nous parler librement ici? demanda d'Arramonde du même ton rapide et bas, sans s'inquiéter des exclamations d'étonnement de l'aubergiste.

— Ces murs ont deux pieds d'épaisseur et la porte est en chêne bardé de fer... Je me suis retiré exprès dans cette petite pièce, afin de pouvoir jurer tout mon saoul contre les Anglais... et je vous réponds que je m'en donne du matin au soir.

— Bien. »

Et, tandis que l'aubergiste posait lentement sur la table une bouteille poudreuse, du pain et un reste de pâté qu'il était allé chercher dans un petit placard, et auxquels le gentilhomme béarnais s'empressa de faire honneur :

« Vous devinez ce que je viens faire ici, n'est-ce

pas?... poursuivit Jean d'Arramonde. M. de Montcalm veut être renseigné sur les forces des Anglais qui ont débarqué sur cette côte... Vous avez entendu sans doute le bombardement de la ville?

— Ah! monsieur, dit l'aubergiste avec tristesse, quelle horrible chose!... Pendant la journée, c'est un roulement de tonnerre continu... et souvent, la nuit, je me réveille en sursaut, croyant toujours entendre ce maudit canon... Dites-moi... notre pauvre belle ville de Québec doit être ruinée?...

— Non; la basse ville a beaucoup souffert... plus de douze cents maisons ont été détruites...

— Douze cents maisons, bon Dieu!

— Mais le reste tient bon, et, aussi vrai que voici un excellent pâté, les Anglais n'entreront pas à Québec tant que M. de Montcalm et son armée garderont la ville.

— Ah! M. de Montcalm! quel homme! quel soldat! Si l'on n'était pas percé de blessures comme une vieille écumoire, comme on aimerait à aller là-bas, avec les camarades, tirer quelques cartouches en son honneur!

— Les Anglais n'auront jamais Québec de vive force, continua Jean d'Arramonde en reposant son verre sur la table... Mais notre général craint une ruse... Voyant que tous leurs efforts pour le faire sortir des retranchements sont inutiles, les Anglais peuvent avoir recours à quelque invention diabolique. Bref, je ne viens pas seulement compter le nombre des soldats, père Joseph; je viens encore savoir quelles sont les intentions des officiers et quel est le plan de campagne du général Wolf. »

Ces paroles débitées avec ce ton d'assurance et de hardiesse qui était particulier au gentilhomme béarnais mirent le comble à la stupéfaction du digne aubergiste.

Il regarda d'Arramonde, qui achevait tranquillement son frugal repas, et se gratta la tête d'un air embarrassé, comme s'il se fût demandé si ce gentilhomme avait bien tout son bon sens.

« Dites-moi, fit Jean d'Arramonde en repoussant de la main l'assiette et la bouteille entièrement vides, pouvez-vous m'indiquer dans quelle maison du village sont logés le général Wolf et son état-major ?

— Ils ont pris logement chez un nommé Pierre Dargonne, maître forgeron.

— Bien ; connaissez-vous ce Pierre Dargonne ?

— Oui, certes.

— Est-ce un homme sûr ?

— J'en réponds comme de moi-même.

— Il faudra que vous trouviez un prétexte pour m'introduire chez lui, père Joseph. Une fois dans la place, je saurai bien me tirer d'affaire et remplir la mission que M. de Montcalm m'a confiée. — Pour le moment, je meurs de fatigue et de sommeil ; y a-t-il dans votre auberge un coin où je puisse reposer ?

— Mon Dieu ! monsieur le marquis, dit le bon aubergiste avec un peu d'embarras, je n'ai que cette chambre et ce lit à vous offrir.

— Mais vous, père Joseph ?

— Oh ! moi, j'irai dans la grange où j'ai justement rentré du foin nouveau aujourd'hui. Je dormirai là comme un roi... »

VII

RUSE DE GUERRE

Le lendemain matin, lorsque le jour parut, Jean d'Arramonde, qui s'était jeté tout habillé sur le lit de l'aubergiste, fut réveillé par les cris et le tumulte qui venaient de la salle basse de l'auberge.

C'étaient les soldats anglais qui annonçaient leur réveil en demandant du pain et de l'eau-de-vie.

Au bout de quelques instants, la lourde porte de chêne tourna sur ses gonds et donna passage au père Joseph.

« Bonjour, monsieur le marquis, dit-il gaiement. Avez-vous bien dormi ?

— A merveille.

— Entendez-vous quel tapage ils font là-dessous, les gueux?... Mais ça ne me regarde pas... J'ai dit à mes deux garçons de leur donner tout ce qu'ils demanderaient... quand la cave sera vide, il faudra bien qu'ils s'en aillent. »

Puis, se rapprochant de d'Arramonde :

« Mon officier, dit-il, j'ai du nouveau à vous apprendre.

— Parle!

— J'ai vu Pierre Dargonne tout à l'heure.

— Bon!

— Le général anglais donne ce soir un dîner à ses officiers.

— Très bien!... M'as-tu fait inviter au moins?

— Non pas, répliqua le père Joseph en riant, mais j'ai pensé...

— Quoi donc?

— Mon Dieu!... fit l'aubergiste en hésitant, je ne sais si vous consentiriez...

— Eh! tu me fais mourir avec tes lenteurs!... Tu as pensé, n'est-ce pas, qu'au moyen d'un déguisement je pourrais approcher de la table et écouter ce que diront les officiers anglais?

— En effet... mais ce déguisement...

— Je l'accepte d'avance.

— Pourtant...

— Je l'accepte, te dis-je; et dussè-je leur présenter les plats ou leur verser à boire...

— Vous feriez cela, mon officier?...

— Assurément. Je veux savoir pourquoi le général Wolf reste depuis quinze jours inactif, se contentant de bombarder stupidement une ville sans défense... Je veux savoir ses projets, comment il espère vaincre M. de Montcalm et entrer à Québec... Pour arriver à mon but, je ne reculerai devant rien... Venons au fait; tu me disais donc?...

— Ce sera un grand souper ce soir, car, tandis que les pauvres gens de Québec mangent une once

de pain par jour et un morceau de cheval coriace, ici, ces messieurs ne se refusent rien... Pierre Dargonne a promis que son neveu Nicolas, un jeune homme à peu près de votre âge, viendrait aider les gens du général.

— C'est entendu et compris, dit d'Arramonde; je prendrai la place du neveu Nicolas : conduis-moi chez le forgeron.

— Pas encore, s'il vous plaît, monsieur, dit le père Joseph en souriant. Il est à peine cinq heures du matin et le souper est pour six heures du soir.

— C'est vrai. Eh bien! je vais aller flâner dans le village; je reviendrai tout à l'heure déjeuner avec toi... Tu me présenteras à ton ami, et nous prendrons nos mesures pour ce soir. »

Jean d'Arramonde était enchanté du nouveau rôle qu'il jouait. Après la vie accidentée qu'il avait menée dans les bois et dans les prairies, l'existence monotone du camp lui avait semblé insupportable.

Gaston de Saint-Preux l'avait quitté depuis quelques jours pour aller prendre le commandement d'un poste situé près de l'anse du Foulon, au sud de Québec, et destiné à garder cette partie de la côte, où les Anglais auraient pu facilement débarquer.

D'Arramonde s'ennuyait; pour se distraire, il avait demandé à M. de Montcalm l'autorisation de tenter une reconnaissance dans les lignes anglaises.

Le général français avait accepté avec une cordiale effusion les offres de service de l'aventureux jeune homme. Celui-ci s'était mis aussitôt en route après avoir changé de vêtements et s'être concerté avec

M. de Frontenac, qui connaissait admirablement tout le pays voisin de Québec.

Jean d'Arramonde employa cette matinée à étudier les dispositions du camp anglais, placé parallèlement à celui des Français, dont il était séparé par la rivière Montmorency.

Il ne put pénétrer dans ce camp; mais, d'après le nombre des tentes et des abris de feuillage, il calcula que les troupes anglaises débarquées sur ce point devaient comprendre environ dix mille hommes, c'est-à-dire qu'elles étaient trois fois supérieures en nombre à la petite armée de M. de Montcalm.

Il constata en outre avec un amer chagrin que, tandis que les héroïques soldats de Montcalm manquaient de vivres, de vêtements et de souliers, grâce à l'indifférence ou à la scélératesse des intendants, les soldats anglais, bien équipés, bien nourris, semblaient à peine se ressentir des fatigues de la traversée et du débarquement.

A midi, Jean d'Arramonde revint à l'auberge de l'Ange-Gardien. Il traversa la salle basse, remplie d'Anglais déjà ivres, et monta à la petite chambre où le père Joseph et son ami Dargonne, le forgeron, l'attendaient.

Il fut convenu que, le soir, vers cinq heures, Jean d'Arramonde, prenant le nom et le costume de Nicolas Dargonne, le neveu du forgeron, viendrait aider à servir le repas que le général Wolf offrait à ses officiers.

« Je vous souhaite de réussir dans ce que vous désirez, monsieur, dit le brave forgeron en secouant

la tête, mais ces gens-là se défient diantrement de nous, et je doute qu'ils parlent tant que vous serez là.

— Bah! je leur servirai si souvent à boire qu'il faudra bien que leurs langues se délient... Ah! si j'avais quelques bouteilles de jurançon, je saurais vite le fond de leur pensée!... Voilà un vin qui a vite raison des boudeurs!... Notre roi Henri qui, grâce à mon grand-père, en avait bu avant de goûter le lait de sa nourrice, a parlé deux mois plus tôt que les autres enfants de son âge... et je puis dire que depuis il n'a pas démenti ce brillant début!... »

VIII

JAMES WOLF

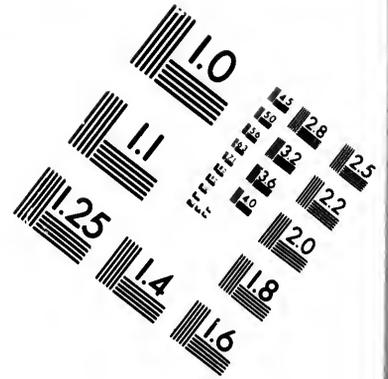
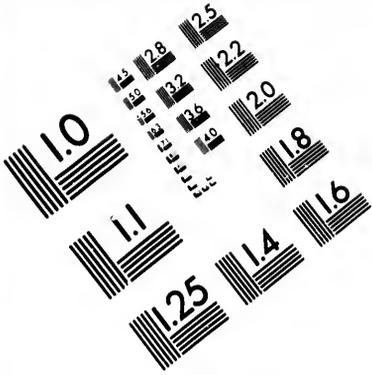
Vers quatre heures, Jean d'Arramonde sortit de l'auberge de l'Ange-Gardien et suivit le forgeron.

« Réfléchissez bien, mon ami, dit-il en route au brave Canadien. Le service que je vous demande peut vous exposer à de grands dangers. Les Anglais me fusilleront certainement s'ils découvrent qui je suis, mais ils pourront vous faire, à vous aussi, un mauvais parti.

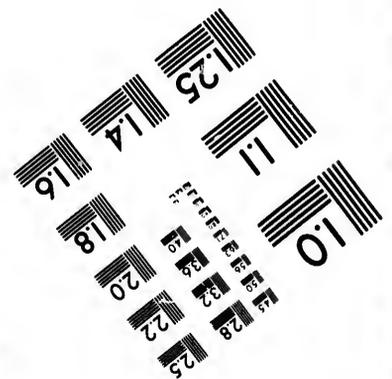
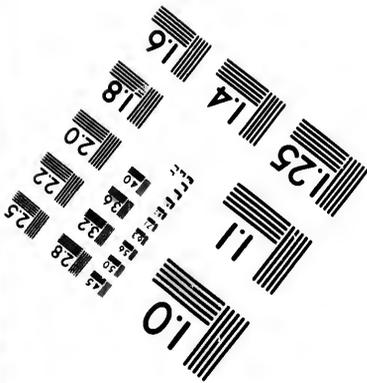
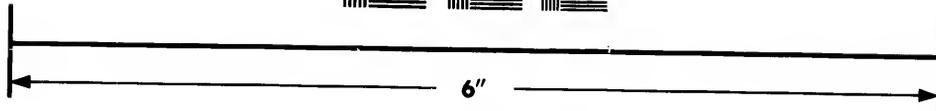
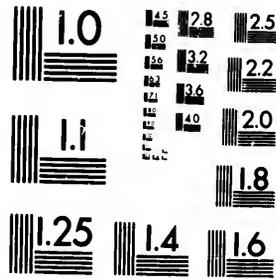
— C'est tout réfléchi, mon officier, répliqua le forgeron avec fermeté. Nous sommes seuls au monde, ma pauvre femme et moi... Croyez-vous que nous ne donnerions pas bien notre maison, notre vie même, pour aider M. de Montcalm à débarrasser le pays de ces maudits Anglais?... Vous n'avez pas de remerciements à me faire; tous les Canadiens agiraient comme moi à ma place. »

Arrivé chez lui, Pierre Dargonne présenta d'Arramonde aux gens du général anglais en leur disant





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
15 28
12 32
18 25
16 22
18 20
16

10
11
12
13
14
15

que c'était là le neveu dont il leur avait parlé et qui devait les aider à préparer le souper.

Jean d'Arramonde se mit à la besogne avec un entrain qui émerveilla le brave forgeron.

Il espérait bien qu'on aurait encore besoin de ses services au moment du repas et qu'il pourrait assister ainsi à la conversation des convives.

Mais, lorsque les préparatifs du souper furent terminés et la table dressée, les deux grands valets du général lui firent entendre par signes — car il feignait de ne pas comprendre l'anglais — que son aide était désormais inutile et qu'il n'avait plus qu'à se retirer.

Jean d'Arramonde n'entendait nullement que les choses se passassent ainsi.

Profitant d'un moment où les domestiques du général anglais étaient occupés à la cuisine, il remonta doucement l'escalier en bois qui conduisait au premier étage, entra dans la salle où le souper devait avoir lieu et alla se poster derrière un haut dresseur chargé de plats d'étain. A travers les planches disjointes qui formaient le fond de ce meuble, il pouvait tout voir sans être vu.

Enfin, lorsque six heures sonnèrent à l'église du petit village de l'Ange-Gardien, une dizaine d'officiers anglais vinrent prendre place autour de la longue table, en faisant craquer sous leurs lourdes bottes les solives du parquet.

Au milieu de la table, entre un gros colonel au visage haut en couleur et un grand major de cavalerie au profil dur et anguleux, se tenait un jeune homme de trente-trois ans à peine, pâle et chétif.

Ce jeune homme était James Wolf, le commandant en chef de l'armée qui envahissait le Canada.

Cette physionomie froide et austère, animée par le feu intelligent de deux yeux ardents, captiva puissamment l'attention de Jean d'Arramonde.

L'aspect de ce visage pâle et résolu où se lisait une volonté implacable, un enthousiasme froid et pénétrant, lui fit éprouver une impression singulière; une sorte de pressentiment triste lui serra le cœur, et, pour la première fois, l'inébranlable confiance qu'il avait dans l'armée française, dans M. de Montcalm et dans lui-même, reçut comme une faible atteinte.

Le général anglais parlait peu; il semblait absorbé par ses pensées. Il laissait les officiers qui l'entouraient discuter les événements de la campagne, regretter que le bombardement auquel la ville de Québec était soumise depuis huit jours n'eût pas encore amené la reddition de la place, et s'emporter contre l'inaction de M. de Montcalm, qui, bien fortifié dans son camp retranché de Beauport, répondait par un profond dédain aux manœuvres savantes tentées par les Anglais pour le faire sortir de ses lignes.

« Il attend que la mauvaise saison nous oblige à nous rembarquer, dit un officier avec dépit.

— Bah! d'un moment à l'autre il peut avoir sur les bras l'armée du général Amherst qui doit venir de l'intérieur des terres se joindre à nous... Que fera-t-il avec ses six mille hommes contre nos soixante mille soldats?

James Wolf se tourna vers l'officier qui venait de parler, et lui dit d'une voix grave :

« Nous ne devons pas compter sur le secours du général Amherst. Avant qu'il ait pu venir faire sa jonction avec nous, la neige et les glaces nous aurons chassés d'ici... Il faut agir par nous-mêmes et agir sans retard. »

Il y eut un mouvement d'attention parmi les officiers anglais; un grand silence s'établit.

« Messieurs, dit le général Wolf en élevant son verre, je bois à Sa Majesté le roi, qui attachera bientôt le fleuron du Canada à sa belle couronne d'Angleterre. »

Un hurra enthousiaste répondit à ce toast.

James Wolf se tourna alors vers les deux serveurs restés debout près du dressoir et leur ordonna d'un geste de sortir.

On en était à la fin du repas.

Seul peut-être parmi les convives, le général anglais gardait sa froide et impassible contenance. Quand les deux valets furent sortis :

« Messieurs, dit-il, je vous ai réunis pour vous dire que demain matin j'attaquerai les Français. Vous, colonel Clock, vous ferez avancer votre artillerie cette nuit sur la crête du ravin de Montmorency, et dès le lever du soleil vous commencerez le feu. Je sais de bonne source que les Français n'ont que dix pièces à opposer à vos cent vingt canons. En même temps, le major Hawson se portera par la droite avec deux mille hommes, traversera le ravin et commencera une attaque sur la gauche des Français pour les attirer de ce côté. Avec le gros de nos

forces, je m'avancerai alors le long du Saint-Laurent et j'enlèverai les retranchements de M. de Montcalm. Le rendez-vous est à midi, à Québec. »

Il se leva en achevant ces mots prononcés d'une voix nette et vibrante, et, adressant un salut aux officiers réunis autour de lui :

« Vous avez, dit-il, des dispositions à prendre pour la bataille de demain. J'espère que vous saurez communiquer votre ardeur aux troupes que vous commandez. Songez que dans vingt-quatre heures, s'il plaît à Dieu, le drapeau d'Angleterre flottera sur les murs de Québec. »

Le jeune général se retira dans la modeste chambre que lui avait cédée le forgeron Dargonne; là, il passa la nuit à expédier des ordres en vue de la bataille décisive qu'il comptait livrer le lendemain matin à la petite armée française.

Dès que le dernier officier anglais fut sorti, Jean d'Arramonde se glissa hors de sa cachette, descendit dans la salle et vint s'asseoir près du forgeron qui se chauffait à la flamme claire du foyer.

« Eh bien! demanda ce dernier à voix basse, quelles nouvelles?

— Il faut que je retourne sur-le-champ au camp de M. de Montcalm, dit le gentilhomme français sur le même ton. Pouvez-vous me servir de guide?

— Difficile! dit-il laconiquement.

— Il le faut, entendez-vous? il le faut! reprit d'Arramonde en se levant. Si vous refusez de m'accompagner, j'irai seul; je saurai bien franchir la rivière qui coule au fond du ravin, et, une fois la rivière passée, j'arriverai facilement au camp.

— Vous avez trouvé une barque pour vous amener ici; vous n'en trouverez pas pour retourner de l'autre côté; les Anglais les ont toutes fait brûler. D'ailleurs, la lune brille cette nuit comme un soleil, et les sentinelles ennemies font bonne garde. »

Il réfléchit un instant.

« Je connais bien un passage sous le saut de Montmorency; je m'amusaiss à le franchir étant enfant, et j'espère que l'âge n'a pas encore brisé mes jambes. Mais c'est un endroit dangereux, qu'il faut bien connaître pour s'y hasarder... Est-ce que vous ne pourriez pas me confier ce que vous avez à dire là-bas? »

Jean d'Arramonde eut un moment d'hésitation. Mais, après avoir jeté un coup d'œil sur la calme et honnête figure du forgeron, il se reprocha ce mouvement de défiance.

« Combien vous faudra-t-il de temps pour arriver au camp de M. de Montcalm? demanda-t-il.

— Deux heures.

— Bien. »

Et, se penchant vers l'oreille du forgeron, il lui confia ce qu'il venait d'entendre et lui recommanda surtout de bien retenir la disposition que le général Wolf comptait donner à son armée.

« Vous irez droit à la tente de M. de Lévis qui commande les troupes opposées aux Anglais. Vous lui ferez part de cette grave nouvelle et vous lui direz que c'est le marquis Jean d'Arramonde, officier de Sa Majesté, qui vous envoie vers lui. »

Le forgeron courut prendre un grand manteau dont il s'enveloppa, un bonnet de fourrure qu'il

s'enfonça sur la tête jusqu'aux oreilles et, revenant vers Jean d'Arramonde :

« Votre commission sera faite, dit-il. Si le saut de Montmorency n'est pas plus méchant que de coutume, je passerai... Demain matin, au lever du jour, je serai revenu, à moins que... »

Il s'approcha plus près du jeune gentilhomme et lui dit en adoucissant un peu la rudesse de sa voix :

« Si je ne suis pas de retour demain matin, vous annoncerez la chose tout doucement à la bonne femme... Vous savez, à son âge, un coup comme celui-là pourrait la tuer... Vous lui direz que son homme a voulu se rendre utile à la brave armée de M. de Montcalm et qu'il n'a pas été assez heureux pour réussir... Vous lui direz ce que vous voudrez enfin, mais doucement, n'est-ce pas ? bien doucement. »

Et Pierre Dargonne, se retournant brusquement comme pour cacher son émotion, se dirigea vers la porte.

Mais d'Arramonde le rappela.

« Votre main, mon ami, dit le gentilhomme avec élan, et merci au nom de M. de Montcalm et de ses soldats, auxquels vous portez peut-être la victoire ! »

Après avoir échangé avec Jean d'Arramonde une silencieuse étreinte, le forgeron se glissa hors de sa maison et, suivant l'ombre des murailles, se dirigea vers le ravin de Montmorency.

IX

LA BATAILLE DE MONTMORENCY

Le lendemain matin, au lever du jour, Jean d'Arramonde dormait d'un profond sommeil sur un coffre placé dans l'angle de la salle basse de l'auberge, lorsqu'il sentit une main lui toucher l'épaule.

Il sauta aussitôt sur ses pieds; Pierre Dargonne était près de lui.

« Eh bien? demanda Jean d'Arramonde.

— Eh bien! votre commission est faite, répliqua le forgeron en ôtant son manteau et son bonnet de loutre tout ruisselants d'eau. M. de Lévis est prévenu. Ah! ça n'a pas été sans peine que je suis arrivé là-bas!... Mais enfin, me voici.

— M. de Lévis ne vous a-t-il pas chargé d'autres ordres pour moi?

— Si fait. Il m'a dit d'abord de vous remercier de l'avis important que vous lui donniez. Puis il a ajouté : « Les Anglais seront repoussés et battus aujourd'hui. Mais ils ne s'en tiendront pas là, car

ils sont nombreux, et leur général voudra probablement tenter plusieurs actions décisives avant que les glaces viennent paralyser les mouvements de son armée. »

« M. de Lévis vous prie de rester encore quelque temps dans le village et d'informer M. de Montcalm de tout ce que vous pourrez découvrir au sujet de leurs projets.

— Avec votre aide, mon brave Dargonne, j'espère que cela sera facile, » dit Jean d'Arramonde que ce premier succès remplissait de joie et d'espoir.

De longues heures s'écoulèrent.

Enfin, vers midi, un coup de canon retentit. Le gentilhomme béarnais, qui à ce moment était assis entre les deux valets du général anglais, près de la grande cheminée du forgeron, ne put s'empêcher de tressaillir.

Il savait que la partie qui venait de s'engager là-bas, sur les bords de la rivière Montmorency, serait sans doute décisive.

Et il était condamné à l'inaction, et cette cruelle incertitude devait peut-être durer jusqu'à la fin du jour!...

Le général Wolf avait quitté dès le matin la maison du forgeron pour donner ses derniers ordres, presser la marche des troupes et assurer le succès de l'attaque formidable et soudaine qu'il avait résolu de diriger contre la petite armée française.

Vers une heure, on amena dans la salle basse un de ses aides de camp qui avait été blessé.

Quelques instants après, un chirurgien vint le panser.

« Eh bien ! demanda le médecin anglais tout en faisant son pansement, quelles nouvelles ? »

— Tout va bien, répliqua le blessé dont le visage contracté reflétait encore les ardeurs du combat. La batterie de cinquante grosses pièces d'artillerie que nous avons sur le bord de la rivière a d'abord ouvert le feu. Malheureusement, les positions françaises qu'elle était chargée de balayer avaient été dégarnies d'avance, comme si l'ennemi avait prévu notre attaque et connu notre plan. Trois vaisseaux embossés dans le Saint-Laurent devaient faire converger leurs feux avec ceux de cette batterie ; mais, par suite du mouvement de l'armée française, toute cette formidable artillerie s'est trouvée inutile. C'était un contretemps fâcheux... Le général Wolf a alors donné l'ordre à l'infanterie de se porter en avant ; nos troupes, supérieures en nombre, ont fait une furieuse attaque qui a réussi. Au moment où j'ai quitté le champ de bataille, les Français reculaient, nous abandonnant une redoute où nos gens s'établissaient. Ce soir, selon sa promesse, le général Wolf plantera le drapeau d'Angleterre sur les murs de Québec. »

Jean d'Arramonde devint pâle ; cette terrible nouvelle de la défaite probable de l'armée française l'avait atterré. Il resta un instant le regard fixe et hagard devant les tisons qui achevaient de se consumer dans l'âtre.

On entendait encore les lointaines détonations du canon. Ce bruit sourd et persistant dura près de deux grandes heures.

D'Arramonde reprit un peu courage.

« Puisque les batteries anglaises continuent leur feu, se dit-il, c'est que l'armée de M. de Lévis fait bonne contenance et ne lâche pas pied... Ce bruit lointain vient toujours avec la même intensité; les canons anglais n'ont donc pas gagné du terrain... »

Mais ces conjectures ne suffisaient pas à calmer l'angoisse qui déchirait le cœur du jeune et vaillant officier.

Il en était presque à maudire la pensée qu'il avait eue de venir dans le camp ennemi au lieu de combattre et de mourir au milieu des soldats qui défendaient Québec, lorsque tout à coup la porte s'ouvrit et Pierre Dargonne entra.

Tandis que Jean d'Arramonde restait au poste qu'il s'était assigné, le brave forgeron avait gagné une hauteur voisine située près de la rivière, et d'où l'on pouvait facilement suivre les mouvements des deux armées.

En le voyant arriver haletant et couvert de sueur, d'Arramonde comprit que le combat venait sans doute de se terminer.

Mais la présence de l'officier blessé et des deux valets lui imposait une extrême prudence.

Il dut faire un effort sur lui-même pour ne pas courir au-devant du forgeron; il resta assis sur son escabeau, regardant toujours avec une indifférence apparente les dernières braises du foyer.

Pierre Dargonne, de son côté, ne se pressait pas de venir annoncer au jeune officier le résultat de la bataille.

Il ôta son manteau, le suspendait à un clou et

tournait dans la pièce, feignant de ranger les meubles.

A un moment, l'officier blessé, qui était assis pâle et défait dans l'unique fauteuil de la maison, demanda de quoi écrire.

« Nicolas, s'écria aussitôt le forgeron en s'adressant à son prétendu neveu, viens m'aider à prendre cette table! »

D'Arramonde quitta la place qu'il occupait près du feu entre les deux grands valets anglais et s'approcha de Pierre Dargonne.

Ce dernier lui dit précipitamment à voix basse :

« Battus, battus à plate couture!

— Qui cela?

— Les Anglais, parbleu! »

Jean d'Arramonde eut un tel mouvement de joie qu'il faillit laisser tomber la lourde table de chêne dont il tenait un des bouts.

Lorsqu'ils eurent placé cette table devant l'officier anglais, Pierre Dargonne s'adressa de nouveau à son prétendu neveu :

« Viens avec moi, Nicolas, dit-il, tu me donneras un coup de main pour changer une barrique dans le cellier. »

Et dès qu'il furent enfermés dans le cellier :

« Ah! monsieur, monsieur, s'écria le brave forgeron avec élan, quel dommage que vous n'ayez pas vu ça!... Tout d'abord les canons des Anglais ont fait un tel tapage que j'ai bien cru que la pauvre petite armée de M. de Montcalm allait être réduite en poussière... Mais lorsque le nuage de fumée s'est dissipé et que les canonnières anglaises ont voulu

juger l'effet de leurs coups, ils se sont aperçus que le camp était évacué et que leurs boulets avaient été rouler au milieu des tentes vides et des tranchées abandonnées. Alors ils ont voulu attaquer les nôtres avec leur infanterie. De grandes masses noires s'engagèrent dans le ravin et profitèrent de la marée basse pour passer. Les Français ne disaient rien. Pourtant, tout à coup, au moment où les Anglais se déployaient, et commençaient le feu, des volées de mitraille arrivèrent dans leurs rangs et les couchèrent par terre; on aurait dit le vent soufflant dans un champ de blé. Ah ! M. de Lévis n'avait que quelques canons, mais je vous réponds qu'ils étaient supérieurement manœuvrés ! La batterie de cinquante grosses pièces que les Anglais ont établie avec tant de mal de ce côté-ci de la rivière a voulu riposter. Mais, de l'autre côté, il y a un bois, et ce bois était rempli de bons tireurs canadiens qui tuaient les canonnières anglais les uns après les autres... Enfin, au bout de sept heures d'un combat si acharné que la terre en tremblait, j'ai vu, monsieur, j'ai vu les Anglais repasser la rivière en désordre... ils étaient battus ! Ça leur apprendra à venir se frotter à M. de Montcalm et à M. de Lévis !... Tenez, tenez, les entendez-vous ? »

Le silence, qui régnait dans le village depuis que les sourdes détonations du canon avaient cessé, venait d'être troublé par une sorte de clameur confuse qui augmentait peu à peu.

Jean d'Arramonde rentra dans la grande salle.

A travers les petits carreaux de la fenêtre il aperçut des groupes d'hommes marchant d'un pas

lassé ; il vit passer de gros fourgons, des cavaliers dont les chevaux boitaient ; il entendit les voix des officiers ralliant leurs soldats et les cris des soldats s'appelant entre eux.

Dans le grand fauteuil où il était assis, l'officier se redressa, les deux mains crispées sur les montants de chêne, le cou tendu, l'œil inquiet.

Les deux valets du général, silencieux et apathiques, se chauffaient toujours au feu presque éteint.

Soudain, on entendit le piétinement de plusieurs chevaux derrière la maison.

Puis la porte s'ouvrit brusquement, et un jeune homme entra dans la salle d'un pas vif et animé qui faisait sonner ses éperons.

L'officier anglais resta immobile dans l'attitude du respect.

Le jeune homme qui venait d'entrer était le général Wolf.

D'un geste brusque et impatient, il congédia ses deux valets, Pierre Dargonne et Jean d'Arramonde, et, s'approchant ensuite de son aide de camp :

« Vous êtes blessé, Thomas Ward ? demanda-t-il.

— Oui, mon général.

— Sérieusement ?

— Le chirurgien m'a laissé de l'espoir.

— Tant mieux ! vous pourrez voir notre revanche.

— Ainsi, notre attaque de ce matin...

— A échoué... Nous avons été trahis, Thomas Ward. Le pont de bateaux que j'avais fait établir cette nuit sur la rivière de Montmorency a sauté au lever du jour ; nous avons dû attendre la marée basse, et notre mouvement a été retardé. L'ennemi

avait massé toute son artillerie au point même où le gros de nos forces devait tenter l'attaque... C'est partie remise. »

Puis après une pause :

« Nous avons perdu plus de mille hommes, » dit-il d'une voix sourde.

Il se croisa les bras, marcha quelque temps dans la salle de son pas fiévreux, agité. S'arrêtant ensuite tout à coup et fixant son regard ardent droit devant lui :

« Décidément, dit-il avec une sorte d'enthousiasme contenu, M. de Montcalm est un grand général et je suis fier d'avoir un tel adversaire. »

X

LE MANIFESTE DU GÉNÉRAL WOLF

Le jour suivant, le commandant en chef de l'armée anglaise quitta le village de l'Ange-Gardien et alla s'établir dans son camp, au milieu de ses troupes.

Ce départ contraria vivement Jean d'Arramonde ; il ne pouvait espérer de se glisser au milieu des lignes anglaises ni de surprendre désormais les secrets du général ennemi.

Pendant plusieurs jours, il erra dans le voisinage à peu près désert, maudissant le sentiment de défiance qui avait conseillé à James Wolf de demeurer au milieu de son armée et de s'isoler des habitants de l'Ange-Gardien, auxquels il attribuait sans doute l'indiscrétion qui avait contribué à faire manquer son attaque de la veille.

Deux semaines se passèrent.

Enfin Jean d'Arramonde, désespérant de pouvoir accomplir jusqu'au bout la mission difficile dont il

s'était chargé, songea à retourner au camp français et à reprendre sa place parmi les défenseurs de Québec.

Ce ne fut pas sans un vif sentiment de tristesse qu'il s'arrêta à cette résolution. Le succès qu'il avait obtenu la veille de la bataille de Montmorency lui avait donné l'espoir qu'il pourrait encore rendre d'utiles services à l'armée de M. de Montcalm.

Mais le temps se passait, et il ne recueillait aucun renseignement certain sur les projets que pouvait méditer le général Wolf. Il constatait seulement qu'un grand découragement paraissait s'être mis dans l'armée anglaise.

Les soldats se plaignaient tout haut de l'inaction où on les laissait ; les officiers étaient soucieux, car ils voyaient s'avancer à grands pas la fin d'une campagne dont ils avaient escompté à l'avance les résultats décisifs et glorieux.

Dans un mois les mauvais temps allaient commencer ; il leur faudrait se rembarquer sur les vaisseaux qui les avaient amenés et battre honteusement en retraite, sans avoir pu, avec leurs vingt mille soldats, entrer dans cette ville de Québec, à demi détruite par le bombardement et défendue par cinq mille combattants.

Un matin donc, Jean d'Arramonde annonça au père Joseph et à Pierre Dargonne son dessein de retourner au camp de Montcalm.

Il pria le forgeron de lui indiquer le passage qu'il connaissait sous le saut de Montmorency, et il fut convenu que, le soir même, Dargonne le conduirait aux avant-postes de l'armée française.

Quelques heures après, vers midi, le gentilhomme béarnais aperçut, à travers la fenêtre de l'auberge, un rassemblement formé sur la place de l'Église.

Il sortit aussitôt et se dirigea de ce côté.

Une douzaine d'habitants du village étaient groupés autour d'une affiche qui venait d'être apposée contre l'une des chapelles latérales.

Un robuste paysan canadien, appuyé sur son bâton, faisait la lecture à haute voix.

Cette affiche était ainsi conçue :

« De par Son Excellence, major général, James Wolf, commandant en chef les troupes de Sa Majesté Britannique sur la rivière Saint-Laurent.

« 25 juillet 1759.

« Son Excellence, piquée du peu d'égards que les habitants du Canada ont eu à son placard du 29 juin dernier¹, est résolu de ne plus écouter les sentiments d'humanité qui le portent à soulager les gens aveugles sur leur propre intérêt. Les Canadiens,

1. Ce premier placard, affiché par Wolf au moment où il fut en présence des Français, était arrogant et plein de menaces. Il débutait ainsi : « Le roi mon maître, justement irrité contre la France, résolu d'en abattre la fierté en vengeant les injures faites aux colonies anglaises, s'est enfin déterminé à envoyer au Canada l'armement formidable de terre et de mer que les habitants voient avancer jusqu'au centre de leur ville. Il a pour but de priver la couronne de France des établissements les plus considérables dont elle jouit dans le nord de l'Amérique, c'est à cet effet qu'il lui a plu de m'envoyer dans ce pays à la tête de l'armée redoutable actuellement sous mes ordres... »

par leur conduite, se montrent indignes des offres avantageuses qu'il leur faisait. C'est pourquoi il a donné l'ordre aux commandants des troupes légères et autres officiers de s'avancer dans le pays pour y saisir leurs troupeaux et y détruire et renverser ce qu'ils jugeront à propos. Au reste, comme il se trouve fâché d'en venir aux barbares extrémités dont les Canadiens et les Indiens, leurs alliés, lui montrent l'exemple, il se propose de différer jusqu'au 10 d'août prochain à décider du sort des prisonniers envers lesquels il usera de représailles, à moins que pendant cet intervalle les Canadiens ne viennent se soumettre aux termes qu'il leur a proposés dans son placard et par la soumission de toucher sa clémence et le porter à la douceur.

« Donné à Saint-Henri, le 25 juillet 1759.

« Joseph DALLING,

« Major des troupes légères ¹.

Lorsqu'il eut achevé cette lecture que les pauvres gens réunis autour de lui avaient écoutée en baissant la tête, tristes et résignés, le grand Canadien se retourna, l'œil enflammé de colère, et, frappant le placard du bout de son bâton :

« Ils peuvent nous piller, nous ruiner, nous tuer, s'écria-t-il d'une voix tonnante ; mais jamais, jamais nous ne serons Anglais!... Vive la France! »

1. Cette pièce est extraite du dépôt de la guerre, vol. 3540, n° 88 bis. Elle est citée dans l'excellent ouvrage de M. Dussieux (*le Canada sous la domination française*), où nous avons puisé d'utiles renseignements dont nous tenons à remercier le savant historien qui le premier a mis en lumière cette triste et belle page de nos *Annales*.

Il ramassa à terre un charbon et écrivit ces trois mots en grosses lettres au bas du manifeste anglais.

Les Canadiens applaudirent, et, levant leurs bonnets de castor, ils crièrent aussi :

« Vive la France ! »

Au même moment, un bruit de crosses de fusils retentit derrière le groupe. Les femmes étouffèrent un cri de terreur. Une patrouille anglaise s'avancait, commandée par un officier.

Cet officier avait sans doute reçu l'ordre de constater l'effet produit sur la population du petit village canadien par le second manifeste du général Wolf.

Il avait vu le paysan frapper le placard, il l'avait vu crayonner sur la marge blanche.

Il s'avança aussitôt et lut cette protestation en trois mots tracés d'une main vigoureuse et inexpérimentée.

Alors, écartant violemment le groupe, il s'adressa en mauvais français au Canadien :

« C'est vous, lui dit-il rouge de colère, qui avez écrit ici : *Vive la France!* »

— Oui c'est moi, » répliqua le paysan en croisant ses bras robustes.

L'officier lui sauta à la gorge, et, l'empoignant par sa cravate de toile :

Venez avec moi ! s'écria-t-il.

— Où cela ?

— Votre procès ne sera pas long. Le major Dalling m'a donné l'ordre de fusiller tous ceux qui protesteraient contre le manifeste. »

En même temps il leva son épée, et, sans lâcher

le Canadien, il donna à ses soldats l'ordre de venir lui prêter main forte afin d'emmener le coupable.

Mais Jean d'Arramonde ne put rester spectateur indifférent de cette scène.

Oubliant le rôle qu'il jouait et la prudence que ce rôle devait lui imposer, il se jeta sur l'officier et lui saisit le bras avec tant de violence qu'il l'obligea à lâcher prise.

Puis, s'adressant à lui en anglais :

« Quel est donc, lui dit-il en le regardant dans le blanc des yeux, quel est donc le lâche qui a pu vous donner un pareil ordre? Vous voulez fusiller de malheureux paysans coupables d'aimer leur pays!... Je comprends, en effet, qu'il soit plus facile de massacrer ces pauvres diables que de faire plier les soldats de M. de Montcalm. »

L'officier anglais resta un instant interdit. Il regarda attentivement le costume misérable que portait d'Arramonde et parut étonné d'entendre un pareil langage.

« Qui êtes-vous donc, vous? demanda-t-il.

— Peu importe qui je suis, répliqua le Béarnais; mais ce que je puis vous affirmer, c'est que vous n'emmènerez pas ce brave homme tant que je serai là pour le défendre. »

L'officier donna un ordre bref à ses soldats qui, jetant leurs fusils, se précipitèrent aussitôt sur Jean d'Arramonde et sur le paysan canadien et, malgré leur résistance énergique, leur lièrent solidement les mains.

Dans le trajet du village au camp anglais, le té-

méraire officier put réfléchir aux suites de cette nouvelle aventure.

Son intervention irréfléchie n'avait été d'aucun secours au pauvre homme qu'il voulait sauver, et il se trouvait lui-même dans une situation fort périlleuse.

En effet, quelque soin qu'il pût apporter maintenant dans ses réponses, il aurait grand'peine à cacher sa véritable qualité à la clairvoyance des officiers anglais qui allaient l'interroger, et, une fois découvert, le sort qui l'attendait n'était pas douteux : il serait probablement placé avant la fin du jour devant le peloton d'exécution.

co
log
ges
tar
cie
qu
l'A
ail
dis

no
co
an
so
lie
m
pa

XI

FUSILLÉS!

Au milieu du camp anglais, s'élevait une lourde construction très basse, composée de trois corps de logis percés de petites fenêtres et recouverts de larges toits de chaume. C'était une ferme dont les habitants avaient été expulsés et où les principaux officiers de l'armée anglaise étaient venus prendre leurs quartiers. Depuis qu'il avait quitté le village de l'Ange-Gardien, le général Wolf habitait l'une des ailes de cette mesure, car sa santé délicate lui interdisait le séjour de la tente.

Jean d'Arramonde et le paysan canadien, qui se nommait Franck Renaud, furent amenés dans la cour de la ferme. Là, devant un cercle d'officiers anglais que cet incident avait attirés, ils furent soigneusement fouillés. Lorsque d'Arramonde vit le lieutenant qui l'avait arrêté retirer de la poche dissimulée dans la doublure de son habit de paysan un papier plié en quatre, il se sentit perdu.

Ce papier était la commission d'officier que M. de Montcalm lui avait signée sous sa tente du lac Champlain et dont il avait été obligé de se munir afin d'être reconnu des avant-gardes françaises, si jamais il était obligé d'interrompre sa mission et de reprendre le chemin de Québec.

Le lieutenant anglais ne laissa pas échapper un signe d'étonnement en parcourant des yeux ce papier. Évidemment il savait d'avance à quoi s'en tenir sur la véritable condition de ce faux paysan.

Il dit seulement un mot aux officiers qui l'entouraient, et ceux-ci fixèrent aussitôt leurs regards curieux et surpris sur le gentilhomme béarnais.

L'un d'eux se détacha du groupe et s'éloigna.

Il revint bientôt avec un gros major que Jean d'Arramonde reconnut aussitôt pour l'avoir vu dans la maison du forgeron à la table du général Wolf.

Les officiers s'écartèrent avec respect, et, tandis que les soldats appuyés sur leurs fusils faisaient bonne garde autour des deux prisonniers, le major Hawson s'avança vers eux.

Dédaignant d'interroger le paysan canadien, ce fut à Jean d'Arramonde qu'il s'adressa.

« Vous êtes officier français, monsieur ? » demanda-t-il.

Il eût été désormais superflu de nier, et il ne restait au gentilhomme béarnais d'autre ressource que de faire bonne contenance devant les « freluquets » dont le lorgnon l'examina.

« Oui, répondit-il, je suis officier au service du roi de France.

— Pourquoi avez-vous pris ce déguisement?

— Votre question me semble inutile... Vous devez bien savoir dans quel but un officier quitte son uniforme et vient au milieu d'un camp ennemi...

— Vous êtes un espion...

— Un espion, soit, et, bien que je me sois efforcé en plusieurs circonstances de servir mon pays l'épée à la main, j'estime que jamais je ne lui ai été plus utile que lorsque je suis venu seul et désarmé au milieu de vous pour surprendre vos secrets militaires... Major Hawson, que sont devenus les deux mille hommes que le général Wolf vous avait chargé de conduire à l'attaque des positions de M. de Lévis? »

Cette question amena les feux de la colère sur les joues déjà empourprées du major anglais.

La mitraille française avait entièrement décimé les régiments qu'il commandait et avec lesquels il devait surprendre la droite de M. de Lévis.

« Ah! c'est vous qui nous avez trahis! s'écria-t-il d'une voix sifflante de rage... Eh bien! puisque vous avouez votre crime, le châtiment ne se fera pas longtemps attendre. »

Il se tourna brusquement vers ses officiers et échangea quelques mots avec ceux qui composaient cette cour martiale improvisée. Puis il donna en anglais à l'officier qui avait amené le paysan canadien et Jean d'Arramonde un ordre bref dont celui-ci comprit la terrible concision.

On jeta sur les épaules des deux prisonniers les vestes qu'on venait de leur arracher et on les conduisit hors de la cour de la ferme, près d'un mur

bas, à moitié détruit, qui s'élevait à quelque distance.

L'officier fit ranger ses hommes sur deux rangs et s'adressant aux prisonniers :

« Préparez-vous à mourir, » dit-il.

Il se tourna ensuite vers ses soldats et leur ordonna de charger leurs armes.

Lorsque les armes furent prêtes :

« Veuillez vous adosser à ce mur, monsieur, dit l'officier en s'adressant à Jean d'Arramonde. Désirez-vous l'un ou l'autre qu'on vous bande les yeux?

— Non, non, » dit d'Arramonde avec vivacité.

Le paysan secoua vivement la tête avec une sorte de mouvement machinal.

« Nous sommes à un moment où l'on doit savoir mourir, murmura-t-il avec une touchante expression de résignation. N'importe ! j'aurais bien voulu embrasser ma pauvre femme et mon petit Jacques... Que vont-ils devenir sans moi? »

Et, inclinant le front, il alla s'appuyer au mur à côté de d'Arramonde en ajoutant :

« Ah ! monsieur, pardonnez à un pauvre homme ! C'est moi qui suis cause que vous êtes ici... »

— Les Anglais ont perdu la bataille de Montmorency ! dit Jean d'Arramonde en relevant fièrement la tête, comme s'il eût cherché dans cette pensée de consolation suprême la force de braver la mort... Je meurs content, mon ami ; je meurs en soldat, frappé par les balles anglaises... Vive la France !

— Vive la France ! » répéta le paysan en mur-

murant dans une dernière parole le nom de cette ingrate et bien-aimée patrie d'adoption à laquelle son cœur appartenait tout entier.

A un signe de l'officier, les soldats saisirent leurs fusils et couchèrent en joue les deux victimes.

« Monsieur, dit alors Jean d'Arramonde, me permettez-vous au moins de commander le feu ?

— Faites, monsieur, » répliqua le lieutenant anglais.

Mais au moment où le gentilhomme béarnais allait pousser ce dernier et fatal commandement, le galop de plusieurs chevaux retentit sur la droite.

Une voix impérieuse s'écria :

« Arrêtez ! »

Jean d'Arramonde tourna les yeux vers l'endroit d'où venait cet ordre imprévu.

« Ma foi, bien volontiers ! » dit-il aussitôt en retrouvant tout l'à-propos de sa verve gasconne.

Les soldats relevèrent brusquement leurs armes et les présentèrent au nouvel arrivant ; l'officier salua respectueusement de la pointe de son épée.

Ce cavalier dont l'intervention soudaine suspendait le supplice des prisonniers était le général Wolf en personne.

Trois ou quatre officiers l'accompagnaient.

James Wolf s'approcha du lieutenant, et, se penchant sur le cou de son cheval, il lui demanda hâtivement quels étaient ces deux hommes qu'on allait fusiller. L'officier anglais lui répondit quelques mots à voix basse, et aussitôt les regards du général Wolf parurent se fixer sur Jean d'Arramonde avec intérêt et surprise.

Puis, se redressant tout à coup :

« Qui vous a donné l'ordre de fusiller ces prisonniers? demanda-t-il à l'officier.

— Le major Hawson.

— Le major Hawson a eu tort! »

Il fit avancer son cheval devant le peloton d'exécution.

« Vous êtes libre, dit-il au Canadien d'un ton brusque; allez-vous-en. Lieutenant Garnley, commandez à deux hommes de reconduire ce paysan au village... Quant à vous, monsieur, reprit-il en s'adressant à Jean d'Arramonde en français, vous serez mon prisonnier jusqu'à ce que j'aie décidé sur votre sort... Vous garderez cet officier français à vue, lieutenant Garnley, et vous m'en répondrez sur votre tête. »

Le lieutenant s'inclina respectueusement et s'empressa d'exécuter les ordres de son général.

Le paysan canadien fut reconduit aux avant-postes et mis en liberté immédiate; quant à Jean d'Arramonde, on le plaça entre les soldats et on le conduisit de nouveau à la ferme abandonnée.

Il y avait dans l'aile gauche de cette ferme une sorte de cellier défendu par une porte énorme recevant un jour douteux d'une étroite ouverture défendue par une forte croix de fer. Ce fut là que l'officier anglais enferma Jean d'Arramonde après avoir fait jeter sur le carreau humide deux bottes de paille fraîche. Une sentinelle fut placée devant la porte, une autre devant la petite fenêtre. Cette dernière précaution était cependant bien inutile; car, même si la croix de fer eût été descellée, cette lucarne aurait été trop exigüe pour livrer passage au prisonnier.

QUATRIÈME PARTIE

LA DÉFENSE DE QUÉBEC

I

LA SENTENCE DE MORT

Pendant quelques jours, Jean d'Arramonde put croire qu'au milieu des graves préoccupations qui l'assiégeaient, le général Wolf avait oublié son existence. Il s'attendait à être interrogé, jugé et sans doute condamné de nouveau, car il ne supposait pas que le général anglais lui eût fait grâce de la vie pour le garder prisonnier jusqu'à la fin du siège de Québec.

A son grand étonnement, près d'une semaine se passa sans qu'il vît d'autre visage que celui du soldat muet qui, deux fois par jour, lui apportait sa nourriture.

Le général Wolf avait, en effet, de graves préoccupations.

La défaite de Montmorency, en lui révélant la vigueur incroyable de la petite armée française, lui donnait des craintes sérieuses touchant l'issue de cette campagne.

Québec bombardé, à moitié détruit, ne se rendait pas. L'armée de M. de Montcalm, solidement retranchée, semblait invincible. Il ne fallait pas songer à la tourner ni à la déloger, par la force, de la position inexpugnable où elle s'était établie au nord de la ville.

La pensée qu'il serait peut-être contraint de battre en retraite avec ses forces énormes, sa flotte puissante, sa formidable artillerie, torturait l'âme ardente et ambitieuse de James Wolf.

Pendant plusieurs jours, ses vaisseaux remontèrent et redescendirent le Saint-Laurent, de l'île d'Orléans au cap Rouge.

Le général se tenait debout à l'avant d'un navire, cherchant anxieusement si, au milieu de cette ligne de falaises qui se dressaient devant lui comme une muraille, il n'y aurait pas un point où il pût tenter une descente. Il avait à ses côtés un officier de marine, jeune comme lui, ardent comme lui, et qui devait illustrer un jour le nom qu'il portait.

Mais le capitaine Cook avait beau multiplier ses sondages, calculer la baisse que chaque marée produisait dans les eaux du grand fleuve, il ne trouvait sur la côte aucun point où une armée nombreuse pût aborder sûrement et gagner les hautes terres situées au sud de la capitale du Canada.

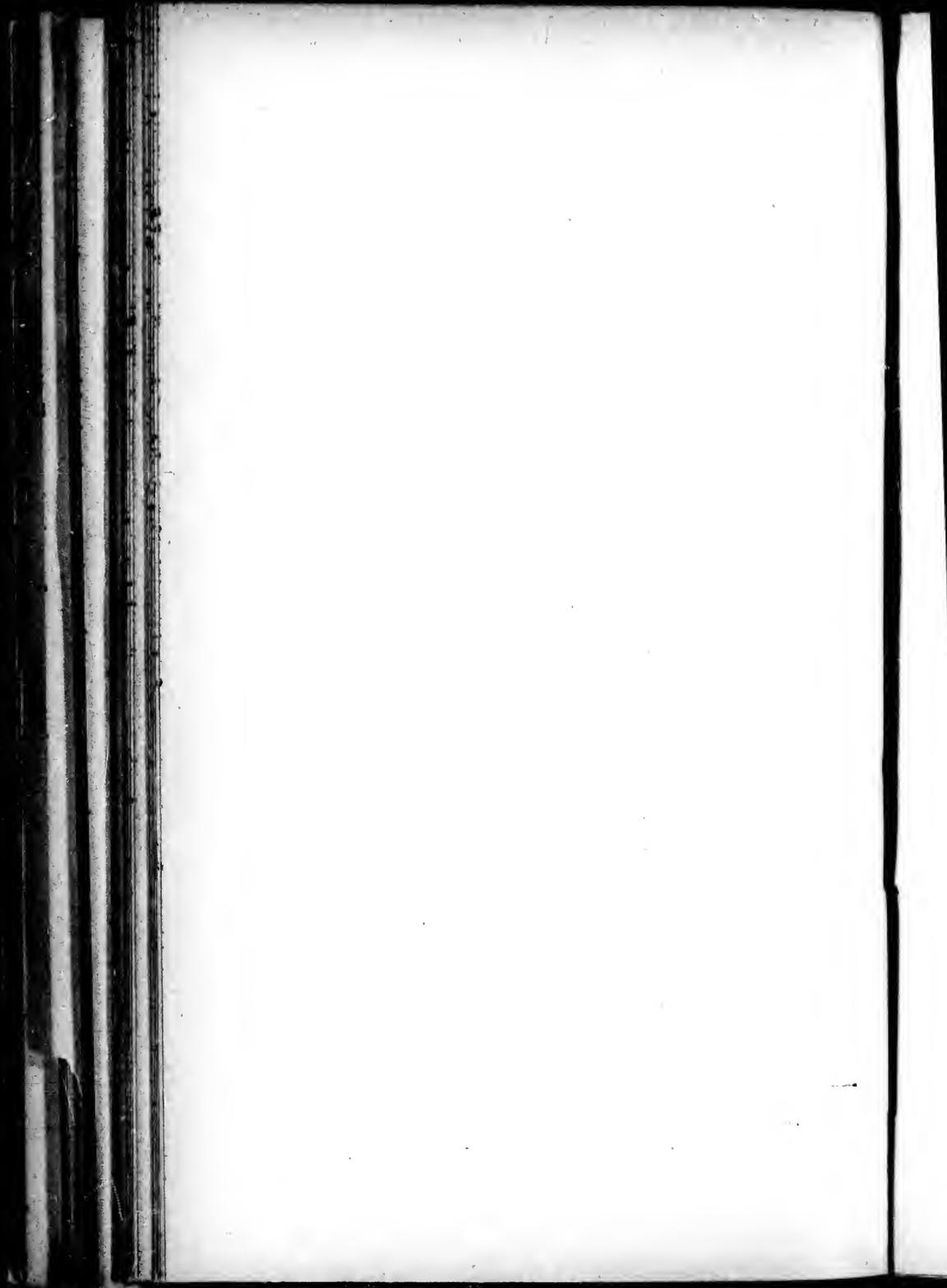
Le général Wolf était désespéré. On allait atteindre le mois de septembre; encore quelques semaines et les glaces envahiraient le Saint-Laurent. Sa flotte

LE GRAND VAINCU

111



« QUI VOUS A DONNÉ L'ORDRE DE FUSILLER CES PRISONNIERS ? »
DIT LE GÉNÉRAL WOLFF.



serait donc condamnée, et son armée, abandonnée au milieu d'un pays pauvre et dévasté, serait décimée par la misère et les maladies.

Était-ce là ce qu'il avait promis à William Pitt, le grand ministre anglais, le jour où, prenant le commandement de ses troupes, il avait juré de réparer les fautes des généraux qui l'avaient précédé et de conquérir le Canada à l'Angleterre?

Par son amour de la gloire, par la noblesse de son caractère et l'élévation de ses sentiments, James Wolf était le digne émule de Montcalm.

Qu'on juge ce que dut souffrir un pareil homme le jour où, voyant que tout allait être perdu, il donna à son armée l'ordre de reprendre le chemin de ses vaisseaux !

Sa déception devait être d'autant plus grande qu'il avait pour lui la force, le nombre et de plus l'appui assuré de la métropole, tandis que le général français, abandonné par une politique coupable, n'avait, pour défendre la colonie française, que des ressources dérisoires.

Mais les hommes qui, dans de telles circonstances, ne désespèrent pas n'en sont que plus héroïques, et tel était le marquis de Montcalm.

Le long règne de Louis XV, si plein de hontes et de capitulations, ne devait pas avoir de tache plus déshonorante aux yeux de la postérité.

Un matin, Jean d'Arramonde vit à travers la petite lucarne de sa prison un mouvement inaccoutumé dans le camp des Anglais.

Les soldats renversaient les abris de feuillage qu'ils s'étaient construits et brûlaient la paille à demi

pourrie qui jusqu'alors leur avait servi de couche.

De grandes voitures pleines de vivres et de munitions se dirigeaient vers le village de l'Ange-Gardien, c'est-à-dire vers le Saint-Laurent. Des détonations sourdes retentissaient autour du camp et l'on voyait de gros nuages de fumée s'élever au milieu des pierres et des débris de toute sorte projetés dans l'espace.

Les Anglais détruisaient les retranchements de leur camp et s'apprétaient à battre en retraite dans la direction de leurs vaisseaux.

Jean d'Arramonde ne pouvait en croire ses yeux. A chaque détonation il sentait son cœur sauter de joie dans sa poitrine. Il oubliait tout ce qu'il avait souffert durant cette affreuse captivité, il oubliait jusqu'à cette sombre perspective de la mort qui chaque jour se dressait devant lui... Les Anglais se déclaraient vaincus, ils renonçaient à prendre Québec, ils fuyaient !

Cramponné à la croix de fer qui fermait l'unique fenêtre de sa prison, le gentilhomme béarnais considérait, l'ivresse dans l'âme, ces préparatifs d'un prochain départ, lorsque tout à coup la lourde porte tourna sur ses gonds rouillés et il s'entendit appeler.

Il se retourna vivement ; le lieutenant Garnley était devant lui. Il put aussi apercevoir dans l'ombre de la porte les baïonnettes des soldats qui accompagnaient l'officier anglais.

« Que me voulez-vous ? demanda-t-il.

— Le général Wolf vous donne l'ordre de comparaître devant lui

— Eh! mordious! répliqua d'Arramonde en montrant les baïonnettes, vous avez derrière vous, monsieur, de trop bons arguments pour qu'on puisse refuser d'obéir... Marchons! »

Là-dessus, le jeune homme prit place au milieu des soldats. On lui fit traverser la cour de la ferme et on le conduisit dans le bâtiment situé de l'autre côté et occupé par James Wolf.

Le général anglais était seul dans une longue pièce meublée d'une lourde table de paysan, de quelques sièges grossiers et d'un petit lit de camp.

Il se promenait à grands pas, les bras croisés. Son visage paraissait plus pâle encore que de coutume. Tout son être frêle et nerveux tressaillait comme s'il eût été constamment secoué par les frissons de la fièvre.

Jean d'Arramonde s'arrêta au milieu de la pièce.

Les soldats anglais firent la haie contre le mur, l'arme au pied.

« Monsieur, dit le général Wolf en s'arrêtant tout à coup devant le gentilhomme français, lorsqu'il y a quelques jours je vous ai fait grâce de la vie, vous avez bien dû penser que je vous accordais simplement un sursis et que vous ne pourriez éviter la peine capitale à laquelle les lois de la guerre vous condamnent... »

Jean d'Arramonde s'inclina sans répondre.

« Le conseil que j'ai rassemblé ce matin à prononcé contre vous une sentence de mort. Cette sentence sera exécutée, demain, au lever du soleil. »

Le général Wolf fit encore quelques tours dans la pièce. Son regard semblait examiner, à la dérobée, l'effet que l'annonce de cette terrible décision avait produit sur le prisonnier.

Jean d'Arramonde n'avait pu réprimer un léger tressaillement. Il était à cet âge où l'espérance est vivace, où la mort apparaît comme une hypothèse hideuse, impossible. Ces quelques jours de répit l'avaient plus fortement rattaché à l'existence. Et puis il lui semblait que c'était chose cruelle de mourir au moment où l'allégresse de la victoire allait retentir dans le camp français, au moment où la colonie sauvée, triomphante, allait renaître d'une vie nouvelle!...

Le général anglais revint en face de lui.

« Il dépend cependant de vous, reprit-il, d'éviter que cette sentence soit exécutée. »

Et comme Jean d'Arramonde, tout surpris, l'interrogeait du regard.

« Vous devez connaître la côte de Québec, continua James Wolf. Il y a sans doute sur cette côte, au sud de la ville, un endroit où mon armée pourrait tenter un débarquement. Si vous vous engagez à guider nos vaisseaux à un point où il leur soit possible d'aborder sûrement, je vous fais grâce de la vie... »

Jean d'Arramonde devint pourpre comme s'il eût reçu un soufflet sur la joue.

Il se redressa, l'œil étincelant, et répondit avec une vivacité indignée :

« Général, vous me trouverez prêt à mourir demain matin ! »

II

UNE VISITE INATTENDUE

Cette journée sembla longue au malheureux gentilhomme.

Malgré l'énergie de son caractère, il se sentait triste et abattu.

Puisqu'il devait mourir, à quoi bon cette attente pire que la mort? A quoi bon lui laisser cette journée de réflexion? Le général Wolf avait bien dû voir qu'il n'y avait pas en lui l'étoffe d'un traître!...

Vers le soir, un orage terrible éclata sur le camp anglais. La pluie tomba à torrents, le tonnerre gronda au milieu du sifflement du vent et des clartés fulgurantes des éclairs.

« Allons! pensa d'Arramonde en s'étendant mélancoliquement sur la paille de son étroite prison, je ne pourrai même pas dormir tranquillement pendant ma dernière nuit. »

L'obscurité était complète. Les trombes d'eau

descendant du ciel fouettaient la terre. Les chevaux; attachés à des piquets près de la ferme, poussaient vers le ciel des hennissements répétés.

Tout à coup, Jean d'Arramonde crut entendre un sifflement léger au-dessus de sa tête.

Il n'y prit pas garde d'abord.

Mais, ce bruit doux et persistant s'étant répété à plusieurs reprises, il se leva et s'approcha de la petite fenêtre.

Alors, à la lueur blafarde d'un éclair, il vit un visage d'homme collé contre l'étroite lucarne.

« Eh! s'écria-t-il, que faites-vous là, l'ami?

— Je viens vous délivrer, monsieur le marquis, répondit tranquillement une voix que d'Arramonde reconnut aussitôt.

— David Kérulaz! s'écria-t-il au comble de la surprise; vous ici!... Comment se fait-il?...

— Eh! mon Dieu, c'est bien simple, répliqua le chasseur canadien. Inquiet de ne pas recevoir de vos nouvelles depuis plusieurs jours, M. de Montcalm m'a chargé de venir voir au village de l'Ange-Gardien ce que vous étiez devenu; j'ai accepté avec plaisir, car depuis certains démêlés un peu vifs que j'ai eus avec l'intendant Varin, il m'est difficile de rester à Québec... Le père Joseph, l'aubergiste, m'a raconté comment vous aviez été pris par les Anglais sur la place du village, et Franck Renaud, qui fumait sa pipe dans un coin de l'auberge, m'a dit qu'il avait failli être fusillé avec vous; que le général Wolf vous avait fait grâce, mais qu'il vous retenait prisonnier... Depuis deux jours je me cache dans le camp, cherchant un moyen d'arriver jusqu'à vous.

Enfin, aujourd'hui, tandis que j'étais tapi dans une meule de foin près de cette ferme, je vous ai vu traverser la cour, puis revenir ici... J'ai remarqué que les Anglais avaient posé plusieurs sentinelles autour de ce bâtiment, j'ai vu un soldat montant la garde devant cette lucarne et j'ai découvert ainsi l'endroit où vous étiez enfermé...

— Mais ce soldat ne peut-il vous voir, vous entendre?

— Soyez tranquille; le drôle s'est mis à l'abri, et tant que la pluie tombera avec cette violence nous pourrons causer tranquillement. Voyons, vous ne pouvez rester éternellement ici; je vais faire sauter ces barreaux de fer et, grâce à l'orage, nous sortirons du camp sans être remarqués.

— Cette lucarne est trop étroite pour que je puisse passer, David, répliqua d'Arramonde d'un ton découragé.

— C'est vrai, mais je puis avoir facilement raison des deux sentinelles qui gardent la porte de l'autre côté.

— Il y a un poste de soldats entre la porte du cellier qui me sert de prison et celle de la ferme... Mon brave David, je vous remercie de votre dévouement, mais je ne veux pas que vous risquiez votre vie pour moi. D'ailleurs, je suis résigné à mourir, maintenant que je vous ai vu. Vous irez dire à M. de Montcalm, à mes camarades que Jean d'Arramonde a fait jusqu'au bout son devoir de gentilhomme et de soldat.

— Mourir, dites-vous? Comment!... Ils vous ont condamné?...

— Oui, ce matin, quand vous m'avez vu passer...
Je dois être exécuté demain au lever du jour.

— Alors raison de plus pour ne pas rester ici...

— Eh! mordious! je suis bien de votre avis;
mais comment faire?

— Ayez confiance en moi; je trouverai bien le
moyen de vous sauver. »

Il y eut un silence de quelques instants.

Tout à coup Jean d'Arramonde s'écria :

« Ah! David! quelle inspiration! »

Il reprit :

« Le général Wolf m'a promis la vie sauve si je
m'engageais à conduire son armée à un point de la
côte où elle pût débarquer. »

Un nuage obscurcit le visage loyal du chasseur
canadien. Il fronça le sourcil avec inquiétude.

« Rassurez-vous, continua d'Arramonde comme
s'il eût deviné ce qui se passait dans l'âme honnête
de David Kérulaz, je serais mort plutôt que de
commettre une telle infamie... Mais écoutez-moi
bien. M. de Saint-Preux, que vous connaissez, com-
mande un détachement posté à l'anse du Foulon.

— C'est le seul point de la côte qui soit abor-
lable.

— Bien. Demain matin j'annoncerai au général
Wolf que je consens à lui servir de guide. Je le
mènerai tout droit à cette partie de la côte. Vous,
sans perdre un instant, vous allez reprendre le
chemin de Québec, vous traverserez la ville, vous
irez prévenir M. de Saint-Preux afin qu'il renforce
son détachement et qu'il se munisse d'artillerie, et
au moment où les Anglais débarqueront...

— Je comprends. Ah! par le ciel, votre idée est superbe, monsieur d'Arramonde.

— J'aurai bien des chances d'être tué dans cette expédition, mais au moins je mourrai vengé et j'aurai pu rendre un dernier service à M. de Montcalm.

— Demain matin, au lever du jour, je serai au poste de l'anse du Foulon. »

Et après une pause :

« Que Dieu vous protège, monsieur d'Arramonde!

— Que Dieu vous conduise, David Kérulaz! »

Le visage du chasseur canadien disparut de la lucarne, et Jean d'Arramonde revint s'étendre sur sa couche de paille.

Mais désormais son cœur était soulagé d'un grand poids. La perspective de nouveaux dangers à braver, de nouvelles aventures à courir, le ravissait d'enthousiasme.

Malgré le fracas de la tempête, il put goûter un bienfaisant sommeil.

III

EXPLICATION

David Kérulaz se dirigea d'un pas ferme à travers le camp anglais sans paraître s'apercevoir de la pluie qui tombait à torrents et qui ruisselait sur ses vêtements de laine.

Il n'avait pas à craindre les sentinelles réfugiées sous leurs abris de branchages, et il n'eut besoin de prendre aucune précaution pour sortir des lignes anglaises.

Il traversa le village de l'Ange-Gardien silencieux et désert, et arriva enfin sur le bord de la rivière de Montmorency, qu'il passa résolument à la nage.

Arrivé près du camp de M. de Lévis, il se dirigea vers un petit bois de peupliers où était installé un détachement de Canadiens dont il se fit aisément reconnaître.

Il sécha un instant à la flamme d'un grand feu ses vêtements mouillés, mangea un morceau, but

une gorgée de rhum et se remit courageusement en route dans la direction de Québec.

Ainsi qu'il l'avait dit à Jean d'Arramonde, David Kérulaz avait quelques raisons de redouter de traverser la ville, et il n'était pas fâché de profiter d'une nuit d'orage pour accomplir sa mission.

En effet, son aventure avec l'intendant Varin avait eu les conséquences que M. de Montcalm redoutait.

On se rappelle l'expédition infructueuse que M. Varin avait faite un matin à la grotte du Trappeur, la colère qu'il avait ressentie en se voyant si audacieusement joué et la résolution qu'il avait prise de se venger de David Kérulaz.

Quelques heures après cet événement, le commis Godard s'était présenté à l'*Auberge de France*, située sur le quai, et où David avait l'habitude de descendre lorsqu'il venait vendre à Québec ses peaux de martre et de castor.

Godard trouva le chasseur de bisons attablé dans la grande salle de l'auberge avec ces mêmes ouvriers du père Dervieux qui l'avaient aidé les nuits précédentes à duper l'intendant.

Il s'approcha de lui et lui dit que M. Varin désirait lui parler.

David s'empressa de suivre le commis. Il pensa que l'intendant voulait sans doute recommencer ses promenades nocturnes à la grotte du Trappeur, et que c'était pour cette raison qu'il le faisait demander.

Mais, dès qu'il se trouva en présence de M. Varin, il comprit que ce dernier avait découvert la ruse et

approfondi à ses dépens les mystères de la caverne.

Pâle, écumant de rage, l'intendant s'avança vers lui en le menaçant du poing.

« Misérable!... commença-t-il.

— Ah! pardon, monsieur l'intendant, interrompit David d'une voix dure et en relevant la tête; si nous commençons par les gros mots, je vous préviens que nous irons vite et que je ne resterai pas en arrière... Ainsi, si vous avez quelque explication à me demander, veuillez le faire tranquillement; je serais désolé vraiment d'être obligé de vous manquer de respect.

— Osez-vous bien parler de respect, drôle, lorsque vous vous êtes joué si effrontément de moi? »

David Kérulaz croisa ses bras robustes :

« Ainsi, dit-il, c'est une explication que vous désirez?... Eh bien! soit, je vous la donnerai; car, en vérité, depuis deux mois j'étouffe de ne pouvoir dire ce que j'ai sur le cœur! »

Le commis Godard s'était glissé derrière une petite table chargée de cartons et suivait cette scène d'un œil curieux et attentif.

« Vous dites que je me suis joué de vous, monsieur Variin? reprit David en écrasant l'intendant de son hautain regard d'honnête homme. Mais il me semble que vous m'avez donné l'exemple le jour où vous avez fait emprisonner mon frère pour un vol dont il était innocent, alors que vous saviez bien qu'il n'y avait pas d'autre coupable que vous!... Ce jour-là, lequel de nous deux a tenté de duper l'autre? »

Varin fit un soubresaut et frissonna des pieds à la tête; ses poings se serrèrent avec tant de force que le dessus de ses mains devint violet.

Il voulut se précipiter sur une sonnette et peut-être faire bâtonner, par ses gens, le hardi Canadien.

Mais David posa sur l'épaule de l'intendant une de ses larges mains et le força à rester en place.

Derrière les cartons qui le cachaient, le commis Godard paraissait se divertir beaucoup. Sa figure, avilie par une expression plate et servile, s'animait maintenant d'un rire étrange; ses petits yeux brillaient. Il paraissait se réjouir de la situation critique où se trouvait son patron, dont il supportait depuis si longtemps la morgue et les duretés.

Je ne veux pas me faire votre juge, monsieur Varin, reprit David en accentuant ses paroles... cela ne me regarde pas; je n'ai pas de comptes à vous demander et j'espère bien que d'autres plus puissants que moi se chargeront un jour de cette besogne. Je ne vous parle que de ce qui nous concerne, mon frère et moi... Je dis que vous avez volé la caisse de l'armée, je dis que vous avez fait tomber injustement les soupçons sur mon pauvre frère et j'ajoute que j'en ai des preuves si certaines que, si je les produisais, vous pourriez bien aller aux galères, tout intendant que vous êtes... Mais soyez tranquille, il me suffit que mon frère soit libre et que vous ayez restitué à la caisse l'argent volé. Le reste regarde Dieu et votre conscience... si vous en avez... Seulement, faites bien attention à ne pas m'inquiéter et à ne pas faire allusion à ce qui s'est passé à la grotte de l'anse du Foulon! Nous sommes quittes, monsieur

l'intendant; comprenez-moi bien et n'essayez pas de vous venger de moi autrement. J'en jure Dieu, si mon bras a été assez fort pour soulever l'arbre que les Hurons, vos complices, avaient jeté sur le passage de M. de Montcalm, il sera encore assez vigoureux, je l'espère, pour vous écraser comme un hideux insecte!... »

David fit peser son poing sur l'épaule de M. Varin, comme s'il eût voulu lui prouver qu'il lui en coûterait peu pour mettre sa menace à exécution; puis il tourna sur ses talons et se dirigea vers la porte.

« A moi ! à moi ! » s'écria l'intendant d'une voix étranglée.

Godard sortit aussitôt de derrière ses cartons et quatre ou cinq commis et domestiques parurent en même temps, coupant la retraite au chasseur canadien.

« Cet homme m'a insulté, emparez-vous de lui !... poursuivit Varin écumant de colère. C'est un misérable, un voleur !... »

Les cris qu'il poussait firent encore accourir plusieurs agents aux vivres qui flânaient dans l'antichambre voisine.

« Mettez-lui la main au collet, continua l'intendant qui redoublait de rage et d'audace à mesure qu'il se sentait mieux soutenu; ne le lâchez pas, je veux en faire un exemple, un exemple terrible !... Ah ! le maraud ! le gredin !... »

Une dizaine de commis et de valets s'étaient jetés sur le chasseur et le maintenaient en s'accrochant à ses vêtements.

Varin, en voyant David ainsi réduit à l'impuissance, eut une lâche inspiration.

Saisissant la canne qu'un de ses agents tenait à la main, il la leva sur le chasseur de bisons.

Celui-ci devint pâle.

Un éclair rapide traversa ses yeux noirs.

Il donna deux vigoureux coups d'épaule et envoya les dix hommes qui le tenaient rouler dans les coins de la salle; puis, arrachant le bâton des mains de Varin terrifié, il lui en asséna un coup furieux sur les épaules.

Varin poussa un cri de douleur et tomba lourdement sur le carreau de la salle, ses grosses mains en avant.

Alors David gagna tranquillement la porte, sans que personne osât l'arrêter, et sortit de l'hôtel de l'intendance.

Quelques heures après, il fut prévenu qu'un mandat d'arrêt avait été décerné contre lui par le grand prévôt pour avoir insulté et battu un fonctionnaire de l'armée.

Le séjour de la ville lui était interdit; il ne put davantage se réfugier à la ferme du père Derivieux, car il craignait d'attirer sur le pauvre vieillard et sur Marthe la vengeance de l'intendant Varin.

Il prit donc le parti de regagner le camp et alla sur-le-champ raconter à M. de Montcalm ce qui venait de lui arriver.

Le général fronça le sourcil et commença par reprocher au Canadien l'acte de violence qu'il avait commis sur la personne de l'intendant.

David écouta les yeux baissés les remontrances de M. de Montcalm.

« Oui, dit-il enfin avec une expression à la fois contrite et malicieuse, je comprends bien, monsieur le marquis... Batta un intendant ! c'est fort mal de la part d'un pauvre homme tel que moi... J'ai peut-être mérité la corde. »

Il se mordit les lèvres, hésita, puis, avec une sorte d'élan :

« Mais si vous saviez comme cela m'a soulagé le cœur!... » s'écria-t-il.

Le marquis de Montcalm ne put s'empêcher de sourire de cet aveu du rusé Canadien.

« En attendant, dit-il, il faut te cacher. Plus tard, j'espère bien qu'on réglera les comptes de chacun et que l'on répartira impartialement la corde entre tous ceux qui l'ont méritée. »

David Kérulaz se mit à rire, et, quittant le général, il alla rejoindre les volontaires canadiens dans un petit bois placé près de la rivière Montmorency, où ils avaient établi leur campement.

Au milieu de ces hommes qui lui étaient dévoués jusqu'à la mort, il pouvait braver la colère de Varin.

Le jour de la bataille de Montmorency, David fit des prodiges d'adresse et de courage.

Suivi de ses camarades, tous excellents tireurs comme lui, il alla se poster sur la lisière du bois, tuant un à un les artilleurs anglais dont la batterie était située de l'autre côté de la rivière.

IV

L'ARRESTATION

En arrivant à Québec, après l'important entretien qu'il venait d'avoir avec Jean d'Arramonde prisonnier, David Kérulaz éprouva le besoin de réparer un peu ses forces épuisées par cette longue marche au milieu de la tempête et à travers des chemins effondrés par l'eau qui tombait à torrents. Il se dirigea donc vers l'*Auberge de France*, dont l'hôtelier lui était entièrement dévoué. A peine entré dans la salle de l'auberge, le chasseur de bisons tomba assis sur un banc et demanda à manger et à boire.

Une servante lui apporta une bouteille de vin aigre, du pain rempli de son et de débris de paille et un quartier de viande noire qui paraissait provenir de quelque animal étrange et inconnu.

Il commençait à peine à attaquer ce détestable repas, lorsque l'hôtelier vint se glisser sur le banc à côté de lui, et lui murmura mystérieusement à l'oreille :

« Ouvre l'œil, David; je crains bien que quelqu'un ne t'en veuille à mort.

— Vraiment!... Eh! je ne pensais pas avoir d'autre ennemi en ce moment que ce morceau de cheval ou de chien qui refuse obstinément de se laisser avaler!...

— Ne plaisante pas, c'est sérieux. Depuis plusieurs jours, des gens de mauvaise mine et qui semblent armés jusqu'aux dents sous leurs manteaux rôdent autour de mon auberge. L'un d'eux vient souvent s'asseoir à cette même place où tu es et demande de tes nouvelles avec un intérêt qui me paraît suspect... Enfin, l'autre jour, poursuivit l'aubergiste en hésitant, on m'a promis deux mille écus si je te livrais.

— Par saint Yves! ma tête vaut plus que je ne croyais!... Deux mille écus!... sais-tu que c'est un joli denier?

— Te voilà prévenu; prends tes précautions et ne t'attarde pas trop longtemps ici...

— Merci, Jean-Baptiste, je profiterai de ton avis, dit David en serrant la main de l'hôtelier... Mais, en vérité, si je m'attarde chez toi, tu n'en pourras accuser que ce pain qui est plus dur qu'une pierre, et ce rôti sans nom qui semble découpé dans la peau d'un bison.

— Hélas! mon pauvre David, nous ne mangeons pas autre chose depuis deux mois. On dit même que bientôt nous n'aurons plus rien à nous mettre sous la dent... à moins toutefois que les intendants et les accapareurs de blé ne se décident à ouvrir leurs greniers.

David Kérulaz se leva, et prenant congé de l'aubergiste :

« Adieu, Jean-Baptiste, lui dit-il, espérons qu'il viendra des temps meilleurs... »

Le chasseur de bisons sortit de l'auberge et se remit courageusement en route sous la pluie battante.

Il avait fait à peine dix pas dans la ruelle étroite qui conduisait au quai du Saint-Laurent, quand, tout à coup, il se sentit aveuglé par un large manteau qu'une main invisible lui jeta sur la tête et sur les épaules.

Il essaya de se dégager, mais au même instant un lasso s'enroula autour de ses jambes et le fit trébucher. Il tomba.

Cette attaque avait été si soudaine et si bien conduite que, malgré sa vigueur et son adresse, le chasseur de bisons sentit que la résistance serait inutile.

Au bout de quelques instants de lutte, il fut réduit à l'impuissance et garrotté avec de solides courroies.

Puis ceux qui l'avaient fait prisonnier le prirent par les épaules et par les jambes et l'emportèrent dans une direction inconnue.

Toutefois, malgré la rapidité avec laquelle cette scène s'était passée, l'hôtelier de l'*Auberge de France* avait entendu le bruit de la lutte.

Il comprit aussitôt que son ami David était tombé dans le piège dont il avait essayé de le préserver. Se sentant trop faible pour l'arracher des mains des hommes vigoureux qui l'emportaient, il voulut du

moins savoir ce qu'on allait faire de son malheureux ami et se mit à suivre à distance le groupe qui s'éloignait.

Ce groupe s'arrêta devant la prison de la ville.

L'aubergiste se rapprocha. Il entendit le greffier ouvrir le judas de la grande porte et parlementer quelques instants avec celui qui semblait être le chef de la troupe.

Et les paroles suivantes parvinrent à son oreille :

« Par ordre du grand-prévôt, je vous remets cet homme... Vous m'en répondez sur votre tête. »

La porte roula sur ses gonds, puis se referma avec un bruit strident.

Les cinq hommes qui portaient David avaient pénétré avec lui dans la prison.

Les autres s'éloignèrent, et l'aubergiste collé contre la muraille entendit l'un d'eux s'écrier en se frottant les mains :

« Vrai Dieu ! M. Varin sera content ; nous avons bien gagné notre argent !... »

V

LE MESSAGE

Dès le point du jour, le lieutenant Garnley vint réveiller Jean d'Arramonde.

Celui-ci se souleva aussitôt et se frotta les yeux.

« Le moment est venu, monsieur, dit l'officier anglais d'un ton grave. Vous avez cinq minutes pour prendre vos dispositions dernières. »

Jean d'Arramonde parut réfléchir quelques instants.

« Ne pourrais-je pas parler à votre général ? demanda-t-il enfin. J'ai une importante communication à lui faire. »

Le lieutenant Garnley connaissait les conditions que James Wolf avait mises à la grâce du gentil homme, et le général lui avait dit de lui amener immédiatement Jean d'Arramonde, si, avant de marcher au supplice, il témoignait le désir de le voir.

Néanmoins l'officier anglais ne put réprimer un mouvement d'étonnement.

Le sang-froid que d'Arramonde avait montré quelques jours auparavant lorsqu'il était adossé au mur pour être exécuté, sa conduite ferme et résolue depuis qu'il était en prison, ne laissaient guère supposer qu'il pût céder au dernier moment à la crainte du supplice.

Le lieutenant sut pourtant cacher sa surprise, et, s'inclinant froidement, il dit :

« Je vais vous conduire, monsieur, devant le général Wolf. »

Ils traversèrent la cour de la ferme déjà remplie d'officiers et de soldats que l'annonce de l'exécution d'un espion français avait attirés à cette heure matinale.

Dès que d'Arramonde fut en présence du général Wolf, ce dernier fit signe au lieutenant Garnley de se retirer.

Demeuré seul avec le prisonnier :

« Ainsi, dit James Wolf après un court silence, vous avez réfléchi, monsieur ?

— J'ai réfléchi, général.

— Vous êtes prêt à remplir les conditions que je vous ai indiquées ?

— Je suis prêt.

— Vous aiderez mes troupes à débarquer ?

— Oui, dit d'Arramonde en feignant de faire un violent effort sur lui-même.

— Vous devez comprendre, monsieur, que, lorsqu'il s'agit d'une chose aussi grave que le salut d'une partie de mon armée, je prenne mes précautions et j'exige de vous quelques sûretés. »

Jean d'Arramonde s'inclina.

« Il faut donc que vous m'indiquiez à quelles dispositions vous vous êtes arrêté pour assurer le débarquement de mes troupes.

— J'irai plus loin, général, je vous indiquerai même, si vous le désirez, quel sera le lieu de débarquement. »

James Wolf eut un geste d'étonnement. Jean d'Arramonde reprit :

« Il n'y a sur la côte sud de Québec qu'un point qui soit abordable : c'est l'anse du Foulon.

— Je le sais, mais ce point est gardé par un poste important que M. de Montcalm y a placé.

— Je puis faire retirer ce poste.

— En vérité !

— Alors la route sera libre, et votre armée pourra débarquer en toute sécurité.

— Mais comment obtenir que ce détachement s'éloigne? »

Jean d'Arramonde parut réfléchir, mais en réalité son plan était fait d'avance.

« Il faudrait trouver un émissaire, un homme de confiance... »

Puis, comme s'il eût eu une inspiration subite :

« Général, dit-il, veuillez faire venir cet homme qui a failli être fusillé avec moi l'autre jour, et auquel vous avez daigné faire grâce de la vie... Il se nomme Franck Renaud... On le trouvera facilement au village de l'Ange-Gardien. Il semble audacieux et dévoué, et, comme j'ai eu l'occasion de lui être utile, il ne me refusera pas le service que je lui demanderai. Je lui remettrai devant vous un ordre écrit que je daterai du camp de M. de Montcalm et

par lequel je prierai, au nom du général français, l'officier qui garde l'anse du Foulon de se replier sur Québec... Cet officier est mon ami, en quelque sorte mon frère d'armes; il ne doutera pas que cet ordre ne vienne du marquis de Montcalm lui-même. »

Le général Wolf réfléchit à son tour pendant quelques minutes qui parurent un siècle au gentilhomme béarnais.

Il appela ensuite le lieutenant Garnley, lui dit de conduire le prisonnier dans une pièce voisine et d'envoyer chercher immédiatement au village de l'Ange-Gardien le Canadien Franck Renaud.

Cela fait, il compléta cet ordre en donnant au jeune officier quelques instructions à voix basse.

Deux heures après, un petit détachement, au milieu duquel se trouvait le paysan canadien, traversait la cour de la ferme. Le pauvre homme n'avait pas bien compris ce que les soldats anglais lui avaient dit lorsqu'ils s'étaient assurés de sa personne dans l'auberge du père Joseph; aussi marchait-il d'un air triste et préoccupé.

Il se demandait sans doute si le général ennemi, pris de remords, n'avait pas cette fois l'intention de le faire tout de bon fusiller.

Selon l'ordre que James Wolf lui avait donné, le lieutenant Garnley fit attendre le Canadien dans le petit couloir étroit qui précédait la pièce où se trouvait le général, puis il vint dire à ce dernier que ses ordres étaient exécutés et que le paysan était là.

« Faites venir le prisonnier, dit Wolf. — Monsieur, continua le général en s'adressant à Jean

d'Arramonde lorsque celui-ci fut ramené en sa présence, voici du papier et une plume. Veuillez écrire ce que vous avez dit. Le messager est là, prêt à partir.

— Ne pourrais-je le voir, lui indiquer comment il devra s'y prendre pour traverser le camp de M. de Montcalm et arriver jusqu'à l'officier qui garde l'anse du Foulon ?

— C'est inutile, monsieur, répliqua Wolf avec un froid sourire; je lui donnerai moi-même ces instructions. »

Jean d'Arramonde eut un mouvement d'inquiétude. Il aurait voulu parler au Canadien, lui indiquer, ne fût-ce que par un signe, qu'il ne devait pas accomplir la mission dont il allait le charger.

Mais, devant l'insistance du général Wolf, il dut s'exécuter pour ne pas éveiller ses soupçons.

Il s'assit devant la table et écrivit :

*« A Monsieur de Saint-Preux, commandant
du poste de l'anse du Foulon.*

« Camp de Beauport, 6 septembre 1759.

« Quartier général :

« Par ordre de M. de Montcalm, M. de Saint-Preux devra abandonner son poste de l'anse du Foulon, dès qu'il aura pris connaissance de cette dépêche, et se replier aussitôt sur Québec.

« Par ordre du général en chef :

« Signé : JEAN D'ARRAMONDE. »

« Vous pouvez vous retirer, monsieur, » dit le général Wolf en jetant les yeux sur le papier que Jean d'Arramonde venait de signer.

Lorsque le gentilhomme béarnais eut disparu sous la conduite des soldats chargés de sa garde, le général Wolf fit venir Franck Renaud.

Il écrivit à son tour une lettre, y inséra le billet de Jean d'Arramonde, et, après avoir cacheté le paquet, il mit sur l'enveloppe la suscription suivante :

*Monsieur Isaac Bitché,
rue Jacques-Cartier,*

QUÉBEC.

Se tournant ensuite vers le paysan canadien :

« Mon ami, lui dit-il, il faut que vous vous chargiez de traverser les lignes françaises, d'entrer à Québec et de remettre cette lettre à son adresse. Je vous avertis qu'il s'agit d'une chose de la plus grande importance. Du résultat de votre mission dépend la vie de ce jeune homme qui a pris l'autre jour votre défense et qui maintenant est mon prisonnier.

— En ce cas, général, dit le Canadien avec feu, je vous répons que cette lettre sera remise, dussé-je y laisser un bras ou une jambe !

— On va vous délivrer un sauf-conduit pour sortir de nos lignes. Allez et faites diligence. »

Le paysan canadien glissa la lettre dans un bissac de toile suspendu à son cou et sortit à grands pas de la ferme, heureux à la fois d'en être quitte à si

bon marché et de pouvoir s'acquitter envers le brave jeune homme qui l'avait défendu aux dépens de sa liberté et peut-être de sa vie.

Pendant le reste de la journée, Jean d'Arramonde ne fut pas sans éprouver une certaine anxiété.

Si, par impossible, David Kérulaz allait être empêché de remplir la mission qu'il lui avait confiée, la situation deviendrait terrible.

Gaston de Saint-Preux, recevant cette seconde dépêche, se retirerait de l'anse du Foulon, laissant la place libre aux troupes anglaises qui devaient débarquer.

Alors, tout serait perdu. La position de l'armée française serait tournée, le camp et la ville surpris et emportés avant d'avoir pu se mettre en défense...

Toutefois, en réfléchissant, d'Arramonde se rassurait. Il comptait assez sur la force et l'adresse de David, pour vaincre tous les obstacles qui pourraient l'empêcher d'arriver jusqu'à l'anse du Foulon.

Et puis, Saint-Preux interrogerait évidemment le paysan canadien. Il saurait alors qu'au lieu de lui écrire librement, du camp de Beauport, Jean d'Arramonde lui expédiait cette lettre du camp des Anglais. Il apprendrait que son ami était le prisonnier de James Wolf, et, se défiant de quelque piège, il refuserait d'obéir à un ordre aussi grave.

« Eh ! le général Wolf n'a pas songé à cela ! » se dit d'Arramonde en reprenant confiance.

Mais on a vu que le général Wolf y avait parfaitement songé et que, pour éviter les questions que le commandant français ne manquerait pas d'a-

dresser à l'émissaire, il avait envoyé ce dernier chez un juif allemand de Québec, Isaac Bitché, qui jouait, à l'insu des Français, le rôle d'espion pour le compte des deux armées et dont l'intervention ne pouvait être suspecte à M. de Saint-Preux.

Dans le billet qu'il avait ajouté à la lettre de d'Arramonde, Wolf ordonnait à l'Allemand de faire parvenir à Saint-Preux, par un homme à lui, le faux ordre de M. de Montcalm et de lui dire qu'il le tenait d'un officier du général français.

Jean d'Arramonde avait donc raison d'être inquiet; David Kérulaz arrêté avant d'avoir pu atteindre l'anse du Foulon, c'était la ruine du hardi projet qu'il avait formé, c'était le débarquement des Anglais assuré et la perte inévitable de la vaillante armée de Montcalm.

ernier chez
tche, qui
spion pour
vention ne
x.

re de d'Ar-
e faire par-
lui, le faux
re qu'il le

d'être in-
r pu attein-
e du hardi
quement des
la vaillante

VI

EN PRISON

On avait enfermé David Kérulaz dans la même cellule qui avait servi de prison à son frère.

A peine revenu de l'étourdissement où l'avait jeté une aventure si extraordinaire, le chasseur canadien commença à réfléchir sur ce que sa situation avait de particulièrement critique.

Il s'inquiétait peu du sort qui lui serait réservé. Ses préoccupations étaient plus graves. Il se voyait empêché d'accomplir sa mission. Il songeait, la rage dans le cœur, que ce misérable Varin allait frapper plus haut que lui et atteindre dans sa vengeance M. de Montcalm lui-même...

Cependant, malgré ses angoisses, David Kérulaz restait toujours maître de lui.

Dès que le jour parut, il chercha les moyens de s'évader.

Mais les murs de son cachot étaient épais, la porte inébranlable sous son armure de fer, et la petite

fenêtre par laquelle filtrait le jour si élevée qu'il ne pouvait espérer l'atteindre, quand même il eût déplacé et mis debout le banc de pierre qui était l'unique siège de ce triste réduit.

Les bras croisés, le front penché, il tournait dans l'étroit cachot comme un lion dans sa cage.

Une sorte de fièvre s'emparait de lui. A tout moment il s'arrêtait agité par de violents frissons, le front couvert d'une sueur froide, le regard fixe.

Ce malheureux gentilhomme qui avait mis sa confiance en lui allait être déshonoré!... Il allait conduire les Anglais à la victoire en croyant assurer leur perte!... Et cela c'était sa faute à lui, qui s'était laissé prendre comme un enfant...

Et il retombait sur le banc de pierre, enfouait les mains dans ses cheveux et sentait des larmes de rage couler le long de ses poignets.

Tout à coup il entendit grincer un des gros verroux de la porte. Il tressaillit.

On venait le chercher, sans doute.

Mais alors on allait le conduire devant ses juges ; là il pourrait parler, il pourrait demander un sursis, le temps de courir à l'anse du Foulon ; et puis il reviendrait se constituer prisonnier, et on le condamnerait à mort, si l'on voulait, pour avoir bâtonné un intendant !

Toutes ces réflexions s'amoncelèrent dans son esprit pendant le court espace de temps que mit le geôlier à tirer les verroux de la porte.

Il vit entrer un petit homme maigre et fluet qui portait un pain noir sous son bras et une cruche d'eau à la main.

Le gardien mit la cruche à terre et le pain dans un trou pratiqué dans la muraille.

Puis il voulut sortir, mais David lui saisit le bras.

Le geôlier poussa un cri d'effroi.

« N'ayez pas peur, dit David, je ne veux pas vous faire de mal.

— Vous étiez pourtant attaché cette nuit quand on vous a amené, murmura le vieillard dont les dents claquaient.

— Oui; seulement, comme je me trouvais un peu serré là-dedans, je me suis mis à l'aise, répliqua le chasseur de bisons en montrant les débris de cordes et de courroies qui jonchaient le carreau humide. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Écoutez-moi bien. Le geôlier en chef de cette prison est François Taboureau, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Eh bien! dites-lui que David Kérulaz, qu'il connaît bien, voudrait lui parler sur-le-champ. »

Le petit vieillard écarquilla les yeux comme s'il eût essayé de percer l'ombre de la cellule.

« Vous êtes David Kérulaz, le fameux chasseur? Mais quel crime avez-vous donc commis, bon Dieu ?

— Peu importe. Dites à Taboureau de venir me voir, et, la prochaine fois que j'aurai de belles peaux de castor, je vous en promets quelques-unes, et vous pourrez remplacer par une veste bien chaude les guenilles que vous avez sur le dos. »

Le vieux gardien glissa comme une souris dans l'entre-bâillement de la porte, dont il referma ensuite derrière lui les énormes verroux.

David Kérulaz attendit une grande heure.

Enfin son cachot s'ouvrit de nouveau, et il vit paraître maître Taboureau, le geôlier en chef.

« Ah! mon garçon, c'est donc vous? dit ce dernier en entrant. Que diable venez-vous faire ici?

— Ma foi! mon brave François, je vous serais bien obligé de me le dire... Du reste, si ma présence vous gêne, vous savez, je vous permets de me donner la clef des champs.

— Comme vous y allez! Savez-vous bien, David, que j'ai reçu tout à l'heure l'ordre de vous veiller de près, et, comme si on n'avait pas encore assez confiance en moi, on a mis devant la porte de la prison un piquet de six hommes.

— C'est un grand honneur; j'en suis vraiment fort reconnaissant à ceux qui m'ont fait enfermer ici... Mais vous n'avez sans doute pas reçu pour consigne de m'empêcher de voir mes amis, mes parents?...

— Non, certes... cependant...

— Eh bien! faites-moi le plaisir d'envoyer immédiatement un de vos hommes chez Dervieux de Sillery. On dira à sa fille Marthe que je désire lui parler sur-le-champ; il s'agit d'une affaire de la plus grande importance. »

Le geôlier parut réfléchir.

Enfin, après un silence :

« Soit; j'enverrai faire votre commission, dit-il, mais à une condition, David.

— Et laquelle?

— C'est que vous me donnerez votre parole de ne pas tenter de vous évader.

sure.
au, et il vit
n chef.

? dit ce der-
faire ici?

vous serais
ma présence
de me don-

bien, David,
vous veiller
encore assez
porte de la

uis vraiment
ait enfermer
as reçu pour
s amis, mes

envoyer im-
z Dervieux de
je désire lui
affaire de la

ssion, dit-il,

votre parole

— Père Taboureau, répondit David, je vous promets de ne pas m'évader si je vois Marthe avant la fin du jour... Sinon, je ne réponds de rien.

— Je vais la faire chercher, je vais la faire chercher sur-le-champ, David, » dit le geôlier en sortant précipitamment du cachot.

Vers le soir, David entendit de nouveau les gros verroux grincer dans leurs anneaux de fer.

« C'est Marthe! » s'écria-t-il en se levant brusquement.

Son cœur ne l'avait pas trompé. C'était, en effet, Marthe Dervieux, sa fiancée, qui entra dans la cellule au bras du père Taboureau.

« Marthe!

— David! »

Ce double cri s'échappa simultanément de leurs lèvres.

« David, mon bon David, dit Marthe d'une voix tremblante, est-il bien possible que vous soyez ici?...

— Venez ici, Marthe, dit le chasseur canadien en attirant sa fiancée sur le banc de pierre où il s'assit à ses côtés. J'ai des choses graves à vous dire. »

Et s'adressant au vieux geôlier :

« Père Taboureau, dit-il, vous nous laisserez bien seuls quelques instants? »

Le vieillard parut hésiter.

« Eh! eh! dit-il d'un air soupçonneux, on a bientôt fait de mettre une lime dans la main d'un prisonnier et de lui glisser une corde dans la poche. »

David se leva d'un bond :

« Père Taboureau, dit-il, ne vous ai-je pas juré

de ne point m'évader? Avez-vous jamais entendu dire que David Kérulaz ait manqué à son serment?

— Non, mon ami, non, certainement; mais vous comprenez... »

Par un mouvement foudroyant, David saisit le vieillard à la cravate et arracha en même temps, de son autre main, le trousseau de clefs qui pendait à la ceinture du geôlier. Puis, le regardant avec une expression de pitié :

« Voyez, lui dit-il, si j'avais envie de m'échapper, je n'aurais qu'à serrer un peu plus fort votre cravate et à ouvrir toutes les portes avec les clefs que voici. »

Il lâcha le vieillard, lui rendit ses clefs, et acheva en souriant :

« Soyez tranquille, je n'en ferai rien, père Taboureau. Mais laissez-moi seulement cinq minutes avec Marthe. »

Le vieillard quitta le cachot, et tout en se secouant comme un chien qui sort de l'eau, il murmura :

« Ce diable de David!... Il a une façon de plaisanter!... »

« Marthe, reprit le chasseur canadien dès qu'ils furent seuls, vous êtes une fille de cœur, n'est-ce pas?

— Ah! mon cher David, si je n'avais pas eu du courage, je n'aurais pu supporter cette terrible nouvelle... Vous, en prison!... Mais pourquoi, mon Dieu, pourquoi?

— Plus tard... je vous le dirai, Marthe... Vous savez bien que je n'ai rien commis de mal, n'est-ce pas?

— Oh! certes, fit-elle en joignant les mains avec une touchante expression de foi candide.

— Eh bien! c'est l'essentiel... Nous nous expliquerons un autre jour. Maintenant, il faut que vous me rendiez un grand, un immense service...

— Parlez, David.

— Lorsque j'ai été pris et amené ici, dit-il d'une voix rapide, je traversais la ville pour me rendre à l'anse du Foulon... Vous savez qu'il y a là un détachement de l'armée de M. de Montcalm.

— Oui, je le sais... Les pauvres gens! Leur campement n'est pas loin de notre ferme, et je leur ai donné souvent du lait et des galettes de blé noir.

— Bon!... Vous connaissez sans doute aussi l'officier qui commande ce détachement?

— Oui, vraiment. Il vient quelquefois causer avec le père. Je sais qu'il s'appelle M. de Saint-Preux... un brave jeune homme qui a laissé, lui aussi, je crois, une fiancée là-bas, en France.

— Vous allez partir sur-le-champ et vous irez trouver M. de Saint-Preux. Vous lui direz que vous m'avez vu, que je suis chargé pour lui d'un message de M. d'Arramonde... Vous retiendrez bien ce nom?...

— Certes oui, David, dit Marthe en souriant. M. de Saint-Preux m'a souvent parlé de lui.

— M. d'Arramonde est en ce moment prisonnier des Anglais.

— Ah! pauvre garçon!

— Ils voulaient d'abord le fusiller, mais ils lui ont fait grâce, à condition qu'il leur indiquerait sur la côte de Québec un endroit où ils pourraient débarquer et surprendre la ville.

— Il a refusé, j'en suis sûre.

— Non, Marthe, il a accepté, il doit les conquérir devant l'anse du Foulon, vous comprenez... C'est pour cela qu'il faut que M. de Saint-Preux soit prévenu, afin qu'au lieu de se laisser surprendre par les Anglais, il les reçoive avec de bons canons et de bonnes carabines. Je courais l'avertir, mais des coquins m'ont fait enfermer ici... Alors j'ai pensé à vous, ma bonne Marthe...

— Ah! David, vous avez bien fait de penser à moi! dit la jeune fille en se levant. Depuis que les canons des Anglais bombardent notre pauvre ville, j'ai regretté bien souvent de n'être pas un homme, de ne pouvoir, comme vous, tenir une carabine entre mes mains. Enfin je vais donc pouvoir servir mon pays, moi aussi! Je vais pouvoir faire du mal aux Anglais!...

— Allez et hâtez-vous, ma bonne, ma courageuse enfant, dit David ému par ces paroles; il n'y a pas un instant à perdre. Il faut que vous soyez ce soir à l'anse du Foulon.

— J'y serai... Adieu, David!

— Adieu, Marthe! »

Le chasseur de bisons embrassa tendrement sa fiancée. Le père Taboureau entr'ouvrait justement la porte pour avertir David que les cinq minutes étaient écoulées. La jeune fille sortit.

Alors David Kérulaz eut une aspiration profonde, comme si un poids énorme avait été enlevé de sa poitrine.

« Maintenant, dit-il, à nous deux, monsieur Varin! »

VII

MARTHE DERVIEUX

Au moment où le jour tombait, Marthe Dervieux, sortie de Québec, longeait la haute falaise qui domine la rive gauche du Saint-Laurent.

La jeune fille marchait d'un pas ferme et rapide, les mains serrées sur son cœur, comme si elle eût voulu y tenir enfermé l'important secret dont elle était gardienne.

De grands nuages noirs avaient assombri le ciel avant l'heure habituelle de la chute du jour.

On entrait dans la saison des pluies; Marthe redoutait un orage, et cette crainte hâtait encore sa marche.

Bientôt le vent s'éleva. La vaste surface argentée du fleuve se couvrit de rides légères, qui se gonflèrent peu à peu et vinrent se dérouler en écumant sur la longue bande de sable qui s'étendait au bas de la falaise.

Il y eut tout à coup une rafale si violente que

Marthe dut s'arrêter suffoquée et se cramponner à un arbre pour ne pas tomber.

La rafale passée, elle reprit sa course.

Maintenant la nuit était tout à fait venue.

Le ciel était d'un noir d'encre. Heureusement la jeune fille connaissait bien le chemin; elle serait allée les yeux fermés à la ferme de Sillery, et par conséquent elle n'aurait pas de peine à trouver le campement de Saint-Preux, qui en était peu éloigné.

Elle rabattit sur ses cheveux flottants le capuchon noir de sa pelisse, arrondit les épaules et baissa la tête, comme si elle eût voulu se faire toute petite sous le grand effort du vent.

Bientôt elle entendit tomber autour d'elle de grosses gouttes d'eau. Une bouffée d'air humide vint fouetter son visage sous la pelisse qui le cachait. La pluie descendait du ciel en trombes serrées.

Le chemin montait et allait rejoindre le sommet d'une falaise, la plus haute de la côte. L'eau qui ruisselait dans ce chemin creux lui donnait l'aspect d'un torrent.

Marthe, secouée par les tourbillons de vent et de pluie, glissait dans cette fange et semblait près de tomber à chaque pas.

Enfin elle parvint au bout du chemin. D'un côté, un étroit parapet de terre et de cailloux battus la protégeait contre une chute dans le grand fleuve, dont les vagues grossies mugissaient en bas.

De l'autre côté, s'étendait une lande immense, semée de gros rochers. C'était là que David avait conduit l'intendant Varin; c'était dans cette plaine

que se trouvait, à près de deux milles, l'entrée du vaste souterrain qui communiquait avec la rive inférieure du Saint-Laurent.

Marthe redescendit la pente opposée.

Cette pente, très douce, conduisait à l'anse du Foulon, située à un mille environ.

Quittant le bord de la falaise, la jeune fille se dirigea vers la droite et pénétra dans l'intérieur des terres par un chemin qu'elle connaissait et qui abrégait la route.

Elle devina dans l'ombre la ferme de son père, qui dressait à quelque distance ses murs jaunis et ses grands toits de chaume.

Il lui sembla même apercevoir au loin une lumière qui piquait les ténèbres épaisses.

« Pauvre père, se dit-elle, il m'attend. Comme il doit être inquiet! »

Et elle eut la pensée de courir à la ferme, de rassurer le vieillard, de lui dire le motif qui la retenait loin du logis.

Mais eût été perdre du temps, et David Kérulaz lui avait recommandé de se hâter.

La pluie redoublait, le vent faisait toujours rage. Malgré la rapidité de sa marche, la pauvre enfant se sentait toute glacée.

« David! David! murmura-t-elle. Mon Dieu! donnez-moi la force d'aller jusqu'au bout. »

Et pensant à son fiancé qui avait mis sa confiance en elle, pensant à l'armée de M. de Montcalm qu'elle croyait sauver, pensant à Dieu qui devait la protéger, Marthe sut vaincre la fatigue et le froid qui engourdisaient ses membres.

Elle marchait, marchait toujours.

Tout à coup il lui sembla entendre une voix dans l'ombre.

Elle s'arrêta.

Mais le fracas du vent et de la pluie continuait.

Elle crut qu'elle s'était trompée et poursuivit sa course.

« Je dois être près du camp des Français, se dit-elle; la cabane de M. de Saint-Preux est là, sur la gauche. »

Et elle se dirigea de ce côté.

Mais au même instant un éclair rapide raya l'obscurité de la nuit...

Une détonation retentit à dix pas de distance.

Marthe porta les deux mains à sa gorge; un cri étouffé sortit de ses lèvres.

Elle chancela, puis étendant les bras avec un geste de désespoir, elle tomba inanimée sur l'herbe ruiselante.

La pauvre fille n'avait pas entendu l'appel réitéré de la sentinelle; un coup de feu venait de la renverser.

Ce coup de feu attira plusieurs soldats qui accoururent.

Ils se baissèrent et, étendant les mains dans l'obscurité, ils tâtèrent l'étoffe de la large pelisse qui enveloppait Marthe.

« Une femme! s'écria l'un d'eux.

— Morte?

— Oui. »

Il y eut parmi eux un silence. Puis celui qui avait tiré murmura :

« J'ai crié trois fois : Qui vive? On ne m'a pas répondu. La consigne est la consigne. »

Et tandis que, sérieux et tristes, les soldats se demandaient ce qu'ils allaient faire de ce pauvre corps inanimé, une ombre noire glissa près d'eux sans qu'ils pussent l'apercevoir.

Cet inconnu, cet homme courait en rasant la terre.

Il s'arrêta devant une cabane grossièrement construite et dont la porte était encadrée d'un filet de lumière.

Il frappa à cette porte ; on ouvrit.

« Monsieur, dit l'inconnu tout haletant en s'adressant au jeune officier qui venait le recevoir, n'êtes-vous pas M. de Saint-Preux ? »

— Oui.

— Voici un message que M. d'Arramonde m'a chargé de vous remettre. »

Gaston de Saint-Preux décacheta la lettre. Son visage exprima une vive surprise ; il lut deux fois le billet avant de parler.

Enfin, faisant un signe d'assentiment :

« Vous direz à M. d'Arramonde que les ordres de M. de Montcalm seront exécutés. »

L'homme s'inclina et sortit.

Le message d'Isaac Bitché était arrivé avant celui de David Kérulaz.

VIII

LA DESCENTE

Deux jours après l'entretien que David Kérulaz avait eu avec Jean d'Arramonde, toute la partie de l'armée anglaise campée près du village de l'Ange-Gardien fut embarquée sur les vaisseaux.

Un matin cette flotte s'ébranla et remonta le Saint-Laurent.

A l'avant du premier navire se trouvaient le général Wolf et son état-major.

Un peu plus loin, assis sur un amas de cordages roulés, était Jean d'Arramonde, gardé par quatre soldats et par le lieutenant Garnley.

Le gentilhomme béarnais se tenait la tête entre les mains dans l'attitude d'un coupable repentant. En réalité, il cherchait dans son esprit actif comment, le moment venu, il pourrait se tirer des mains de ceux qui le surveillaient de si près et qui avaient l'ordre de lui loger une balle dans la tête s'il tentait de s'échapper.

Ce voyage dura une partie du jour.

Le général Wolf le connaissait bien, ce trajet qu'il avait fait tant de fois pour inspecter les positions de l'ennemi, cherchant toujours si, dans cette barrière de granit et de fer que lui opposait le génie de Montcalm, il ne trouverait pas un passage où il pût faire pénétrer son armée.

On passa devant la grande île d'Orléans ravagée par les Anglais, puis devant la pointe de Lévy où se trouvait une autre partie de l'armée de Wolf et où étaient établies les puissantes batteries qui bombardaient Québec.

Enfin, à un détour du fleuve, on aperçut au loin sur la rive gauche un étincellement de toits métalliques, un amas de murs blancs qui se reflétaient dans les eaux du grand fleuve, de hardis clochers s'élevant de distance en distance au milieu de constructions bizarres — clochers silencieux et qui se dressaient mélancoliques dans le ciel, comme pour attester que, malgré les boulets anglais, la capitale de la Nouvelle-France était encore debout, fière, invincible !

La flotte s'étant rapprochée, Jean d'Arramonde reconnut le vaste port de Québec, l'endroit où l'*Albatros* avait abordé le 1^{er} mai 1759; il vit aussi que toutes ces belles maisons du quai qu'il avait admirées étaient percées de grands trous noirs, comme des cadavres éventrés qui se soutiennent les uns contre les autres dans l'horreur d'un champ de bataille.

La flotte passa, saluée par les batteries anglaises placées le long de la rive droite.

Le général Wolf, les deux mains crispées sur le pommeau d'or de sa canne, attachait sur Québec le regard fixe et ardent de l'aigle qui convoite une proie magnifique.

En ce moment on lisait plus que jamais sur ce visage austère et pâle l'inflexible résolution de vaincre. On sentait dans ses lèvres serrées, dans l'expression de ses yeux dont les paupières ne battaient pas, cette opiniâtreté formidable qui vient à bout de tous les obstacles.

Jean d'Arramonde éprouva une fois encore un frisson d'inquiétude en voyant de quelle façon James Wolf regardait Québec et cette côte de granit que jusqu'à présent il n'avait pu franchir.

Un détour du fleuve cacha la capitale de la Nouvelle-France.

Alors se dressa la ligne uniforme des falaises inaccessibles brisées çà et là par le haut, comme un mur qui s'éroule, et donnant passage à un flot d'herbes et de feuillage, chevelure ondoyante que le vent soulevait en passant.

De grands oiseaux noirs sortaient des trous de ce mur immense et, volant lourdement, venaient frapper du bout de leurs grandes ailes les cordages des vaisseaux anglais.

Le courant était rapide, le vent contraire. La flotte avançait lentement.

Enfin Jean d'Arramonde vit que les falaises s'abaissaient par une pente douce.

« Nous devons approcher de l'anse du Foulon, » pensa-t-il.

Il se leva, appuya ses deux mains sur le bastin-

gache et interrogea la côte d'un regard anxieux.

En effet, une demi-heure après, on aperçut au loin, au bas de la ligne de rochers où elle se détachait comme une nappe d'eau, la petite plage de sable où Jean d'Arramonde et Gaston de Saint-Preux s'étaient embarqués quelques mois auparavant.

Comme ce temps lui parut loin ! Que d'événements depuis ce jour où, brûlant d'impatience, il s'était élancé sur les pirogues des Abénaquis pour aller demander à M. de Montcalm de quelle façon Saint-Preux et lui allaient se couper la gorge !

Il ne put s'empêcher de sourire en songeant à ces choses si près de lui et pourtant si lointaines.

« Ah ! se dit-il, tu n'étais qu'un fou, mon pauvre d'Arramonde. »

« Mais es-tu plus sage à présent ? » se demanda-t-il en contemplant de son fin regard de Gascon les Anglais entre les mains desquels son étourderie l'avait jeté.

N'importe ! Malgré tout il était plein de confiance. Une sorte de pressentiment lui disait qu'avant la fin du jour il ne serait plus le prisonnier des Anglais.

Il n'aurait pas voulu changer de situation avec M. de Saint-Preux.

« Et pourtant, pensa-t-il, il aura un beau rôle tout à l'heure, lorsque, grâce à moi, il précipitera tous ces Anglais dans le Saint-Laurent... Qui m'aurait dit qu'un jour je lui rendrais un pareil service ? Eh ! mordious, c'est de bon cœur, vraiment !... Il l'a bien gagné. Voilà trois semaines qu'il se morfond en haut de cette falaise, tandis que moi... Ah ! je

puis dire que je n'ai pas perdu mon temps... Que d'aventures ! Je parie que, quand je raconterai cela là-bas, en France, on ne me croira pas, et l'on me dira que je me vante comme un cadet de Gascogne !»

La petite plage de sable se rapprochait peu à peu. On n'en était plus qu'à trois cents toises.

Jean d'Arramonde regarda le général Wolf.

« Il va donner l'ordre d'aborder, » dit-il.

Mais le général Wolf restait toujours immobile, les bras croisés, à l'avant du vaisseau.

La flotte tout entière passa devant l'anse du Foulon, sans s'y arrêter.

Jean d'Arramonde eut un mouvement de surprise et d'inquiétude. Qu'était donc devenu le projet de débarquement ? James Wolf se douterait-il du piège qui lui était tendu ?

Un instant de réflexion suffit pour rassurer le gentilhomme béarnais.

« Les Anglais attendent sans doute que la nuit soit venue pour opérer leur descente, » pensa-t-il.

Il ne se trompait pas.

La flotte anglaise remonta encore le Saint-Laurent pendant l'espace d'un mille environ, puis elle jeta l'ancre.

Lorsque le soir approcha, un ordre, parti du navire que montait James Wolf, fut répété de loin en loin ; on leva les ancres.

Les vaisseaux tournèrent sur eux-mêmes et dirigèrent leurs proues vers le nord.

Enfin, la nuit étant venue, les voiles glissèrent le long des mâts, et la lune, qui se levait, éclaira leurs grandes surfaces blanches.

Le vent et le courant étaient maintenant favorables, les navires descendaient le grand fleuve avec une rapidité silencieuse.

Ils allaient, serrés les uns contre les autres, comme un immense îlot flottant, bâti de lourdes maisons noires.

En même temps une animation plus vive se manifesta à bord.

Des soldats armés sortirent peu à peu de l'entrepont et vinrent se masser contre le bastingage. Des poulies grincèrent ; on vit se détacher de la coque noire de chaque navire une sorte de radeau très plat qui devait servir au débarquement des troupes.

Enfin on aperçut de nouveau à la clarté de la lune la petite plage de l'anse du Foulon.

Le vaisseau de James Wolf parut redoubler de vitesse et précéda les autres de plusieurs encâblures.

Le général anglais ayant alors donné un ordre à l'un de ses officiers, celui-ci vint dire à Jean d'Arramonde que le commandant en chef voulait lui parler.

Le gentilhomme béarnais s'avança, toujours suivi de sa fidèle escorte.

« Monsieur, dit James Wolf d'un ton bref, le moment approche où mes soldats vont tenter d'aborder à cette falaise basse. Je compte que le poste qui y était établi a disparu, selon la promesse que vous m'en avez donnée... Cependant, comme je ne veux pas exposer la vie de mes hommes, je vais envoyer un détachement en reconnaissance. S'il est accueilli par des coups de fusil, nous continuons notre route, et je vous fais immédiatement fusiller. »

Jean d'Arramonde eut un léger tressaillement. Il n'avait pas prévu cet excès de prudence du général anglais.

Lorsqu'il vit mettre à l'eau une des chaloupes du bord, lorsqu'il vit un petit détachement d'une dizaine d'hommes monter dans cette barque et se diriger vers l'anse du Foulon à force de rames, il pensa que tout était perdu.

« Allons ! se dit-il, le sort en est jeté, je n'ai plus qu'à recommander mon âme à Dieu... Les soldats de Saint-Preux vont faire feu sur cette avant-garde, et l'affaire sera manquée. »

Il y eut alors un silence solennel à bord du vaisseau.

Tous, anxieux, attendaient le retour du détachement envoyé en reconnaissance.

Wolf, fiévreux, agité, semblait avoir peine à tenir en place.

Le poste serait-il abandonné comme l'avait promis le prisonnier ? Pourrait-il se glisser avec ses cinq mille hommes à travers l'étroit passage de cette falaise et opérer le débarquement hardi qui devait lui assurer la prise de Québec ?

Les minutes lui paraissaient des siècles. Il tendait l'oreille vers la rive, écoutant si une détonation lointaine n'allait pas venir lui annoncer la ruine de ses espérances.

Non ! tout était silence et ténèbres.

La lune, roulant entre de gros nuages, mettait seulement de temps en temps une vive lueur sur ces rochers, amoncelés au fond de la baie, parmi lesquels se trouvait le passage.

Enfin, grâce à cette lueur rapide, James Wolf put voir la barque qui revenait.

D'un geste brusque, il tira son épée du fourreau.

« Messieurs, dit-il à ses officiers d'une voix qui sonnait comme un victorieux appel, voici nos hommes qui reviennent... Préparons-nous à aborder!... »

D'Arramonde, extrêmement pâle, s'appuya au bastingage.

« Le poste est abandonné!... se dit-il avec une horrible angoisse. David Kérulaz n'est pas arrivé!... »

Et un poids de honte et de douleur descendit sur son front qui s'inclina; il lui sembla qu'un sanglot allait l'étouffer; il tordit ses mains, et entre ses lèvres serrées passa ce déchirant murmure :

« Perdu! déshonoré! trahi! »

« Le poste est abandonné! » répéta en ce moment, en sautant sur le pont du navire, l'officier qui avait guidé la petite reconnaissance.

Un ordre bref fut donné. Au même instant, on entendit dans l'eau le plongeon d'un grand corps lourd.

C'était un des radeaux qui venait d'être descendu.

Ce radeau chargé de soldats fut poussé vers la rive, puis un autre lui succéda, puis un troisième.

Le reste de la flotte s'approcha et fit à son tour la manœuvre de débarquement.

James Wolf avait pris place avec ses officiers dans la chaloupe. Il rejoignit la tête des radeaux, car il voulait sauter à terre le premier et planter lui-même sur la rive le drapeau d'Angleterre.

Bientôt il ne resta plus à bord que quelques ma-

telots, Jean d'Arramonde et deux soldats que le lieutenant Garnley avait laissés près de lui.

Un murmure confus s'élevait de la surface de l'eau ; les ordres s'échangeaient rapidement à voix basse.

Tout avait été bien prévu et combiné. Les radeaux glissaient les uns derrière les autres et venaient jeter sur le sable leur contingent de soldats avec un ordre et une rapidité extraordinaires.

Encore quelques instants et le débarquement allait être terminé. Avant minuit toute l'armée serait rangée en bataille dans les grandes landes désertes qui étendaient leurs mélancoliques solitudes au-dessus de la falaise.

Déjà la tête de la colonne montait péniblement le sentier tracé entre les rochers. Elle arriva au sommet et aperçut devant elle l'espace que la nuit rendait plus immense encore.

Au même moment une épouvantable explosion déchira l'air.

De grandes colonnes de flammes et de fumée s'élevèrent dans le ciel, qui prit des lucurs d'incendie.

Les rochers au milieu desquels l'avant-garde anglaise s'était engagée craquèrent de toutes parts ; des quartiers de rocs furent projetés au milieu de tourbillons d'une fumée rougeâtre, et écrasèrent, en retombant, les soldats massés dans l'étroit passage.

Un cri retentit, horrible, déchirant, poussé par cent bouches à la fois. Il semblait que la terre, s'entr'ouvrant soudain, avait précipité ces malheureux dans de brûlants abîmes.

En même temps, des deux pointes de la falaise, qui s'avançaient de chaque côté de la petite baie, sortirent des flammes crépitantes; des milliers de balles mêlèrent leurs sifflements aigus aux profondes détonations de l'artillerie, qui mettait dans cet effroyable tumulte une note grave et mesurée.

Les Anglais, surpris, atterrés, ne pouvaient riposter.

Ces feux plongeants dirigés contre eux par un ennemi invisible faisaient dans leurs rangs des trouées sanglantes. Enveloppés d'un véritable ouragan de plomb et de mitraille, ils se replièrent en désordre vers les radeaux qui les avaient amenés.

« Saint-Preux! Saint-Preux! » s'écria d'Arramonde.

Il sauta sur le bastingage et contempla de ses yeux démesurément ouverts la scène de carnage dont l'anse du Foulon était le théâtre.

Il ne put dire que ces deux mots; il était fou de joie, d'émotion.

Une main brutale se posa sur son bras; il sentit contre son front le canon d'une carabine.

Mais, prompt comme l'éclair, il s'élança par-dessus le bord du navire et plongea dans les eaux froides du Saint-Laurent.

IX

LE CAMP DE SILLERY

Une heure après le silence régnait dans l'anse du Foulon.

Sous les rayons argentés de la lune, on voyait fuir au loin les grandes masses noires des vaisseaux anglais.

De lourds flocons de fumée sortant des entrailles des rochers, quelques gémissements plaintifs poussés par les blessés étendus sur la petite plage, tels étaient les seuls indices de ce sanglant combat.

Au sommet de la falaise, on voyait passer des ombres.

C'étaient les soldats de Saint-Preux qui sortaient des rochers derrière lesquels ils s'étaient cachés pour repousser le débarquement des Anglais. Ils rejoignaient leur campement, encore tout animés de la victoire foudroyante qu'ils venaient de remporter sur l'avant-garde de l'armée ennemie.

Saint-Preux rentra dans la cabane qu'il s'était fait construire au milieu du camp.

Au moment où il débouclait son ceinturon et posait son épée sur la table, il vit tout à coup une grande ombre noire devant lui.

« D'Arramonde! s'écria-t-il.

— Saint-Preux! » répéta une voix vibrante.

Et, se jetant dans les bras l'un de l'autre, ils échangèrent une fraternelle et cordiale étreinte.

Tandis que Lèveillé faisait un grand feu pour sécher les vêtements mouillés de Jean d'Arramonde, les deux jeunes gens se racontaient avec une précipitation animée, joyeuse, ce qui leur était advenu depuis qu'ils s'étaient quittés.

Ils parlaient tous deux à la fois, se serraient les mains à chaque instant avec émotion, comme pour se féliciter d'avoir pu vaincre heureusement tant d'obstacles et de dangers.

« Il y a deux jours, dit Saint-Preux, j'ai reçu le billet par lequel vous me mandiez que M. de Montcalm m'ordonnait de quitter mon poste de l'anse du Fouïon. J'étais encore sous le coup de l'étonnement où m'avait jeté cet ordre imprévu, lorsqu'on vint me dire qu'une jeune fille était tombée sous la balle d'une de mes sentinelles. Je la fis amener ici, et jugez de ma surprise lorsque je reconnus dans la pauvre blessée Marthe Dervieux, la fiancée de David Kérulaz, une bonne et brave fille que je connaissais bien, car, plus d'une fois, j'étais allé me reposer à la ferme de son père, qui est à une demi-heure d'ici!... La malheureuse enfant pouvait à peine parler, la balle l'ayant frappée à la gorge. Néanmoins elle m'apprit en quelques mots que vous étiez prisonnier des Anglais, que David Kérulaz était

lui-même enfermé dans la prison de Québec et qu'il lui avait dit de me recommander de faire bonne garde, parce que vous l'aviez prévenu que les Anglais devaient débarquer sous peu à l'anse du Foulon... La pauvre fille s'était évanouie en achevant d'une voix entrecoupée les derniers mots de son important message; je la fis transporter à la ferme de son père. Puis j'écrivis à M. de Montcalm en lui racontant ce qui venait de m'arriver et en joignant votre billet à ma lettre.

« Je reçus sa réponse ce matin. Il m'envoyait un renfort d'une quarantaine d'hommes, deux pièces de montagne, de la poudre et des munitions. Il m'ordonnait de miner le passage par où les Anglais pouvaient atteindre le sommet de la falaise, de me cacher ensuite de chaque côté de la baie avec mes soldats, de placer mes deux pièces en batterie dans une anfractuosité de rocher et d'attendre ensuite la venue des Anglais. Ses ordres furent exécutés à la lettre... Je vis s'approcher la flotte anglaise, je vis la chaloupe contenant l'avant-garde aborder au rivage et les hommes qui la montaient venir faire une reconnaissance dans mon camp abandonné. Mes soldats, dissimulés derrière les grandes roches de la baie, étaient invisibles.

« Puis les chalands s'approchèrent, chargés d'Anglais; le débarquement commença, la ceinture ennemie se mit à gravir le chemin resserré pratiqué sur le flanc de la falaise. Alors mon brave Léveillé, qui avait accepté la périlleuse mission de faire jouer la mine, mit le feu à la trainée de poudre; les rochers, au milieu desquels les Anglais s'étaient

aventurés s'éroulèrent sur eux. En même temps, mes deux pièces, chargées à mitraille, balayèrent la grève, tandis que mes hommes dirigeaient contre les Anglais une fusillade bien nourrie.

— Ah! s'écria d'Arramonde enthousiasmé, ils n'auront pas envie d'y revenir! Quand je pense à ce petit général anglais — un freluquet! — qui avait l'air de se moquer de moi en me remerciant de l'avoir conduit ici!... Oh! sandis! il est peut-être resté dans la bagarre, car il s'était jeté à terre l'un des premiers. »

Les deux jeunes gens avaient tant de choses à se dire qu'ils veillèrent jusqu'au jour.

Le lendemain matin, dès que le jour parut, il fut convenu que d'Arramonde se rendrait à Québec, puis au camp de Beauport, pour annoncer à M. de Vaudreuil, le gouverneur général, puis à M. de Montcalm, les événements de la nuit.

Les deux jeunes gens se rendirent d'abord à l'anse du Foulon pour revoir le théâtre de la défaite des Anglais.

L'explosion de la mine avait rendu impraticable le passage de la falaise qui était obstrué de rochers énormes. On ne devait donc plus craindre une tentative de débarquement de ce côté.

Jean d'Arramonde et Saint-Preux constatèrent pourtant avec surprise que la flotte anglaise n'avait pas changé de place. Elle était toujours mouillée en face de la petite baie, comme si James Wolf, sans renoncer à ses projets, eût attendu une meilleure occasion pour les mettre à exécution.

Bientôt une chaloupe se détacha de l'un des navires

et rama vers le rivage. Saint-Preux fit prendre aussitôt les armes à quelques-uns de ses hommes : mais cette précaution était inutile. Cette chaloupe portait le pavillon parlementaire. Elle fit des signaux pour indiquer qu'elle venait relever les morts et les blessés étendus en grand nombre sur la plage. Cette triste besogne terminée, la barque reprit le chemin des vaisseaux. Cependant la flotte ne leva pas l'ancre. Toute la journée elle demeura immobile en face de la côte.

Jean d'Arramonde, conduit par Léveillé, avait pris le chemin de Sillery. Il comptait prier le père Dervieux de lui prêter un cheval pour se rendre au camp de Beauport. Le vieux paysan, qui avait entendu parler de lui par David Kérulaz, l'accueillit avec émotion.

« Ma pauvre fille vous sera bien obligée de l'intérêt que vous lui marquez, monsieur, dit-il d'un ton triste; mais elle repose en ce moment. Ah! monsieur, poursuivit-il, si vous voulez la rendre bien heureuse, faites mettre en liberté David Kérulaz... Ça la tourmente tant de le savoir en prison! Elle en parle pendant la nuit en rêvant tout haut.

— Savez-vous pour quelle cause on l'a arrêté?

— Il a eu une querelle avec un intendant nommé Varin... Cet homme l'a menacé de son bâton, et, comme David a le sang chaud, il a arraché ce bâton des mains de l'intendant et le lui a brisé sur les épaules. Depuis, les hommes de Varin le cherchaient activement. Ils ont pu mettre la main sur lui l'autre jour et l'ont conduit à la prison de la ville. Mais il

suffira d'un mot de M. de Vaudreuil pour lui rendre la liberté... »

Quelques instants après, d'Arramonde, monté sur l'un des vigoureux chevaux du fermier, s'avantait au grand trot vers Québec.

Une des premières personnes qu'il rencontra en entrant dans la ville fut M. de Frontenac qui galopait dans la direction opposée.

« Eh ! je suis heureux de vous voir, mon cher vicomte, s'écria d'Arramonde... Où courez-vous ainsi ? »

— Un Canadien vient d'apporter au quartier général la nouvelle qu'un combat aurait été livré cette nuit sur la côte de Sillery... Je vais voir en hâte si cela est vrai.

— Je suis charmé de vous éviter la peine de courir à Sillery. Oui, mon cher vicomte, ce combat a eu lieu. Les Anglais ont essayé de débarquer, mais ils ont été reçus si gaillardement par M. de Saint-Preux qu'ils ont regagné précipitamment leurs vaisseaux en laissant sur le sable un grand nombre des leurs. J'allais précisément informer de cet événement M. de Vaudreuil et M. de Montcalm.

— Venez donc, je vais vous conduire au palais du gouverneur. Il doit y avoir justement ce matin un conseil auquel assistera M. de Montcalm. Il sera ravi d'entendre de votre bouche le récit de cet heureux combat. »

Les deux jeunes gens éperonnèrent leurs chevaux et s'arrêtèrent bientôt devant la demeure du gouverneur général de Québec.

Ils mirent pied à terre et montèrent rapidement un escalier conduisant au premier étage.

« Veuillez m'attendre ici, monsieur d'Arramonde, » dit le vicomte de Frontenac en introduisant le gentilhomme béarnais dans une vaste salle qui servait d'antichambre.

Il pénétra lui-même dans une autre pièce, puis revint au bout de quelques instants prévenir Jean d'Arramonde que M. de Vaudreuil et le marquis de Montcalm désiraient le voir sur-le-champ.

d'Arra-
ntrodui-
ste salle

ce, puis
nir Jean
rquis de

X

VENGEANCE

Une dizaine d'officiers au costume simple et sévère étaient debout autour d'une grande table jonchée de cartes et de papiers.

Un autre groupe d'hommes, vêtus d'habits de velours galonnés d'or et coiffés de perruques poudrées, se tenaient dans un des coins de la pièce.

Dès qu'il aperçut d'Arramonde, M. de Montcalm qui était parmi les officiers vint vers lui la main tendue et lui dit avec bonne humeur :

« J'ai prié M. le marquis de Vaudreuil de vous faire entrer sur-le-champ, monsieur, car je sais que vous n'aimez pas à faire antichambre. »

Puis s'adressant au gouverneur général, qui se trouvait près de lui :

« Monsieur, dit-il, je vous présente M. d'Arramonde, un de mes meilleurs officiers dont j'ai déjà eu l'occasion de vous parler à propos de l'affaire de Montmorency... Monsieur, continua-t-il en se tour-

nant vers le jeune officier, je suis ravi que vous ayez pu vous tirer des mains des Anglais. M. de Frontenac vient de nous dire que vous nous donneriez d'utiles renseignements sur le combat qui s'est engagé cette nuit près de l'anse du Foulon. Le conseil vous entendra avec intérêt. »

Jean d'Arramonde s'inclina, et, entrant au milieu du cercle formé par les principaux officiers de l'armée, il raconta ce qui lui était advenu pendant les derniers jours de sa captivité et comment il avait été assez heureux pour faire tomber l'armée du général ennemi dans une embuscade adroitement préparée.

« Monsieur, dit le marquis de Vaudreuil, votre conduite sera signalée à Sa Majesté, qui, j'en suis sûr, la récompensera comme elle le mérite. Je serais heureux si, dès maintenant, il m'était possible de faire quelque chose qui vous fût agréable; quelque faveur que vous me demandiez, je vous promets de vous l'accorder.

— Je suis profondément reconnaissant à Votre Excellence des marques d'estime qu'elle veut bien me donner, dit Jean d'Arramonde. Son approbation est la meilleure récompense que je puisse solliciter pour moi... Mais, poursuivit-il en saisissant avec beaucoup d'à-propos l'occasion qui se présentait, puisque vous voulez bien me permettre, monseigneur, de faire un appel à votre bienveillance, je l'implorerai en faveur d'un homme loyal et courageux, qui m'a été d'un grand secours pour mener à bonne fin cette entreprise et qui, en ce moment, expie dans un cachot le malheur d'avoir déplu à l'un de vos subalternes. »

Un mouvement se fit parmi les messieurs galonnés qui se trouvaient à l'une des extrémités de la salle et qui étaient les principaux intendants et fournisseurs de l'armée, que M. de Vaudreuil avait convoqués pour donner au conseil des renseignements sur la situation des vivres.

« Quel est cet homme? demanda le marquis de Vaudreuil. Que voulez-vous dire, monsieur?

— Cet homme se nomme David Kérulaz, répliqua Jean d'Arramonde.

— David Kérulaz! s'écria le marquis de Montcalm. Que lui est-il donc arrivé?... Ne nous avez-vous pas dit tout à l'heure que c'était lui, le brave garçon, qui vous avait aidé à correspondre avec M. de Saint-Preux?

— Mon récit n'était pas tout à fait exact, monsieur le marquis; David Kérulaz a, en effet, reçu mes instructions; il s'est mis courageusement en route pour parcourir la longue distance qui sépare le camp anglais de l'anse du Foulon... Mais, comme il traversait Québec, il a été arrêté par des inconnus, jeté en prison, et, sans un secours providentiel, l'avis important dont je l'avais chargé ne serait pas parvenu à M. de Saint-Preux.

— Qui donc a osé mettre la main sur David le chasseur, sur le plus brave, le plus loyal, le plus fidèle de nos Canadiens?

— Je l'ignore... on m'a parlé d'un certain intend... »

Un homme se détacha alors du groupe qui tenait conseil à voix basse à quelques pas des officiers. Il s'avança d'un pas lent et cauteleux jusqu'à la table

où Montcalm appuyait son poing fermé, et, s'approchant de M. de Vaudreuil :

« Monseigneur, dit-il, c'est moi qui ai demandé que ce David soit arrêté, et, avec votre permission, je demande maintenant qu'il soit jugé. »

Montcalm se retourna à moitié. Son regard dédaigneux s'abaissa sur le misérable personnage qui intervenait.

« Ah ! c'est vous, monsieur Varin ? dit-il avec mépris. Ainsi, dans une pensée de vengeance personnelle, vous avez fait arrêter David Kérulaz au moment même où il accomplissait une mission d'où dépendait le salut de l'armée.

— Cet homme m'a insulté... Publiquement, il m'a traité de voleur... »

Il y eut sur les lèvres de tous les officiers un sourire qui n'échappa point à l'œil perfide de l'intendant.

« Enfin, dit-il en devenant pourpre de colère, il m'a... oui, messieurs, il m'a frappé!!! »

Le sourire s'accrut. En ce moment, le groupe qui se tenait à distance se rapprocha peu à peu. M. Bigot, l'intendant général, voulut prêter à son subdélégué l'appui de l'ascendant qu'il avait su conquérir sur le trop faible gouverneur de Québec.

« Monsieur le marquis, dit-il en s'adressant à M. de Vaudreuil d'un ton pénétré, cet homme, que l'on ose défendre devant vous, a outragé dans la personne de M. Varin le corps des intendants tout entier... Parti de si bas, l'outrage est peu de chose, mais il nous paraîtra tout à fait sensible si ce misé-

et, s'appro-
 ai demandé
 permission,
 »
 regard dédai-
 sonnage qui
 t-il avec mé-
 ance person-
 z au moment
 d'où dépen-
 liquement, il
 ciers un sou-
 de de l'inten-
 de colère, il
 ! »
 at, le groupe
 peu à peu.
 prêter à son
 qu'il avait su
 leur de Qué-
 s'adressant à
 homme, que
 tragé dans la
 tendants tout
 peu de chose,
 ble si ce misé-

nable n'encourt pas de votre justice le châtement qu'il mérite. »

M. de Montcalm ne put rester maître de lui. Emporté par sa vivacité naturelle, il frappa la table du poing, et, dardant sur le groupé des intendants son regard étincelant :

« Soyez tranquilles, messieurs, s'écria-t-il, un moment viendra où justice sera faite, où tous les coquins seront châtiés ! En attendant cette heure, que j'appelle de tous mes vœux, je ne souffrirai pas qu'un homme dont le dévouement et le courage ont été si utiles à l'armée que je commande soit emprisonné sous je ne sais quel prétexte. »

Varin fit un mouvement ; M. Bigot lui mit la main sur l'épaule pour le calmer.

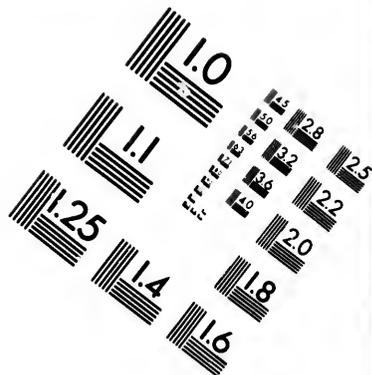
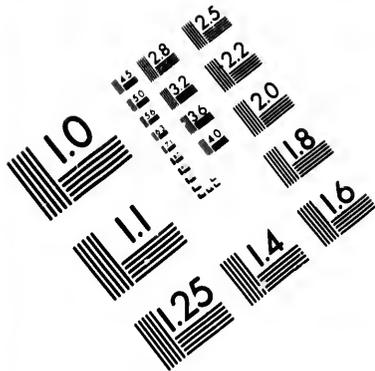
Cependant le marquis de Montcalm avait pris une feuille de papier et une plume qu'il tendit à M. de Vaudreuil.

« Monsieur, dit-il, veuillez, je vous prie, signer un ordre pour que David Kérulaz soit mis sur-le-champ en liberté... Mes officiers, — qui ont pu apprécier souvent ses services, qui, dernièrement encore, lui ont dû de sortir sains et saufs d'un infâme guet-apens, — mes officiers se joignent à moi pour demander sa grâce. »

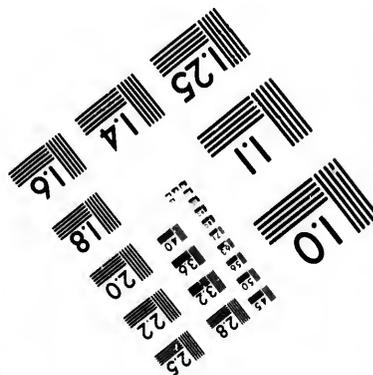
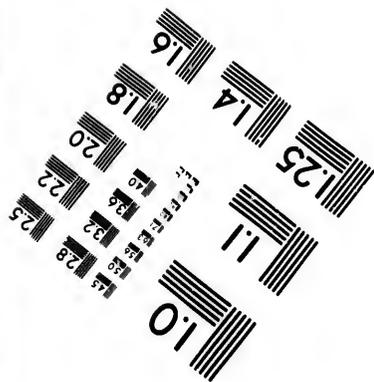
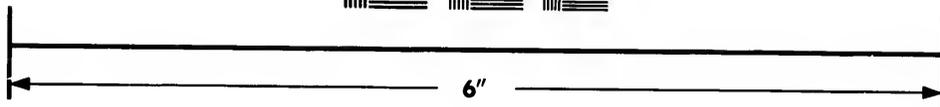
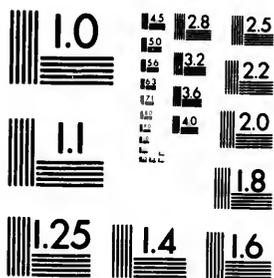
Les vaillants lieutenants de Montcalm, Lévis, Bougainville, Senezergues, firent un signe d'assentiment et, se tournant vers les intendants, leur jetèrent de méprisants regards de défi.

M. de Vaudreuil était visiblement embarrassé. Il roulait entre ses doigts la plume que lui avait tendue Montcalm. Il lui en coûtait de mécontenter Bigot



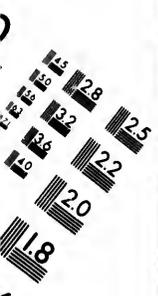


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



et ses complices, qui, jusqu'à présent, avaient trouvé en lui un instrument si docile et si complaisant.

Il y eut un long silence.

Enfin, M. de Vaudreuil, qui promenait autour de lui ses regards indécis, aperçut Jean d'Arramonde. Alors son visage s'éclaira, comme s'il eût trouvé un moyen terme pour sortir d'embarras.

« Messieurs, dit-il en s'adressant aux intendants, personne plus que moi n'apprécie les services que vous avez rendus à la colonie, personne plus que moi ne désire vous voir honorés de l'estime que vous méritez. Mais veuillez vous souvenir que j'ai promis à ce jeune homme de lui accorder la faveur qu'il me demanderait... Il m'a prié de rendre la liberté à ce Canadien. Je ne puis manquer à ma parole. C'est avec un sentiment de vif regret, croyez-le, que je signe cet ordre. »

Le faible gouverneur poussa un soupir, s'inclina vers la table et écrivit quelques mots sur la feuille blanche que Montcalm avait placée devant lui.

« Tenez, monsieur, acheva-t-il en tendant le papier à Jean d'Arramonde, allez délivrer votre David Kérulaz et dites-lui bien que c'est à vous seul qu'il doit cette insigne faveur. »

Jean d'Arramonde salua profondément le gouverneur, adressa un regard reconnaissant à M. de Montcalm et sortit aussitôt de la salle du conseil.

Accompagné de M. de Frontenac, il courut exécuter l'ordre de M. de Vaudreuil, heureux de penser à la joie qu'il allait causer à son ami David et à la chère et vaillante fiancée du chasseur de bisons.

Tandis que les officiers généraux de l'armée

achevaient de tenir conseil, les intendants se retiraient silencieusement, précédés de Bigot et de Varin.

Jusqu'à ce qu'ils eussent franchi la porte de la salle, ils ne quittèrent pas leur attitude gauche et embarrassée.

Mais, dès qu'ils se retrouvèrent seuls dans la grande antichambre, ils se redressèrent et échangèrent entre eux à voix basse des paroles animées.

Ils parlaient tous ensemble; la voix aigre de Varin dominait les plaintes de ses confrères.

« C'est un nouvel affront ajouté à tant d'autres, disait l'intendant dont le visage paraissait violacé sous la perruque blanche qui l'encadrait. Nous sommes trop patients... Ces gens-là marchent sur nous comme si nous étions les derniers des misérables, et le gouverneur leur donne raison, il nous abandonne!... La mesure est comble... Ils veulent la guerre, eh bien! ils l'auront, et nous verrons si dans quelques jours ce Montcalm parlera si haut. »

Il se tut; un mauvais sourire passa sur ses lèvres. Puis, avançant la tête au milieu de ses collègues :

« Encore un peu de patience ! leur dit-il d'un ton très bas ; il y a en ce moment sur le Saint-Laurent quelqu'un qui nous vengera tous. »

Cette parole parut calmer soudain l'exaspération des intendants. Ils se dirigèrent lentement vers la porte, les mains enfoncées dans les grandes poches de leurs basques, le visage comme éclairé par la sinistre prophétie qu'ils venaient d'entendre et dont l'accomplissement devait assurer à leurs vols, à leurs concussions, à leurs infamies, une éternelle impunité.

XI

RÊVES D'AVENIR

L'Allemand Isaac Bitche, dont il a été déjà question plus haut, demeurait dans un des quartiers les plus reculés et les plus sombres de la haute ville de Québec. Il habitait une petite maison isolée dont la porte et les volets restaient toujours fermés.

Le peuple de Québec ne passait pas devant cette maison sans chuchoter des paroles mystérieuses.

Les uns prétendaient que le juif Isaac faisait de la fausse monnaie, et que c'était à lui que les intendants de l'armée avaient recours lorsqu'ils avaient perdu de grosses sommes au passe-dix ou au trente et quarante.

D'autres affirmaient que de vastes souterrains s'étendaient près de sa maison, sous des terrains vagues que l'on apercevait à peu de distance.

Ces souterrains contenaient, disait-on, d'énormes quantités de blé et de salaisons, emmagasinées depuis longtemps avec la complicité des intendants

et qui ne devaient voir le jour que lorsque la ville de Québec, à demi morte de faim, serait sur le point de demander grâce.

Qu'y avait-il de fondé dans ces bruits populaires? Il serait difficile de le dire.

Un fait évident, c'est que certains rapports étranges existaient entre Isaac Bitché, les intendants de l'armée et les agioteurs de Québec. On sait aussi que l'Allemand avait de mystérieuses intelligences avec le commandant en chef de l'armée anglaise.

Le soir, on voyait parfois les agents subalternes de la bande noire dont Bigot et Varin étaient les chefs se glisser dans la petite ruelle où était située la maison de l'Allemand et pénétrer à travers l'entre-bâillement de la porte, après avoir heurté d'une façon particulière contre ses ais solides protégés par de grosses barres de fer.

Or, le 12 septembre au soir, c'est-à-dire quelques heures après que Varin eut déclaré à ses complices que « la mesure était comble, » deux hommes, profitant de la nuit sombre et pluvieuse, se glissèrent dans la maison d'Isaac Bitché.

Au bout d'une grande heure, agiles et mystérieux comme des ombres ou comme des criminels, ces deux hommes sortirent de la demeure de l'Allemand.

Quelques instants après, Isaac Bitché parut à son tour sur le seuil. Il jeta à droite et à gauche un regard circonspect, descendit la ruelle silencieuse et monta dans une voiture bien close qui l'attendait au détour d'une rue voisine.

La voiture traversa Québec en évitant les bas

quartiers de la ville, où, d'instant en instant, on entendait le choc mesuré des boulets qui bombardaient les maisons écroulantes.

Elle sortit de l'enceinte et, chose singulière! suivit le chemin que l'intendant Varin avait pris plus d'un mois auparavant, lorsque, guidé par le flair de son chien Brifaut, il s'était rendu au vaste souterrain situé près de l'anse du Foulon, où il espérait trouver les trésors enfouis du trappeur.

Dans un chemin détrempé par les pluies, le carrosse où se trouvaient Isaac Bitche et ses compagnons frôla un homme de haute stature qui marchait à pas hâtés en courbant ses larges épaules.

Cet homme était David Kérulaz; le brave chasseur, aussitôt sorti de prison courait à la ferme de Sillery.

Il marchait vigoureusement, sifflant un air entre ses dents. Il ne pensait qu'à Marthe, sa chère Marthe qu'il allait revoir.

En lui apportant sa grâce, quelques instants auparavant, Jean d'Arramonde lui avait dit que la courageuse jeune fille avait pu arriver à temps au poste de l'anse du Foulon et prévenir Gaston de Saint-Preux de l'attaque des Anglais. Mais il n'avait pas voulu gâter la joie du brave chasseur de bisons en lui apprenant que la pauvre Marthe avait été blessée dans l'accomplissement de sa mission.

Il était environ dix heures du soir lorsque David Kérulaz frappa, du bout de son bâton, la porte arrondie qui donnait accès dans l'intérieur de la ferme.

« David!... Ah! mon cher enfant, entrez vite!

dit le père Dervieux en s'effaçant pour le laisser passer. Béni soit Dieu qui vous a rendu la liberté!... Oh! comme notre pauvre Marthe va être heureuse!

— Elle repose, sans doute?

— Oui. Chut!... parlez bas... Vous ne savez donc pas?

— Quoi? qu'est-il arrivé? Vous m'effrayez! » dit David.

Un léger bruit qu'il entendit derrière lui le fit se retourner.

Une petite porte basse venait de s'ouvrir, et, sur le seuil de cette porte, Marthe apparaissait dans ses longs vêtements blancs, mais si pâle, si chancelante, que David demeura immobile, se demandant, plein d'angoisse, si c'était bien la jeune fille ou son fantôme qui lui apparaissait ainsi.

« Marthe! imprudente enfant! » s'écria le vieillard.

Il s'élança vers elle et arriva à temps pour la soutenir sur son bras robuste.

La pauvre fille défaillait.

« Marthe! Marthe! Mais que lui est-il donc arrivé, mon Dieu? » s'écria David en courant vers elle.

— Ah! mon David, fit la jeune fille pâle et languissante, en tendant la main à son fiancé, je n'espérais plus vous revoir! »

David la fit asseoir près du feu, dans un grand fauteuil de chêne. Il jeta sur ses épaules son épais manteau et l'y enveloppa avec des soins de mère. Puis il vint s'asseoir près d'elle sur un siège bas. Il prit ses mains glacées et attacha un regard anxieux sur ses traits pâlis, sur ses beaux yeux bleus que

à l'instant, on
qui bombar-

e singulière!
in avait pris
guidé par le
endu au vaste
oulon, où il
trappeur.

luies, le car-
t ses compa-
ure qui mar-
ges épaules.
brave chas-
à la ferme de

tant un air
rthe, sa chère

s instants au-
lit que la cou-
emps au poste
ton de Saint-
il n'avait pas
de bisons en
ait été blessée

orsque David
la porte ar-
érieur de la

entrez vite!

la fièvre et la douleur avaient entourés d'un cercle de bistre.

« Je vous ai entendu, David, je suis venue... Oh! je sens que je suis sauvée maintenant!... »

En disant ces mots, la jeune fille fixa son regard profond sur le visage inquiet du chasseur.

Accroupi devant le feu, le vieux paysan racontait en peu de mots à David Kérulaz comment la pauvre Marthe avait été blessée d'une balle au cou en se dirigeant vers le poste français.

« Rassurez-vous, dit-il, elle est hors de danger maintenant. Dans quelques jours, lorsque notre cher pays sera sauvé comme elle, vous pourrez rappeler à M. de Montcalm sa promesse.

— Marthe, ma pauvre Marthe, vous étiez blessée; la fièvre, la douleur vous dévoraient, et je n'étais pas près de vous!... Ah! ce Varin, ce misérable... je ne le tiendrai donc jamais au bout de ma carabine! »

David se leva.

« Marthe, dit-il, vous êtes encore bien faible, bien souffrante... Il faut aller vous reposer. »

La jeune fille obéit avec un doux sourire.

Elle s'enveloppa plus étroitement dans le manteau de David qu'elle voulut garder, par un caprice de malade, disant qu'elle y dormirait mieux. Appuyée sur le bras vigoureux de son fiancé, elle reprit le chemin de sa chambre.

« Ah! que les Anglais soient vaincus, chassés d'ici, que M. de Montcalm soit maréchal de France, que Varin soit pendu... et je serai le plus heureux des hommes!!! s'écria David Kérulaz, qui vint s'as-

soir auprès du Canadien, en gardant toujours son regard fixé sur la petite porte au seuil de laquelle il avait vu disparaître Marthe.

— Mon brave enfant, répliqua le père Dervieux, puisse Dieu entendre vos souhaits! »

Les deux hommes veillèrent toute la nuit.

Ils échangèrent leurs projets. Le père Dervieux était âgé, il négligeait un peu sa ferme. De son côté, David ne serait pas fâché de renoncer aux grandes courses dans les prairies, aux nuits passées à l'affût des bisons ou sur les bords glacés des lacs habités par les castors. La terre du Canada était fertile et bénie de Dieu. Que manquait-il pour lui faire rendre des trésors? Des bras capables de la travailler.

Eh bien! dès que la guerre serait terminée, — et cela ne pouvait être long, car les Anglais allaient être bientôt pris et perdus dans les glaces, — donc, dès que la guerre serait finie, il se marierait et s'établirait à la ferme de Sillery. Il s'était entendu avec une vingtaine de ses compagnons de chasse qui, comme lui, étaient fatigués de la vie aventureuse et solitaire des trappeurs. Il était convenu qu'ils vendraient leurs trappes, leurs fusils, et qu'avec le produit de cette vente et le fruit de leurs économies, ils achèteraient autour de Sillery quelques arpents de terre.

Ainsi s'élèverait peu à peu une colonie dont David serait le chef; cette colonie grandirait, deviendrait un grand village. Fécondées par le travail, ces terres généreuses et presque vierges encore produiraient de riches moissons. Tout le monde, au Canada, voudrait les imiter. On défricherait

les prairies immenses arrosées par le Saint-Laurent; on percerait des routes dans les grands bois solitaires. Des chantiers de construction s'élèveraient de tous côtés pour tirer parti des richesses incalculables contenues dans ces vieilles forêts.

Grâce aux bienfaits d'une longue paix, la Nouvelle-France deviendrait une terre promise, car tout y pousserait dru et serré comme dans le paradis terrestre.

· · · · ·
Et tandis que David Kérulaz, la tête inclinée sur sa robuste main, le regard perdu parmi les braises mourantes du foyer, prenait le vieux Canadien pour confident de ses grands projets, de ses espoirs généreux, des rêves d'avenir qu'il faisait pour sa chère Marthe et pour son cher pays, à quelques centaines de pas de la ferme, au milieu des landes désertes, se dressait une sombre et terrible apparition.

XII

L'INVASION

Des files d'hommes, noires et pressées, semblaient sortir des entrailles mêmes de la terre.

Ces masses indécises s'agitaient confusément dans l'ombre. On entendait un léger cliquetis, des murmures sourds, comme si ces hommes avaient mis la main devant leur bouche pour s'appeler.

Semblable à quelque procession fantastique, la file sombre se déroulait lentement dans la plaine, où elle formait déjà un immense demi-cercle.

Cet étrange défilé dura jusqu'au jour.

Les premières lueurs du soleil levant se glissaient à peine à travers les vitres ternies de la petite salle où se trouvaient le père Dervieux et David Kérulaz, lorsque tout à coup une fusillade, qui éclata à peu de distance, fit tressaillir les deux hommes.

David se leva tout pâle et interrogea le Canadien du regard.

« On attaque encore le poste de l'anse du Foulon! » s'écria-t-il.

Il franchit d'un bond le seuil de la porte et s'élança dans les champs voisins.

Quelques instants après, le père Dervieux entendit sur le pavé de la cour le piaffement d'un cheval.

Il sortit aussitôt.

David Kérulaz avait jeté une couverture sur les reins d'un des chevaux de la ferme; il lui avait passé une bride dans la bouche.

« Ah! s'écria-t-il d'une voix éclatante, tout est perdu! Les Anglais ont débarqué, ils sont dans la plaine, ils débouchent par le souterrain qui conduit au Saint-Laurent... Je cours prévenir M. de Montcalm... Je vous laisse Marthe. Adieu! »

Et, assénant de furieux coups de talon dans le ventre du cheval, David Kérulaz partit à fond de train dans la direction de Québec.

Le père Dervieux fit, à son tour, quelques pas hors de la ferme.

Le spectacle qu'il aperçut le glaça de stupeur.

Derrière la falaise, dont les crêtes dentelées se dessinaient nettement, les premiers rayons du soleil venaient de percer les brumes épaisses qui flottaient au-dessus du Saint-Laurent.

Cette lumière, glissant obliquement dans la grande plaine coupée çà et là de rares bouquets de bois, éclairait une ligne qui se dressait au loin comme un mur partagé en trois tronçons presque égaux.

Cette ligne était colorée en rouge; on y voyait briller des lueurs d'acier.

La fusillade avait cessé.

Le vieux paysan joignit les mains. Des larmes de douleur coulèrent sur ses joues. Instinctivement il tourna la tête, cherchant à l'horizon si l'armée française n'apparaissait pas et ne venait pas arrêter l'ennemi dans sa marche.

Mais la plaine se déroulait muette et déserte. Tout au loin, les rayons du soleil faisaient étinceler, comme des miroirs argentés, les toits métalliques de Québec encore endormi.

Soudain le vieillard s'entendit appeler.

Il se retourna.

Un jeune homme, les vêtements en désordre, le visage noir de poudre, tête nue et tenant à la main une épée brisée, se présenta devant lui.

C'était Gaston de Saint-Preux.

« Comment sont-ils arrivés là? s'écria le jeune homme tout haletant de la course qu'il venait de faire. Il y a deux jours, nous les avons culbutés; le passage de l'anse du Foulon est impraticable. Lorsque le soleil s'est levé, ils étaient déjà en ligne, formés en bataille... Ils semblaient sortir de terre comme des démons... Nous avons échangé avec eux quelques coups de fusil... Mais on ne pouvait songer à les arrêter; ils sont maintenant plus de cinq mille... Je me replie sur Québec pour donner l'alarme.

— David Kérulaz vient de courir prévenir M. de Montcalm.

— Alors tout n'est peut-être pas perdu, dit Saint-Preux. Je vais au-devant de M. de Montcalm, je me joindrai à son avant-garde. La bataille qui va s'engager sera terrible et décisive! »

Gaston de Saint-Preux alla rejoindre ses hommes qui l'attendaient massés à quelques pas de là, dans le chemin creux qui longeait la falaise.

Un désespoir sombre et muet se lisait sur le visage de ces soldats, qui, deux jours auparavant, avaient si victorieusement rejeté dans le Saint-Laurent l'invasion anglaise.

Le bruit de leurs pas s'éteignit dans l'éloignement. Tout retomba dans le silence.

Le vieux Canadien revint vers la ferme et rentra dans la petite salle où il avait passé la nuit avec David Kérulaz.

Il aperçut alors devant lui Marthe, que le bruit de la fusillade lointaine avait éveillée.

La jeune fille avait voulu, elle aussi, s'élancer vers la porte de la ferme; mais ses forces l'avaient trahie et elle était retombée dans le grand fauteuil de chêne, près de l'âtre.

Sa tête pâle et échevelée sortait avec une blancheur de cire du manteau sombre de David qu'elle avait gardé sur ses épaules.

« Qu'y a-t-il, mon père? Où est David? demanda Marthe anxieuse. Pourquoi ces coups de fusil?

— Hélas! voici de tristes nouvelles! dit le vieillard avec une émotion poignante. Les Anglais ont réussi à débarquer; leur armée s'avance vers Québec. Bientôt nous les verrons passer près d'ici.

— O mon Dieu! mon Dieu! s'écria Marthe. — Et David? reprit-elle après une pause, en relevant sur son père ses yeux baignés de larmes.

— Il a pris un des chevaux de la ferme et a galopé vers Québec pour avertir M. de Montcalm.

Ah ! j'ai vécu trop vieux ! » s'écria le fermier dont un sanglot souleva la poitrine.

Et retombant sur son escabeau, serrant entre ses deux mains son visage ridé et brûlé par le soleil, le malheureux vieillard se mit à pleurer silencieusement.

« Mon père, ayons confiance, dit Marthe, qui, essuyant ses larmes, s'efforça de consoler le vieux fermier avec des paroles douces et tremblantes. Dieu ne peut nous abandonner. M. de Montcalm battra cette fois encore les Anglais... Il sauvera notre pays!... Non, Dieu ne voudra pas que nous soyons Anglais... »

Il y eut un long silence.

Le vieux Canadien demeurait toujours accablé dans sa douleur muette. Marthe, les mains croisées sur sa poitrine, levait ses beaux yeux innocents vers le ciel qu'elle semblait implorer pour le salut de la Nouvelle-France.

Au bout d'une heure environ, un bruit étrange vint frapper leur oreille.

C'étaient les accents d'une musique bizarre, aiguë, qui avait quelque chose de surnaturel. On aurait dit les glapissements inarticulés d'une troupe d'oiseaux de proie auxquels un tambourin assourdi donnait un rythme lent.

« Les voilà ! » dit le père Dervieux.

Marthe fit un effort, se leva et vint près de lui. Leurs visages anxieux de curiosité et de douleur demeurèrent collés aux petits carreaux de la fenêtre.

Les sons de cette singulière musique devinrent plus aigus et plus déchirants. A ce bruit se mêla le

grand brouhaha d'une troupe nombreuse marchant d'un pas pressé.

Ce bruit était sourd, car l'armée anglaise s'avancait dans des terres détremées par les pluies des jours précédents.

La première troupe qui parut était composée d'Écossais aux jambes nues, ceints de leurs plaids multicolores, leur large claymore battant leur cuisse avec un mouvement cadencé.

C'était le bruit de leur musique de guerre qui était parvenu jusqu'à la ferme de Sillery. Une dizaine de soldats marchant devant soufflaient dans des cornemuses, tandis que d'autres frappaient sur de petits tambourins suspendus à leur ceinture.

Ces Écossais allaient un peu en désordre, comme un corps d'éclaireurs.

Mais, à une centaine de pas d'eux, on vit apparaître une ligne écarlate qui s'étendait très loin dans la plaine en affectant une forme concentrique.

Cette ligne marchait d'un pas grave et mesuré. Le vieux fermier la compara à une faux immense qui se serait avancée au milieu de ses prés et de ses moissons. Et c'était bien, en effet, une formidable faux d'acier qui, dans peu d'instant, hélas ! allait trancher les liens séculaires qui unissaient le Canada à la vieille France !

« Voilà l'invasion ! » dit le père Dervieux d'une voix grave.

Et il montra ces cinq mille hommes marchant comme une muraille de fer contre Québec sans défense.

L'armée anglaise passa, gardant sa ligne inflexible

où les hauts bonnets des grenadiers dessinaient seuls quelques irrégularités.

On vit défilér des canons, des munitions, des caissons d'artillerie.

Puis ce fut tout.

Le silence se rétablit plus profond, plus solennel encore. On n'entendit plus autour de la ferme que le gazouillement des oiseaux que l'air frais du matin venait d'éveiller et qui se poursuivaient joyeusement de branche en branche dans les hauts peupliers et dans les bosquets de chênes verts.

XIII

LA BATAILLE DE QUÉBEC

L'armée française campée au nord de Québec, près du village de Beauport, s'éveillait à peine lorsqu'un cavalier, monté sur un vigoureux cheval couvert de sueur, parut à travers les petites tentes blanches qu'il renversait dans sa course furieuse.

« Aux armes! aux armes! » criait ce cavalier d'une voix retentissante.

Son cheval s'abattit, épuisé de fatigue; mais lui, continuant à courir, se précipita vers la tente de M. de Montcalm, où il entra avant que le soldat qui la gardait eût le temps de croiser son arme.

« Monsieur le marquis, les Anglais sont près de Sillery! » s'écria David Kérulaz.

Quelques minutes après, les roulements du tambour emplissaient le camp de leur bruyant appel.

Des officiers couraient de tous côtés, rassemblant leurs hommes et leur faisant prendre les armes.

M. de Montcalm, paisible, résolu, au milieu des

principaux officiers de l'armée, donnait ses ordres d'une voix brève.

Cependant là-bas, dans la plaine d'Abraham¹, l'armée anglaise s'avancait toujours, déployée sur une ligne rigide, partagée en trois blocs qui semblaient être d'acier.

James Wolf, enivré par l'espoir d'une victoire prochaine, marchait d'un pas triomphal au milieu de ses lieutenants.

Son visage pâle paraissait comme transfiguré. Une sorte d'auréole lumineuse jetait autour de lui des clartés vives.

Les regards fixés vers le ciel aux tons d'opale, il récitait à demi-voix des vers inspirés, l'épique sublime que Thomas Gray venait d'achever et qui se termine par ces mots :

« Le chemin de la gloire ne conduit qu'au tombeau. »

Ses compagnons, l'épée nue à la main, le visage grave, l'écoutaient en silence avec une sorte de recueillement religieux.

Lorsqu'il eut terminé cette invocation qui semblait une prophétie, Wolf se tourna vers ses officiers et leur dit avec un sentiment profond :

« Mes amis, je préférerais la gloire d'avoir écrit de si beaux vers à celle de vaincre tout à l'heure. »

Puis, comme suffoqué par l'émotion qui emplissait son cœur enthousiaste, il s'arrêta, planta son épée en terre et fit un signe en étendant les deux bras.

1. Les hauteurs d'Abraham, si tristement célèbres, tirent leur nom d'un pilote, Abraham Martin, qui y possédait une maison.

Au même instant, toute l'armée demeura immobile comme son chef, rivée au sol. On entendit le bruit de ces cinq mille crosses de fusil frappant la terre avec un roulement prolongé.

L'armée anglaise était parvenue à quelque distance de Québec, au sommet d'un plateau assez élevé qui descendait en pente douce vers la ville.

Elle attendait que l'armée française vint répondre à son cartel et s'engager avec elle dans ce duel sanglant, décisif, d'où devait dépendre le sort de la Nouvelle-France.

Cette attente solennelle fut de peu de durée.

Malgré l'inévitable confusion résultant d'une surprise, le marquis de Montcalm avait donné des ordres si nets, si rapides, qu'en peu d'instant toute l'armée dont il pouvait disposer fut sur pied.

Malheureusement, cette armée était peu nombreuse : quatre mille hommes au plus, la plupart miliciens ou sauvages.

Après la victoire de Montmorency, un grand nombre de Canadiens, croyant la campagne terminée, étaient retournés aux champs pour faire la moisson. Les compagnies d'élite de l'armée avaient été détachées. Trois mille hommes, sous les ordres de M. de Bougainville, étaient au cap Rouge, à quatre lieues au-dessus de Québec; un millier d'hommes restaient à côté des rapides du Saint-Laurent avec M. de Lévis. Autant, à peu près, gardaient le camp de Beauport.

Du haut du plateau d'Abraham, Wolf fixait son regard sur cette partie de la plaine d'où, à chaque instant, il croyait voir déboucher l'armée française.

Enfin, au bout d'une heure environ, il aperçut au loin un nuage de poussière qui s'étendait peu à peu, comme une fumée légère entraînée par le vent, le long de la bande claire de l'horizon.

Quelques étincelles fort vives jaillirent de ces nuages vaporeux et grisâtres.

L'imagination surexcitée de James Wolf crut apercevoir l'épée de Montcalm, qui, précédant l'armée, flamboyait au soleil.

Mais ces étincelles devinrent plus nombreuses. On eût dit les mille facettes d'un miroir allongé à perte de vue.

Alors Wolf sortit de son immobilité rêveuse. D'un mouvement brusque il se retourna, et, montrant la ligne qui grandissait au loin :

« Les Français ! » s'écria-t-il.

Les officiers qui l'entouraient se dispersèrent pour porter ses ordres. Des voix fortes et brèves s'élevèrent dans le silence de cette belle matinée d'automne.

L'un des bataillons anglais fit quelques pas en une seule masse, pour prendre une meilleure position derrière un pli de terrain. Le premier rang mit un genou en terre, l'arme inclinée. On entendit un froissement de fer ; les baguettes glissaient légèrement dans les fusils qu'on chargeait et faisaient comme un susurrement métallique qui se répercuta sur toute la ligne.

Cependant, la petite armée de Montcalm avançait en toute hâte. On commençait à distinguer nettement l'uniforme blanc et bleu des soldats, les vêtements sombres des Canadiens, les plumes multicolores des sauvages.

Elle marchait en bon ordre dans son bizarre et pittoresque accoutrement, qui tranchait d'une façon si singulière avec la régularité du front anglais, uniformément écarlate.

Montcalm, à cheval, examinait de son œil d'aigle la position des Anglais et choisissait à l'avance, dans les replis de terrain qui se déroulaient devant lui, les endroits les plus favorables pour piacer sa petite armée.

Tout en marchant, il donnait ses ordres.

A sa droite se trouvait un taillis de broussailles qui s'étendait fort en avant ; à sa gauche s'élevaient des buttes et des buissons épais.

Il résolut de placer là les volontaires canadiens, d'en mettre quinze cents sur la droite et le reste sur la gauche.

Il disposa les cinq bataillons de troupes de terre au centre et les coupa de quelques pelotons de Canadiens, cachés derrière des bouquets de bois.

Quinnipeg et ses sauvages placés en avant, à vingt pas du front des troupes, devaient se jeter dans les premières trouées que les balles françaises feraient au milieu des rangs anglais.

La hache à la main, les yeux ardents, les narines dilatées comme s'ils eussent respiré à l'avance l'odeur du sang, les Peaux-Rouges, marchant à l'avant-garde, justifiaient bien ce surnom de « chiens de guerre des Français » que les Anglais leur donnaient.

Ces dispositions rapidement prises, la marche de l'armée s'accéléra.

Les tambours battaient et accompagnaient de

leur sonore cadence le pas régulier des cinq bataillons. On voyait, sur le fond grisâtre du sol, se détacher en files bien alignées les jambes aux longues guêtres noires des grenadiers de France.

Ces braves gens allaient à l'ennemi d'un pas ferme et résolu.

Leur regard assuré, confiant, se portait tantôt sur les lignes anglaises, tantôt vers leur général qui, marchant devant eux, semblait leur montrer le chemin de la victoire.

Mais les privations qu'ils enduraient depuis le commencement de ce siège impitoyable avaient creusé de longues rides dans le bronze de leurs visages. On sentait qu'ils ne soutenaient cette allure vive et martiale qu'à force de volonté opiniâtre. Leurs fusils, qu'ils avaient portés avec tant d'aisance pendant cinq ans d'un bout à l'autre de l'Amérique du Nord, semblaient maintenant bien lourds à leurs épaules fatiguées.

La veille au matin, pendant ce conseil où Jean d'Arramonde avait été introduit, les intendants avaient déclaré qu'il ne restait plus ni vivres ni farine, et ces pauvres troupes avaient vécu comme elles avaient pu. La moitié des soldats n'avaient pas mangé depuis vingt-quatre heures.

N'importe ! Ils marchaient bravement, se sentant le coude et s'appuyant les uns contre les autres pour être plus forts.

Arrivés à portée des Anglais, ils firent halte.

Il y eut entre ces deux armées une seconde de silencieux recueillement, une sorte d'hésitation solennelle, comme celle qui se produit sur le terrain

entre deux adversaires qui vont se livrer un combat à mort.

Puis, tout à coup, un roulement formidable éclata sur le front anglais au milieu de rapides éclairs et de flocons de fumée blanche.

La ligne française tressaillit comme si elle eût reçu un choc violent. Ses files régulières furent percées d'intervalles noirs, qui se refermèrent aussitôt.

Elle riposta par une vigoureuse décharge.

La bataille était engagée.

Pendant quelques instants, la fusillade éclata de part et d'autre, véhémement, pressée, bien nourrie.

Les Canadiens, embusqués à droite et à gauche dans les broussailles, faisaient subir des pertes cruelles aux Anglais par la précision de leur tir.

Mais les groupes des miliciens disséminés au milieu des cinq bataillons français ne purent supporter longtemps le feu de l'ennemi qu'ils recevaient à découvert.

Ils firent un mouvement en arrière.

Montcalm vit cette hésitation.

« En avant ! en avant ! » cria-t-il en montrant de la pointe de son épée les lignes anglaises.

Et, éperonnant son cheval, il se jeta au premier rang.

Au même instant il tressaillit sur sa selle, et son visage se couvrit d'une pâleur subite.

« Général, vous êtes blessé ! » s'écria d'Arramonde qui, à cheval près de lui, lui servait d'aide de camp.

— Ce n'est rien, monsieur, ce n'est rien ! Allez rallier ces gens qui semblent céder du terrain. »

D'Arramonde donna de l'éperon à son cheval et courut aux miliciens.

Mais ses menaces, ses prières semblaient inutiles.

Habitué à combattre à couvert dans les bois, les Canadiens placés au milieu des troupes restaient comme paralysés, et, sans tirer un coup de fusil, ils reculaient lentement devant la grêle de balles qui sifflait autour d'eux.

Leur hésitation se communiqua aux bataillons qui les encadraient.

Montcalm vit un peu de flottement dans le front de sa petite armée.

« Courage, mes enfants, courage ! » cria-t-il en se retournant vers eux.

Mais aussitôt un cri de douleur sortit de ses lèvres.

Une autre balle venait de l'atteindre.

Sa main étreignit le poignet de Jean d'Arramonde qui était accouru vers lui.

Monsieur, monsieur, dit l'infortuné général, soutenez-moi, qu'on ne me voie pas tomber !... »

Et il continua à donner des ordres, il entraîna ses soldats sur ses pas, il courut aux Anglais...

Mais les deux blessures qu'il avait reçues étaient béantes. Le sang perçait son uniforme blanc et coulait en filets rouges le long de sa poitrine.

Un cri de désespoir sourd et prolongé courut au milieu du crépitement des fusils tirant sans relâche.

« M. de Montcalm est blessé !... M. de Montcalm est frappé à mort !... » s'écrièrent les soldats qui voyaient chanceler leur général, malgré les efforts surhumains qu'il faisait pour commander encore.

Au même instant, de foudroyantes détonations retentirent sur une hauteur voisine.

Les Anglais avaient pu amener avec eux quelques canons ; ils lançaient contre les Français hésitants, découragés, des volées de mitraille.

Ces troupes épuisées par la faim et par la fatigue d'une longue marche précipitée, voyant, au milieu des nuages de fumée qui semblaient lui faire un blanc linceul, leur général couvert de sang et chancelant sur son cheval, ne purent soutenir le feu effroyable qui fondait sur elles.

Elles reculèrent.

Chose étrange ! ces soldats si aguerris, si disciplinés, qui, à Carillon et à Choragen, avaient marché à l'ennemi avec la rigidité d'une muraille de fer, se débandèrent en désordre dès qu'ils eurent fait un pas en arrière.

La panique les gagna, ils tombèrent effarés les uns sur les autres comme un troupeau affolé et cédèrent le terrain aux Anglais, qui, tirant toujours, avançaient lentement, sûrement, dans leur bel ordre de bataille.

Les Canadiens cachés dans les buissons, voyant que l'armée les abandonnait et qu'ils allaient être bientôt cernés par les bataillons anglais, lâchèrent pied à leur tour.

Malgré les efforts de Kérulaz qui se tenait à l'extrême droite avec ses meilleurs tireurs, ils suivirent le mouvement de recul précipité de toute l'armée.

Tandis que les troupes françaises pliaient sous ces gerbes de balles et de mitraille, les sauvages formant l'avant-garde, couchés à plat ventre der-

rière une butte de gazon, continuaient à tirer sans relâche contre les Anglais, qui n'étaient plus qu'à quelques pas d'eux.

Quinnipeg tourna la tête.

Il vit les Français vaincus, il comprit que M. de Montcalm était blessé.

Alors, poussant un cri guttural que ses guerriers répétèrent avec une sauvage énergie, il se dressa tout debout sa hache à la main.

Il tenait un jeune enfant serré contre sa poitrine. C'était son fils.

Il l'avait fait venir des bords fleuris de la rivière Chaudière, où étaient établis des wigwams de guerriers abénaquis.

L'Aigle-Noir savait qu'un combat suprême se livrerait bientôt entre les Français et les envahisseurs anglais. Il voulait que l'enfant y assistât.

Si la victoire s'était dessinée en faveur des Français, il l'aurait laissé à l'écart, abrité contre un rocher ou caché derrière le tronc noueux d'un arbre.

Mais les soldats de Montcalm reculaient ; c'était la défaite.

Il ne voulait pas que son fils vît la vaillante tribu dont il aurait été un jour le chef tomber sous la domination de ce peuple anglais, dur, arrogant, qui, pour vaincre l'énergie des Peaux-Rouges, employait contre eux l'arme perfide des liqueurs de feu.

Il sentait que la nation rouge allait perdre à jamais l'appui de ces amis bons et généreux qui traitaient les pauvres Indiens comme des frères.

Quinnipeg jeta un long regard triste et désolé

sur les Français qui fuyaient. En entendant le bruit de la fusillade, l'enfant était allé se tapir derrière un tertre de gazon. Écartant les hautes herbes avec ses petites mains, il regardait, de ses yeux noirs et luisants comme ceux d'un jeune loup, les lignes toutes rouges qui vomissaient la mort au milieu de grands nuages de fumée.

Tout à coup il poussa un cri d'effroi.

Une large main venait de le saisir. Il se sentit serré contre la poitrine osseuse du chef abénaqui, il frissonna comme si cette main qui l'avait pris eût été celle de la mort. Et, en effet, il était condamné à mourir. Ouinnipeg ne voulait pas qu'il devînt le chef d'une tribu d'esclaves.

L'enfant serra ses petits bras autour du cou du terrible chef. Il cacha sa tête sur l'épaule de son père et sentit sur son front l'impression d'un baiser rapide et brûlant.

D'horribles cris retentirent de tous côtés.

Ouinnipeg, brandissant sa hache énorme, venait de s'élancer contre les Anglais, suivi de toute sa tribu.

Puis, peu à peu, les hurlements des sauvages purent s'apaiser. Les baïonnettes anglaises trouaient eurs poitrines et changeaient leurs clameurs de guerre en longs soupirs de douleur...

Bientôt, dans cette partie de la plaine, il n'y eut plus qu'un grand silence. Les Abénaquis sanglants, déchirés, jonchaient le sol.

Appuyé contre un quartier de roc, la tête baissée dans une sombre attitude, Ouinnipeg contemplait de ses regards à demi éteints le petit cadavre qu'il

tenait sur son bras déjà raidi par l'approche de la mort.

Et, dans ce regard triste et doux, on lisait la consolation suprême de ne pas survivre, ni lui ni les siens, à cette horrible journée.

Un peu plus loin, au pied d'un arbre au feuillage touffu et arrondi comme un dôme, un autre mourant était étendu.

C'était James Wolf, le jeune et enthousiaste général des Anglais.

Il souriait, lui aussi, à la mort.

Trois blessures mortelles l'avaient atteint pendant la bataille.

Il était tombé entre les bras de ses aides de camp, qui, pieusement, l'avaient porté sous cet arbre et essayaient de consoler ses derniers instants.

Tout à coup une voix près de lui s'écria :

« Ils fuient !

— Qui ? demanda-t-il.

— Les Français. »

Un faible sourire passa sur ses lèvres violacées.

Un soupir s'exhala de sa poitrine.

« Je meurs content, » murmura-t-il.

Et il mourut¹.

1. « L'Angleterre prodigua au général Wolf tous les trésors de sa reconnaissance. Le Parlement retentit de son éloge ; Pitt prononça à la gloire du « jeune héros » un discours célèbre, et proposa qu'on lui élevât un mausolée, ce qui fut décidé d'enthousiasme et agréé par le roi George II. Le corps de Wolf, amené de Québec, fut, au milieu d'une pompe magnifique, déposé à Greenwich, dans le monument que l'Angleterre lui avait élevé. West fit un tableau représentant la mort du jeune général, où se trouve son portrait fort ressemblant, et ce portrait fut gravé par Woollett.

« En 1827, lord Dalhousie, gouverneur du Canada, érigea dans le

Mais les Anglais ne semblaient pas encore satisfaits de cette foudroyante victoire. Ils voulurent anéantir ce qui restait de l'armée française.

Sur la droite, du côté de la colline Sainte-Genève, on vit les Écossais aux longs plaids flottants, qui, tenant en main leurs larges claymores, s'élançaient comme des démons furieux sur ces malheureuses troupes épuisées de fatigue, accablées de la honte d'être vaincues.

Ils les poursuivirent jusqu'aux remparts de Québec.

Mais ils durent s'arrêter aux portes de la ville, et ceux d'entre eux qui s'étaient avancés purent voir un cavalier blessé pénétrant dans Québec au pas de son cheval, soutenu d'un côté par un grenadier, de l'autre par un jeune officier qui pleurait.

Cet officier était Jean d'Arramonde. Le cavalier était Louis de Montcalm, celui que les sauvages et les Canadiens, dans leur admiration fanatique, avaient jadis appelé le Grand Marquis et qu'ils ne devaient plus désigner désormais que sous le nom triste et glorieux du Grand Vaincu !

Le duel qui durait depuis tant d'années venait de se terminer par un coup décisif.

Le Canada était aux Anglais.

jardin public de Québec un obélisque de granit sur une des faces duquel on inscrivit le nom de Wolf et sur une autre le nom de Montcalm. On y grava aussi l'inscription suivante :

*Mortem virtus, communem famam historia,
monumentum posteritas dedit.*

Leur courage leur donna la mort, l'histoire une gloire commune,
la postérité ce monument. »

(M. Dussieux, *Le Canada sous la domination française*, p. 221.)

XIV

LE GRAND VAINCU

La guerre est le tombeau des Montcalm.
(*Vieux dicton du Rouergue.*)

Tandis que, dans les plaines d'Abraham, se décidait le sort de ce malheureux pays qui, grâce à la coupable politique de Louis XV, allait perdre pour jamais ce nom si doux et si plein d'espoir de *Nouvelle-France*, une dizaine de soldats entraient lentement dans l'église des Ursulines de Québec, portant avec précaution sur un brancard fait de fusils entre-croisés un homme étendu dans les plis d'un grand manteau.

Les rayons du soleil, passant au milieu de tourbillons de poussière dorée, éclairaient le visage livide de Montcalm, qui se détachait comme un masque de cire sur le fond noir du manteau.

Arrivés au milieu de l'église, les soldats posèrent à terre leur pieux fardeau. Une dizaine d'officiers, tête nue, le front baissé, entrèrent derrière

ore satis-
voulurent
se.

nte-Gené-
flottants,
es, s'élan-
s malheu-
blées de la

parts de

la ville, et
urent voir
ec au pas
grenadier,
aurait.

e cavalier
uvages et
fanatique,
qu'ils ne
as le nom

ées venait

des faces du-
om de Mont-

commune,

se, p. 221.)

eux, puis les lourdes portes de l'église se refermèrent, et le bruit que firent les panneaux de bronze en retombant alla se répercuter dans les profondeurs de la nef comme un long et suprême gémissement.

Un chirurgien avait été mandé en toute hâte. Il s'approcha et, s'agenouillant auprès du héros, il se mit en devoir de sonder ses blessures.

Montcalm restait toujours impassible. Pas un muscle de son visage ne tressaillit pendant cette douloureuse opération.

« Eh-bien ! monsieur, demanda-t-il enfin d'une voix faible, lorsque le chirurgien eut fait à la hâte un premier pansement, combien de temps à vivre ? »

— Général, dit ce dernier en baissant douloureusement la tête, quelques heures seulement. »

Il y eut autour de cette couche funèbre comme une explosion de soupirs et de sanglots.

Mais Montcalm, avec un triste sourire :

« Tant mieux ! dit-il, tant mieux ! Mes amis, je ne verrai pas les Anglais dans Québec ! »

Alors un homme s'approcha de lui : c'était Ramsay, le nouveau gouverneur de la ville.

« Mon général, lui dit-il, avez-vous des ordres à me donner ? »

— Des ordres ? dit Montcalm ; non, monsieur, je n'ai plus à commander ici. J'ai trop à faire dans ce grand moment, et mes heures sont trop courtes. Je vous prie seulement, je vous supplie de ménager l'honneur de la France. »

Puis son regard se tourna affectueusement vers les officiers qui l'entouraient.

Il souleva péniblement sa main, il la leur tendit.

Et tous vinrent serrer cette main qui si souvent leur avait montré le chemin de la victoire. Quelques-uns y déposèrent un pieux baiser et y laissèrent couler leurs larmes.

Dans le groupe qui était autour de lui, Montcalm avait aperçu David Kérulaz et quelques Canadiens appuyant sur leurs carabines leurs mains noires de poudre et contemplant d'un regard atterré et farouche les derniers moments de ce héros qui mourait pour eux, pour leur pays.

« Viens ici, Bras-de-Fer, » dit Montcalm en s'adressant au chasseur de bisons.

David Kérulaz se jeta à genoux ; de profonds sanglots soulevèrent sa rude poitrine ; il prit la main du marquis de Montcalm et l'arrosa de pleurs.

« Mon pauvre garçon, dit Montcalm d'une voix faible, les Anglais ne m'ont pas permis de tenir la promesse que je t'avais faite... Puisses-tu être heureux, toi et tous ceux de ton pays !... Mes amis, mes enfants, n'oubliez jamais la France !... »

Puis ses yeux parurent se troubler. Au milieu des affres de la mort, il sembla craindre, pour ce cher peuple canadien qui l'avait tant aimé, la vengeance d'un ennemi irrité.

« Monsieur, dit-il à un officier qui se trouvait près de lui, prenez de quoi écrire. Je veux envoyer au général ennemi un dernier mot en faveur de ces braves gens. »

L'officier s'agenouilla à ses côtés, prit une feuille de papier, un crayon, et, se penchant vers le mourant, recueillit les paroles suprêmes qui sortaient de sa bouche.

« Général, dicta Montcalm d'une voix expirante, l'humanité des Anglais me tranquillise sur le sort des prisonniers français et sur celui des Canadiens. Ayez pour ceux-ci les sentiments qu'ils m'ont inspirés. Qu'ils ne s'aperçoivent pas qu'ils ont changé de maîtres. Je fus leur père, soyez leur protecteur. »

« Vous enverrez cette lettre sur-le-champ au général Wolf, ajouta le marquis de Montcalm après avoir signé péniblement les lignes si simples et si touchantes qu'il venait de dicter.

— On dit que James Wolf a été blessé à mort, mon général, murmura un officier.

— Lui aussi! dit Montcalm en hochant la tête. Plus heureux que moi, il voit en mourant le triomphe de son pays... »

Quelques instants après, une crise douloureuse parut s'emparer du blessé. Son visage devint encore plus livide. L'altération de ses traits révéla de cruelles souffrances.

Il fit signe à ses soldats, à ses lieutenants, de se rapprocher de lui. Jusqu'au dernier moment, il voulut voir ces fidèles compagnons de ses dures campagnes, les témoins des merveilleuses victoires qu'il avait remportées pendant trois années dans les grandes plaines de l'Amérique du Nord.

« Mes enfants, adieu... fit-il d'une voix brisée. Dites bien aux Canadiens que je les ai aimés jusqu'à mon dernier moment... que je suis heureux de mourir pour eux. Pauvres gens qui avaient tant de confiance en moi!... Dites-leur bien aussi que les Anglais n'ont dû leur victoire qu'à une infâme tra-

hison... Que Dieu pardonne à ceux qui ont pu la concevoir! »

Un peu à l'écart, d'Arramonde et Saint-Preux se tenaient par la main, muets, désespérés. Pendant la bataille, ils avaient toujours été au premier rang. La compagnie que commandait Saint-Preux avait été presque entièrement anéantie en chargeant l'ennemi à la baïonnette. Lui-même était blessé.

Le marquis de Montcalm aperçut les deux jeunes gens. Il fit un effort pour se redresser, et leur tendant aussi la main :

« Monsieur de Saint-Preux, dit-il, vous direz au maréchal de Belle-Isle que j'ai tenu la promesse que j'avais faite au roi de sauver la colonie ou de périr... Vous le voyez, je meurs sur les ruines de la Nouvelle-France... »

La robuste nature du général semblait disputer à la mort chaque minute de vie. L'agonie fut lente mais très douce.

Enfin, au moment où le jour commençait à baisser, le marquis de Montcalm ferma les yeux. Depuis deux heures il ne parlait plus, mais ses regards encore pleins de vie semblaient communiquer à tous les assistants les pensées qui animaient son âme ardente.

Lorsqu'il vit le blessé fermer ses paupières, le chirurgien secoua tristement la tête. Il glissa sa main sous l'uniforme du marquis de Montcalm, à l'endroit de la poitrine.

Enfin, au bout de quelques instants, il se releva et dit d'une voix très basse :

« Messieurs, ce grand cœur a cessé de battre. »

Il y eut un moment de stupeur.

Puis, d'un même mouvement, tous fléchirent le genou. Ensuite, un officier se releva, courut vers la porte de l'église et l'ouvrit à deux battants.

Alors la foule qui se pressait devant le parvis des Ursulines, attendant le dénouement de ce grand drame, entra lentement dans la nef assombrie par les crêpes du soir.

Soldats de cette pauvre armée vaincue, habitants de Québec, Canadiens, sauvages, tous vinrent défiler silencieusement autour du corps près duquel étaient agenouillés cette poignée de soldats et d'officiers fidèles.

Peu à peu des flambeaux s'allumèrent et jetèrent leurs grandes lueurs rouges sur les piliers de la vieille église.

La fumée des torches de résine, montant en noirs tourbillons, s'échappa à travers les grandes baies que les boulets et les bombes anglaises avaient ouvertes dans la toiture.

L'église, à demi ruinée par le bombardement, prit, ainsi éclairée, un aspect étrange.

Contre les murailles et dans les nefs latérales, cette foule recueillie, atterrée, murmurant des prières entremêlées de sanglots; de tous côtés, des colonnes brisées, de grandes solives noires s'avancant au milieu des clartés rouges de la nef, des statues mutilées et qui semblent, avec les blessures dont elles sont criblées, personnifier le peuple canadien décimé par cette guerre implacable; puis, sur le pavé où les bombes ont, en éclatant, creusé de

grands trous, un cadavre couché dans son blanc uniforme taché de sang, le visage calme; et, autour de ce mort enveloppé dans les plis d'un grand manteau noir, qui semble lui donner des proportions extraordinaires, une trentaine d'officiers, de soldats, de Canadiens à demi sauvages, immobilisés par la douleur et qui pleurent à genoux la mort de leur défenseur et la ruine de leur pays!...

Bientôt au loin le canon retentit, les cloches sonnent le glas funèbre, les flambeaux paraissent jeter des flammes plus vives.

Le moment est venu de déposer le héros dans sa dernière demeure.

Au fond de l'église, près d'un pilier, est un trou profond creusé par une bombe anglaise.

Les soldats réunissent de nouveau leurs fusils, en forment un brancard. Le marquis de Montcalm y est silencieusement déposé.

On porte lentement le corps du général à l'extrémité de la nef, on le couche dans l'excavation formée par l'explosion de la bombe ennemie.

C'est là, dans cette église aux murs effondrés, aux piliers croulants, que dormira de l'éternel sommeil le vaillant soldat, le grand capitaine qui avait juré de sauver la Nouvelle-France ou de mourir!

XV

ÉPILOGUE

La bataille d'Abraham avait été livrée le 13 septembre. Le 18, Québec capitulait.

Oubliant l'ordre suprême de M. de Montcalm qui lui avait recommandé de ménager l'honneur de la France, Ramsay livrait aux Anglais la capitale, sans essayer de la défendre, et à l'heure même où elle allait être secourue¹.

Il fut convenu que la garnison et ses officiers seraient embarqués pour la France.

Deux jours après la capitulation, un vaisseau anglais levait l'ancre dans le port de Québec et glissait, toutes voiles dehors, sur la surface azurée du Saint-Laurent.

Ce vaisseau était chargé de soldats français. A l'avant, se tenaient deux jeunes officiers, les mains

1. Au moment où la capitulation se signait soixante cavaliers, précédant l'armée de secours de M. de Lévis, venaient d'entrer dans la ville. (Voir l'appendice n° 1, à la fin du volume.)

entrelacées et contemplant d'un regard profond, attendri, cette côte d'Amérique dont ils s'éloignaient pour jamais.

C'étaient Saint-Preux et d'Arramonde.

Ils songeaient à tous ces grands événements où ils avaient joué un rôle et sentaient une poignante émotion opprimer leur cœur.

Ils ne se parlaient pas, car, si leurs lèvres serrées s'étaient entr'ouvertes, si leurs regards s'étaient rencontrés, ils n'auraient pu retenir leurs sanglots ni leurs larmes.

La veille au soir, dans une petite chapelle de Québec, ils avaient assisté au mariage de David Ké-rulaz et de Marthe Dervieux, encore toute pâle et se soutenant à peine. Le vieux fermier, les servantes de la ferme et deux ou trois laboureurs assistaient seuls à cette modeste cérémonie.

Le visage de tous ces braves était austère et triste.

On lisait sur leur front penché le deuil de la patrie perdue. David et Marthe pensaient au Grand Marquis, qui avait promis d'être leur témoin, et qui était étendu là-bas immobile et glacé, à l'ombre d'un pilier d'église. Ils priaient pour lui les mains jointes. La tristesse de leurs pensées donnait une impression sérieuse et recueillie à ce grand moment de leur vie, qui, dans d'autres circonstances, leur aurait apporté tant de joie et de fête.

Lorsque, le lendemain, Saint-Preux et d'Arramonde s'embarquèrent pour la France, Marthe et le chasseur de bisons voulurent les accompagner jusqu'au port de Québec.

En chemin, David Kérulaz dit à Gaston de Saint-Preux :

« Monsieur, vous êtes-vous demandé comment les Anglais avaient pu débarquer et s'établir si rapidement près des hauteurs de Sillery, le jour de cette funeste bataille?

— J'avoue, David, que c'est encore un mystère pour moi, répliqua le gentilhomme.

— Eh bien! monsieur, je vais vous le dire. L'armée anglaise a profité de la marée basse pour s'approcher de la partie de la rive où se trouve l'entrée d'un vaste souterrain qui communique avec le sommet de la falaise. C'est par là qu'elle a pu gagner sans être aperçue la plaine d'Abraham.

— Mais comment le général Wolf a-t-il su que ce souterrain existait?

— Monsieur, je quitterai Québec dès demain, car je connais l'homme qui le lui a indiqué, et, si je le rencontrais, rien ne pourrait m'empêcher de lui loger une balle dans la tête. Il se nomme l'intendant Varin, retenez bien ce nom; c'est celui du traître qui a livré notre pays aux Anglais!... »

Quelques instants après, d'Arramonde et Saint-Preux disaient un éternel adieu à David Kérulaz et à Marthe.

Le moment de la séparation fut une dernière épreuve pleine de tristesse. Les aventures courues ensemble, les dangers affrontés en commun, les angoisses éprouvées pendant cette dernière bataille, la douleur ressentie en voyant mourir sous leurs yeux l'héroïque défenseur du Canada, avaient établi entre eux ces mille liens puissants et mystérieux

qui semblent déchirer l'âme lorsqu'ils viennent à se rompre.

Enfin le signal du départ fut donné, les deux jeunes gens montèrent sur le pont du navire.

Tant que le vaisseau fut en vue, d'Arramonde et Saint-Preux ne cessèrent d'envoyer des signes d'adieu à ces amis si bons, si dévoués, qu'ils perdaient pour toujours.

Quelques mots suffirent pour faire connaître ce que devinrent dans la suite les principaux personnages de ce récit.

David Kérulaz réalisa en partie le rêve qu'il avait formé de devenir l'un des grands fermiers des environs de Québec.

Dieu bénit ses efforts. Il apporta dans la culture de la terre la hardiesse et le courage dont il avait donné tant de preuves durant sa vie aventureuse des prairies.

Grâce à lui, la ferme de Sillery devint un magnifique domaine dont les moissons dorées et les herbes veloutés s'étendirent à perte de vue. Marthe, toujours bonne, aimante, dévouée, lui donna une nombreuse famille. Peut-être, si on allait de nos jours frapper à la porte d'une des grandes fermes qui avoisinent Québec, serait-on reçu par un des robustes petits-fils de David Kérulaz.

Quelques années plus tard, la reconnaissance des Canadiens et l'admiration de ses ennemis devaient élever à la mémoire de Montcalm d'impérissables monuments¹. En même temps, les misérables qui,

1. Voir l'appendice n° 3, à la fin du volume.

après avoir pillé le Canada, l'avaient vendu à l'Angleterre, subissaient enfin la juste punition de leurs crimes.

Un arrêt du Conseil d'État, du 12 septembre 1761, avait institué une commission du Châtelet, présidée par M. de Sartines, lieutenant de police, pour juger souverainement les « auteurs des prévarications commises au Canada. » Les accusés étaient au nombre de cinquante-cinq. Parmi eux se trouvaient Bigot et son digne subdélégué Varin.

Le 10 décembre 1763, après une instruction de quinze mois, la commission rendit un jugement qui condamnait Bigot et Varin à restituer, le premier : 1 500 000 francs, le second : 800 000 francs. Ils furent, de plus, bannis à perpétuité du royaume. Leurs complices durent faire à l'État des restitutions qui s'élevèrent à plus de douze millions¹.

Quant à nos deux jeunes héros, Saint-Preux et d'Arramonde, ils prirent du service dans l'armée en arrivant en France.

Ilâtons-nous de dire que Jean d'Arramonde eut l'honneur d'être reçu à Versailles par le roi, auquel le maréchal de Belle-Isle voulut bien le présenter.

« Eh! mordious! disait-il gaiement en sortant de cette audience, j'ai fait un détour de trois mille lieues pour voir le roi, mais je ne le regrette pas! »

L'amitié que Saint-Preux et d'Arramonde avaient

1. Ainsi que le fait remarquer M. Charles de Bonnechose dans son remarquable essai historique sur Montcalm et le Canada, « ces hommes experts en bonnes affaires n'en avaient jamais fait une meilleure, car ils méritaient la corde. Les juges s'excusèrent sur l'absence d'un texte qui punit de mort leur crime. Pour l'honneur de la France, ce genre de trahison n'avait pas été prévu. »

endu à l'An-
tion de leurs

2 septembre
du Châtelet,
nt de police,
urs des préva-
ccusés étaient
eux se trou-
Varin.

nstruction de
un jugement
tuer, le pre-
0 000 francs.
é du royaume.
es restitutions
s'.

aint-Preux et
ns l'armée en

ramonde eut
e roi, auquel
le présenter.
en sortant de
e trois mille
egrette pas! »
onde avaient

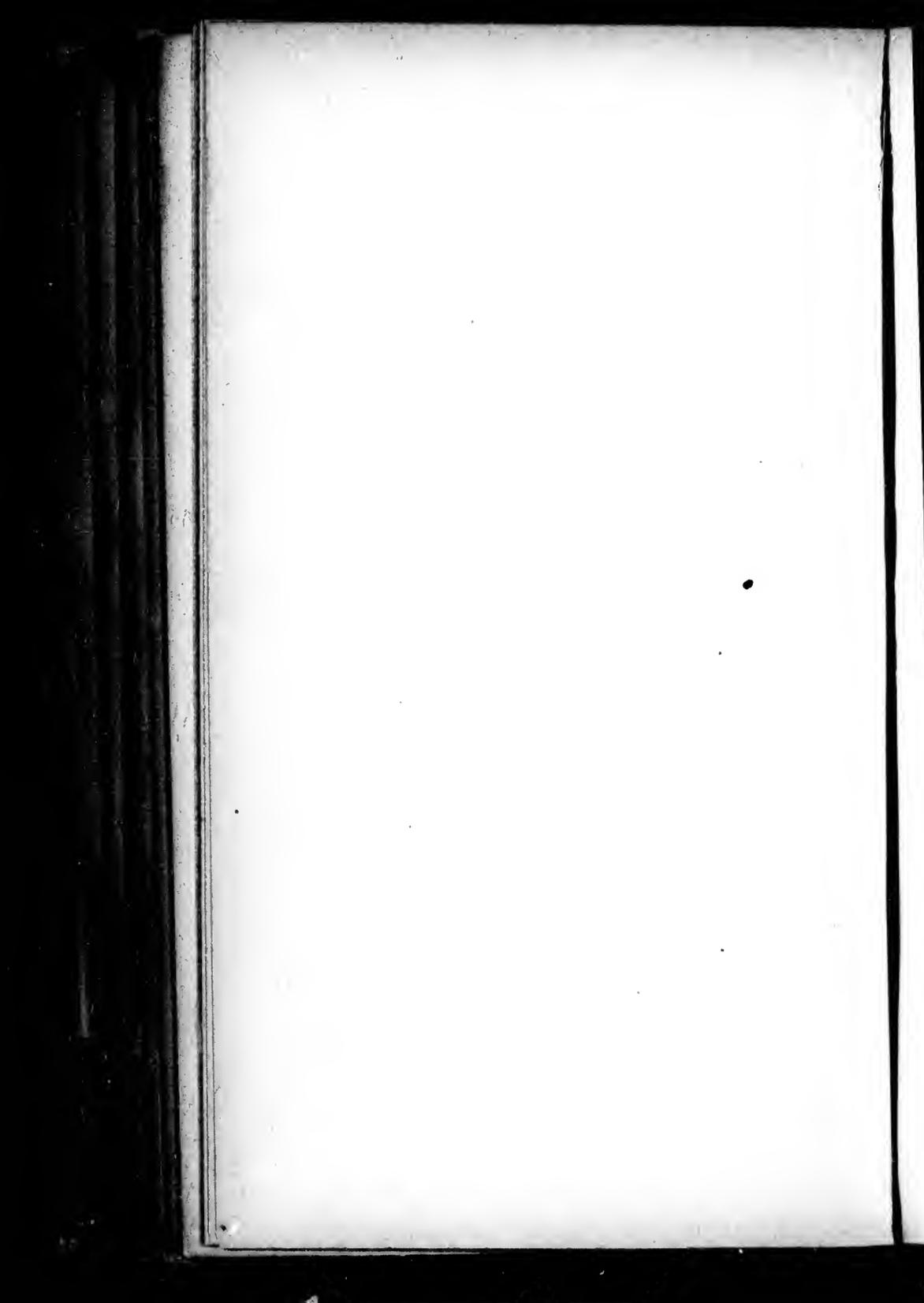
nechose dans son
nada, « ces hom-
ait une meilleure,
ur l'absence d'un
de la France, ce

LE GRAND VAINCU

IV



ON PORTE LENTEMENT LE CORPS DU GÉNÉRAL DANS LA NEF DE
L'ÉGLISE DE QUÉBEC.



contractée dans de si singulières circonstances ne se démentit point pendant le cours de leur longue carrière.

Jamais ils n'oublièrent ce beau pays du Canada où ils avaient fait leurs premières armes, jamais ils ne perdirent la mémoire de ce héros qui leur avait donné de si beaux exemples d'abnégation, de sacrifice au devoir, de dévouement à la patrie.

Ce fut toujours avec un sentiment de profonde émotion que, reportant leurs regards sur ces temps lointains de leur jeunesse aventureuse, ils revirent dans leurs souvenirs la noble et belle figure du marquis de Montcalm, qui dormait là-bas, de l'autre côté de l'Océan, roulé dans le manteau noir où les grenadiers de France avaient enseveli ce *Grand Vaincu*.

APPENDICES

APPENDICE N° I

NOTES SUR LES ÉVÉNEMENTS QUI SUIVIRENT
LA BATAILLE D'ABRAHAM ET SUR LA PERTE DU CANADA

Après la funeste bataille d'Abraham, après la défaite écrasante de l'armée de Montcalm et la mort de ce héros, il semblait que tout était fini et que Pitt n'avait plus qu'à étendre la main pour achever son œuvre et arracher le Canada à la France.

Mais Montcalm n'était pas mort tout entier. Sa grande âme planait sur ces soldats qu'il avait si souvent conduits à la victoire. Il avait laissé des lieutenants dignes de lui, tout animés de son zèle ardent, de son dévouement à la patrie, et pendant plus d'une année encore il y eut parmi cette poignée de braves comme une folie d'héroïsme dont l'histoire doit pieusement conserver le souvenir.

Les faits que nous avons développés dans le cours du récit qu'on vient de lire sont peu connus. On ne se rend pas bien compte en France de la situation magnifique que nous possédions, au siècle dernier, dans l'Amé-

rique du Nord ni des conséquences incalculables qui sont résultées de notre expulsion du Canada.

Nous ne cachons pas que le but de ce livre est surtout d'intéresser le lecteur à ces grands événements trop ignorés, de lui donner le désir d'étudier cette partie peu explorée de notre histoire, de lui inspirer quelque admiration pour ces héros, nos pères, qui défendirent si vaillamment, à quinze cents lieues de la patrie, l'immense territoire où flottait notre pavillon, — et de l'émouvoir enfin de quelque pitié pour ce malheureux peuple lâchement abandonné par la fatale politique de Louis XV, et dont pourtant l'amour filial envers la mère-patrie est toujours resté si fidèle et si touchant¹.

Il nous a donc semblé que notre ouvrage ne serait pas complet, si, après les développements, romanesques dans la forme, mais scrupuleusement exacts dans le fond, que nous lui avons donnés, nous ne précisions, en quelques pages, les événements qui suivirent la mort de M. de Montcalm.

Le soir de la bataille d'Abraham, la petite armée française, battue et dispersée, se réfugia à Québec en désordre. Un conseil de guerre fut aussitôt rassemblé. La délibération fut confuse ; les uns voulaient se fortifier dans la capitale du Canada et y attendre le siège que l'ennemi ne manquerait pas d'entreprendre ; les autres, jugeant que Québec ne pouvait se défendre sérieusement, de-

1. Vers la fin de 1870, dans l'assemblée des artisans de Montréal, un sujet de la reine Victoria finissait ainsi son discours d'ouverture des classes du soir : « Et si quelqu'un veut savoir maintenant jusqu'à quel point nous sommes Français, je lui dirai : Allez dans les villes, allez dans les campagnes, adressez-vous au plus humble d'entre nous et racontez-lui les péripéties de cette lutte gigantesque qui fixa l'attention du monde ; annoncez-lui que la France a été vaincue, puis mettez la main sur sa poitrine et dites-moi ce qui fait battre son cœur aussi fort, si ce n'est l'amour de la patrie. » (*Montcalm et le Canada français*, essai historique par Ch. de Bonnechose.)

mandaient que l'armée battit en retraite et allât se reformer plus loin. Ce dernier avis prévalut malheureusement. On laissa à Québec une garnison de 1700 miliciens sous les ordres de Ramsay et on se retira du côté du fort Jacques-Cartier.

Ce Ramsay était une créature de M. de Vaudreuil. Il était indigne d'occuper le poste d'honneur qu'on lui confiait, incapable de commander à des troupes et de leur inspirer la confiance nécessaire dans ce moment de trouble et de danger. Oubliant les dernières paroles de Montcalm expirant, il eut la lâcheté de rendre sans combat la place qu'il avait mission de défendre.

Dès qu'il avait appris le fatal résultat de la bataille d'Abraham, M. de Lévis était accouru des rapides du Saint-Laurent où il avait été envoyé pour tenir tête au général Amherst qui s'avancait à l'intérieur avec douze mille hommes, et il avait pris aussitôt le commandement de la petite armée française réunie au fort Jacques-Cartier.

Six jours après la bataille d'Abraham, le 19 septembre, il se trouvait aux portes de Québec. Là, il apprit que le lâche Ramsay avait capitulé la veille ; il fit de nouveau rétrograder l'armée à Jacques-Cartier.

Ainsi une poignée d'hommes battus et découragés ; les Anglais maîtres de la capitale, maîtres du fleuve par leur flotte puissante ; un pays dévasté, ruiné, décimé par la guerre, telle était la situation après la bataille d'Abraham. Ajoutons que le Canada, défendu par trois ou quatre mille soldats, était attaqué par trois armées anglaises aussi nombreuses que sa population tout entière : — fait peut-être sans précédent dans l'histoire des invasions.

C'est dans de telles circonstances que, froidement, résolument, M. de Lévis décida qu'il continuerait la guerre et qu'il reprendrait Québec.

L'hiver rigoureux suspendait les opérations militaires. Dès que le printemps approcha, au mois d'avril 1760, M. de Lévis rassembla à Montréal trois mille soldats, deux mille Canadiens et sauvages, et reprit le chemin de Québec. Deux frégates françaises, l'*Atalante* et la *Pomone*, chargées d'un petit matériel de siège, descendirent en même temps le Saint-Laurent, profitant d'un étroit canal que le dégel avait ouvert au milieu du fleuve. La marche des troupes fut des plus pénibles, les routes étant défoncées par la neige qui commençait à fondre.

Enfin la petite armée, forte de 5000 hommes environ et n'ayant pour toute artillerie que trois pièces de canon qu'elle était parvenue à grand'peine à traîner avec elle, se déploya un matin dans ces mêmes plaines d'Abraham qui avaient été témoins du duel mortel de Wolf et de Montcalm.

Le général Murray, gouverneur anglais de Québec, sortit aussitôt de la ville pour livrer bataille aux Français. Il avait quatre ou cinq mille hommes de troupes et 22 pièces d'artillerie.

C'était le 28 avril 1760. Le choc des Français fut violent, désespéré. Les Canadiens chargèrent, ayant un couteau emmanché au bout du fusil en guise de baïonnette. L'artillerie anglaise tonnait contre ces braves; des volées de mitraille fauchaient leurs rangs. Mais ils avançaient toujours, les tambours battant furieusement la charge, et ils se jetèrent sur les Anglais avec rage, comme s'ils eussent compris qu'ils avaient un grand désastre à réparer et une grande mort à venger.

Les Anglais ne purent résister à la superbe furie de cette attaque. Leurs bataillons furent enfoncés et se retirèrent sur Québec; ils perdirent toute leur artillerie (20 canons et 2 obusiers) et laissèrent 1200 morts et blessés. De notre côté, nous avions 700 hommes et 104 officiers hors de combat, parmi lesquels le vaillant

Bourlamaque, qui avait commandé cette charge magnifique. Tous les grenadiers avaient été tués par la mitraille anglaise.

Sans perdre de temps, M. de Lévis commença le siège de Québec. Grâce aux outils et aux canons enlevés aux Anglais pendant la bataille du 28, on put pousser activement les opérations. Malheureusement la poudre manquait. Les artilleurs eurent l'ordre de ne tirer que vingt coups par vingt-quatre heures. Mais l'espoir soutenait les assiégeants. « Une seule frégate arrivée de France avant la flotte anglaise, écrivait M. de Lévis au ministre de la guerre, eût décidé la reddition de Québec et assuré la Nouvelle-France pour cette année. »

Hélas ! ce ne fut pas une frégate française qui arriva ! Le 15 mai, vers le soir, des voiles apparurent à l'horizon. Aussitôt les regards de tous, assiégeants et assiégés, se tournèrent vers le bas du fleuve, d'où chacun espérait voir venir son salut. Moment de terrible angoisse ! Si c'étaient des vaisseaux français, Québec revenait à la France ; si ces navires étaient anglais, M. de Lévis était obligé de lever le siège. Enfin les voiles se rapprochèrent. C'était l'avant-garde de la flotte anglaise ! « Nous restâmes quelque temps en suspens, dit l'historien anglais Knox, n'ayant pas assez d'yeux pour la regarder... On ne peut exprimer l'allégresse qui transporta alors la garnison. Officiers et soldats montèrent sur les remparts faisant face aux Français, et poussèrent pendant plus d'une heure des hurras continuel en élevant leurs chapeaux en l'air... Enfin, il est impossible de se faire une idée de notre joie, si l'on n'a pas souffert les extrémités, si l'on ne s'est pas vu, avec de braves compatriotes, voué à une mort cruelle... »

Les vaisseaux anglais fondirent aussitôt sur nos deux malheureuses frégates, qui, ne pouvant soutenir le choc, se jetèrent à la côte. « Dans ces derniers jours du Ca-

nada, tout est épique, dit M. Ch. de Bonnechose. *L'Atalante*, commandée par Vauquelin, brûla sa dernière gargousse, et il n'y eut pas un homme qui ne fût blessé. Quand on héla le navire silencieux, Vauquelin répondit seulement : « Si j'avais de la poudre, vous m'entendriez bien. » Lévis, le désespoir dans le cœur, se replia de Québec sur Montréal. — « Heureux, heureux jour ! Ma joie et mes transports sont inexprimables ! » écrivait à la nouvelle de ces événements Pitt qui avait tout prévu, tout dirigé.

Sous l'empire d'une idée fixe, les défenseurs du Canada étaient-ils devenus fous ? L'héroïsme peut-il aller jusque-là ? On se le demande en lisant les dépêches de Lévis à ses lieutenants. « Nous n'avons de la poudre que pour un combat, disait Lévis à la fin de juin, et il est surprenant que nous existions encore ; mais si les ennemis ne mesurent pas leurs mouvements, nous en profiterons pour combattre le corps qui avancera le premier ; c'est l'unique ressource qui nous reste. » En même temps Bourlamaque écrivait : « Menacés de tous côtés par des forces infiniment supérieures, nous attendrons que l'ennemi ait achevé de décider ses mouvements pour l'aller combattre... »

M. de Lévis s'était retiré à Montréal avec 3600 hommes. Les Anglais firent converger trois armées sur cette ville pour y cerner les Français. Leurs forces réunies s'élevaient à plus de 40 000 combattants.

Dans cette situation désespérée, M. de Lévis écrivait encore au ministre de la guerre : « Je n'ai point négligé de profiter de la confiance que me témoignent les Canadiens pour ranimer leur zèle, leur courage, et calmer leurs alarmes sur les lettres de change et ordonnances, et les engager à fournir des vivres. Nous sommes obligés de les combattre pour nous défendre, d'achever de leur enlever de force le peu d'animaux qui leur restent pour

leur vie, étant à la dernière extrémité à ce sujet. La récolte paraît belle; mais il reste à savoir si nous y arriverons, si nous pourrons la couper et qui la mangera. Nous n'avons de poudre que pour un combat. Nous n'avons encore aucune nouvelle des ennemis. Nous sommes à des événements qui décideront du pays; jugez, monseigneur, de notre situation, de celle des Canadiens. Telle qu'elle soit, je vous supplie d'assurer le roi que je mettrai en usage tous les moyens de faire tout ce qui sera possible pour la gloire de ses armes et lui conserver cette colonie... »

Les pauvres colons du Canada avaient bien souffert durant cette longue guerre. Au moment où M. de Lévis leur demandait un dernier sacrifice, quelle ne fut pas leur douleur d'apprendre que le cabinet de Versailles achevait leur ruine en suspendant le paiement des lettres de change tirées sur la colonie! On devait 40 millions aux colons. « Ils ont tout sacrifié pour la conservation du Canada, écrivait M. de Lévis au ministre; ils se trouvent actuellement ruinés, sans ressources. » Tel fut le dernier acte du gouvernement de Louis XV au Canada.

Le 6 septembre, une armée anglaise de plus de 20 000 hommes entourait la ville de Montréal et ses trois mille défenseurs, glorieux débris de l'armée de Montcalm et de Lévis, seuls survivants de cette guerre de cinq années. Montréal était pour ainsi dire une ville ouverte, n'ayant pour toute défense qu'une simple muraille destinée à la protéger contre les incursions des sauvages. On ne pouvait songer à la défendre; M. de Vaudreuil consentit à capituler.

Mais Lévis, héroïque jusqu'au bout, se révolta contre un article de cette capitulation imposé par le général Amherst et qui refusait à ces troupes malheureuses les honneurs de la guerre.

Il se retira dans l'île de Sainte-Hélène avec les 2000 hommes qui lui restaient et se prépara à combattre, ne voulant pas rendre son épée. Il fallut un ordre formel de M. de Vaudreuil, il fallut surtout le désir d'épargner aux pauvres habitants de la colonie les vengeances d'un ennemi irrité pour fléchir cette résolution sublime. Il consentit enfin à poser les armes, le 8 septembre 1760, en protestant pour lui et son armée contre le traitement fait aux troupes françaises « qui auraient dû mériter plus d'attention de la part de M. de Vaudreuil et plus d'estime de celle du général Amherst ».

Les malheureux soldats français furent entassés dans des navires anglais trop étroits pour les contenir et s'éloignèrent de ces rives du Canada qu'ils avaient défendues avec une si indomptable énergie. Une horrible tourmente les assaillit. « Les flots du fleuve canadien, dit M. de Bonnechose, semblaient se soulever pour retenir nos pères ! »

Le Canada resta aux Anglais dont il devint l'une des plus belles colonies. Les habitants conservèrent le libre exercice de leur religion, leurs lois et leurs propriétés.

Quant aux héroïques chefs de cette armée, un brillant avenir récompensa leur courage. Lévis devint maréchal de France; Bourlamaque, mutilé sur les champs de bataille de Carillon et d'Abraham, fut nommé gouverneur de la Guadeloupe; Bougainville illustra son nom dans de hardis voyages, entra à l'Académie des sciences, et mourut à quatre-vingt-trois ans, amiral et sénateur.

APPENDICE N° 2

NOTES BIOGRAPHIQUES SUR M. DE MONTCALM ¹

« Versailles, 15 janvier 1756, à minuit.

« Peut-être ne vous attendiez-vous plus, monsieur, à recevoir de mes nouvelles au sujet de la conversation que j'ai eue avec vous le jour que vous êtes venu me dire adieu (c'était le 19 novembre) à Paris. Je n'ai pas perdu cependant un instant de vue, depuis ce temps-là, l'ouverture que je vous ai faite alors, et c'est avec le plus grand plaisir que je vous annonce le succès. Le roi a donc déterminé sur vous son choix pour vous charger du commandement de ses troupes dans l'Amérique septentrionale, et il vous honorera à votre départ du grade de maréchal de camp... »

C'est en ces termes que M. d'Argenson, ministre de la guerre, annonçait à un colonel, encore presque inconnu, sa nomination au poste que M. le baron Dieskan, battu et prisonnier des Anglais, avait laissé vacant au Canada.

Louis-Joseph, marquis de Montcalm-Gozon, seigneur de Saint-Véran, baron de Gabriac, naquit le 28 février 1712 au château de Candiac, près de Nîmes, d'une très

1. Nous avons emprunté les détails biographiques qu'on va lire à un excellent ouvrage du P. Martin, *Le marquis de Montcalm et les dernières années de la colonie française au Canada*, paru en 1875.

ancienne famille du Rouergue¹. Un de ses ancêtres, Jean de Montcalm, avait épousé Jeanne de Gozon, petite-nièce du grand maître Déodat de Gozon, le vainqueur du dragon mystérieux qui désola longtemps l'île de Rhodes.

Ses premières années furent consacrées à l'étude des langues sous la direction de Louis Dumas, inventeur du *bureau typographique*, méthode ingénieuse dont les résultats furent souvent prodigieux. Son frère cadet, qui avait partagé l'éducation donnée par ce maître célèbre, connaissait à l'âge de sept ans le grec, le latin, l'hébreu, l'allemand et les mathématiques.

Louis de Montcalm fit honneur à cette brillante éducation. Doué d'une mémoire étonnante, il retint les leçons de son savant maître et prit un tel goût à l'étude des langues anciennes que, même dans les camps, il lisait les auteurs grecs et romains où il puisait ces grands exemples de vertu qu'il savait si bien mettre en pratique. Son rêve eût été de pouvoir consacrer la fin de sa vie à l'étude des lettres et d'entrer plus tard à l'Académie.

A l'âge de quatorze ans, il fut admis dans le régiment de Hainaut-Infanterie, dont son père était lieutenant-colonel. Mais il continuait toujours ses études favorites. Il écrivait en 1754 à son père, du camp d'Otrebach : « J'apprends l'allemand... et je lis plus de grec, grâce à la solitude, que je n'en avais lu depuis trois ou quatre ans. »

Il fit sa première campagne en 1733, en Allemagne, sous les ordres du maréchal de Berwick et assista au

1. Le marquis de Montcalm, dit le P. Martin, avait une petite taille et une belle figure qu'animaient des yeux extrêmement vifs. Un des chefs sauvages, étonné qu'un homme qui faisait des choses si extraordinaires ne fût pas d'une grande stature, s'écria, la première fois qu'il le vit : « Ah ! que tu es petit ! mais je vois dans tes yeux la hauteur du chêne et la vivacité de l'aigle. »

siège et à la prise de Philippebourg... Peu de temps après, son régiment étant rentré en France, il épousa Angélique-Louise Talon du Boulay qui, par un singulier hasard, était la petite-nièce de Talon, le véritable fondateur de l'administration française au Canada. Cette union fut bénie du ciel. Le marquis de Montcalm eut dix enfants dont six survécurent.

En 1741, la guerre de la succession d'Autriche, si peu honorable dans ses motifs, si désastreuse dans ses résultats, l'arrachait à sa jeune famille et le conduisait en Allemagne. Il fut attaché au marquis de la Fare en qualité d'aide, et, le 21 juillet 1741, sa conduite valeureuse lui valut la croix de Saint-Louis. L'année suivante, il fut nommé, à trente et un ans, colonel du régiment Auxerrois-Infanterie.

Ce régiment passa en Italie, où Montcalm, après avoir assisté à plusieurs batailles, eut la douleur de voir la défaite des Français devant Plaisance. Lui-même, il fut blessé dans un combat : « Nous avons eu hier, écrivait-il à sa mère, une affaire des plus fâcheuses. Il y a nombre d'officiers généraux et colonels tués ou blessés. Je suis des derniers avec cinq coups de sabre. Heureusement aucun n'est dangereux, à ce que l'on m'assure, et je le juge par les forces qui me restent, quoique j'aie perdu de mon sang en abondance, ayant une artère coupée. Mon régiment que j'avais deux fois rallié est anéanti. »

Il rentra en France et alla à Montpellier pour faire soigner ses blessures. L'année suivante il se rendit à Paris et fut présenté au roi, qui le nomma brigadier le 28 mars 1747. Peu après il apprit que son régiment, qu'on avait réorganisé, devait prendre part à un coup de main hardi qui avait pour but de forcer le *col de l'Assiette*, dans les Alpes, où les Piémontais étaient fortement retranchés. Il courut en toute hâte en Italie, ne voulant

pas laisser à un autre l'honneur de conduire ses hommes à l'ennemi.

Cet assaut fut repoussé malgré d'héroïques efforts ; le commandant, frère du maréchal de Belle-Isle, fut tué ; il y eut cinq mille hommes hors de combat, et Montcalm reçut deux nouvelles blessures.

Les talents du marquis de Montcalm, son intrépidité, son énergie, l'avaient fait remarquer de ses chefs. Mais jusqu'alors pourtant sa carrière n'avait été que celle d'un brave et intelligent officier. Les trois années qui vont suivre immortaliseront son nom. Il se révélera grand homme de guerre, administrateur vigoureux et intègre, puis tombera en héros, laissant à la postérité le souvenir d'un des plus braves gens, — comme on disait alors, — dont puisse s'honorer notre histoire nationale.

« Il nous faut, disait au ministre de la guerre M. de Montreuil, major général de l'armée, en parlant du chef qui devait être placé à la tête des troupes du Canada, il nous faut un commandant doux, incorruptible, incapable de se laisser mener par personne et égal pour tout le monde. »

Le ministre d'Argenson jeta les yeux sur M. de Montcalm pour ce poste difficile et périlleux. L'avenir montra qu'il ne pouvait mieux choisir.

Le 21 mars 1756, le marquis de Montcalm était à Brest pour surveiller l'embarquement de ses troupes.

Trois vaisseaux de ligne et trois frégates composaient la flotte.

Les seconds bataillons des régiments de la Sarre et de Royal Roussillon, formant un effectif de 1189 hommes, s'embarquèrent sur les vaisseaux. « On ne peut rien ajouter, disait M. de Montcalm au ministre, à la bonne grâce, à l'air de satisfaction et de gaieté avec lequel l'officier et le soldat se sont embarqués. » On vit même des officiers de la garnison de Brest offrir des

sommes considérables à ceux qui faisaient partie de l'expédition pour obtenir de passer à leur place en Amérique¹.

Le 14 mai 1756, le marquis de Montcalm mettait le pied sur cette terre du Canada qu'il devait si vaillamment défendre et où il devait trouver, trois ans plus tard, un tombeau glorieux.

1. On avait eu à louer la même valeur, le même enthousiasme, parmi les troupes qui s'étaient embarquées l'année précédente pour le Canada. « Le zèle des soldats est si grand, écrivait un officier du régiment d'Artois, que j'en ai rencontré à Rennes deux en poste et qui m'assurèrent, devant un grand nombre de personnes qui s'étaient assemblées sur la place, qu'ils auraient fait toute la route comme cela, s'ils en avaient eu le moyen, pour prouver leur zèle pour le service du roi... » Et M. Doreil écrivait au ministre de la guerre : « Tout s'est passé dans le meilleur ordre et avec une parfaite harmonie. L'aspect de ce régiment (Guyenne) est admirable. Tout s'est embarqué avec joie et un empressement si décidé qu'il n'y a pas un seul homme qui n'y soit de bonne volonté. » — « Le régiment de Languedoc vient de suivre parfaitement le bon exemple du régiment de Guyenne dans l'opération que j'ai faite ce matin du complément du second bataillon. Il n'y est entré que des soldats de bonne volonté; il y a même eu bien des contestations entre eux pour les préférences qu'ils demandaient tous également. » (*Lettre de M. de Crémille au ministre*, 6 avril 1755.) — « On prit, écrit encore le chevalier de Brienne, des soldats tirés du régiment d'Artois pour compléter le second. La volonté des soldats était si grande que l'on ne savait auquel entendre et que nous étions obligés de faire sortir des rangs des compagnies du second bataillon des soldats du premier, qui s'y glissaient malgré nous. »

« N'est-ce pas un pieux devoir, dit M. Dussieux, de consacrer quelques lignes à la mémoire de ces soldats inconnus et dévoués qui ont été gagner cinq victoires en Amérique, et qui, réduits à 2000 hommes, manquant de poudre et cernés par 50 000 Anglais à Montréal, voulaient encore combattre pour obliger le vainqueur à leur accorder au moins les honneurs de la guerre? »

APPENDICE N^o 3HONNEURS RENDUS A LA MÉMOIRE DU MARQUIS
DE MONTCALM

Le dix-huitième siècle, qui s'était montré si indifférent aux vaillants efforts du défenseur du Canada, fut cependant touché de la mort de l'illustre victime. Il lui accorda des éloges; la gravure popularisa ses traits; la peinture retraça le dernier épisode de sa vie héroïque.

Mais les éloges les plus précieux furent ceux que lui décernèrent les soldats qui avaient partagé ses fatigues et sa gloire, ou les ennemis qu'il avait combattus.

Un de ses compagnons d'armes écrivait du Canada en 1760 :

« Je ne me consolerais jamais de la perte de mon général. Quelle est grande pour nous et pour ce pays et pour l'État ! C'était un bon général, un citoyen zélé, un ami solide, un père pour nous tous. Il a été enlevé au moment de jouir du fruit d'une campagne que M. de Turenne n'aurait pas lui-même désavouée. Tous les jours je le chercherai et tous les jours ma douleur sera plus vive. »

M. Bernier, commissaire des guerres, termine sa lettre au ministre de la guerre (15 octobre 1759) par ce témoignage en faveur de son général :

« M'est-il permis de finir en jetant encore quelques larmes sur la tombe de M. le marquis de Montcalm ? La

colonie en pleurs en ressentira longtemps la perte. Le militaire a perdu un protecteur zélé, qui lui faisait trouver du charme dans les plus grandes fatigues, par le désir de mériter son éloge. »

L'historien américain Bancroft trace ce beau portrait de Montcalm : « Infatigable au travail, juste, désintéressé, toujours rempli d'espérance et quelquefois jusqu'à la témérité, sage dans les conseils, actif dans l'action, c'était une source continuellement jaillissante de hardis projets. Sa carrière au Canada fut une admirable lutte contre une inexorable destinée. Il supportait avec une égale patience la faim et le froid, les veilles et les fatigues. Plein de sollicitude pour ses soldats, il ne pensait pas à lui. Souvent il apprit aux sauvages américains à s'oublier et à tout souffrir, et, au milieu d'une corruption générale, il ne rechercha jamais que l'intérêt de la colonie. »

On lit dans un manuscrit anglais du dépôt de la guerre que le P. Martin attribue au major Johnston : « Je n'entreprendrai pas le panégyrique de ce grand homme. Excellent citoyen, aimé de son roi et de son pays, il brillait par d'éminentes qualités. S'il était né en Angleterre, son nom serait devenu célèbre et aurait été transmis avec honneur à la postérité. Mais il fut l'infortunée victime de l'insatiable cupidité de certains hommes et de la coupable ambition de quelques autres. Ses ossements reposent sans honneur loin de sa patrie. Il ne fut pas généralement apprécié pendant sa vie, ni regretté comme il aurait dû l'être par ses concitoyens. » — « Telle est souvent, dit Necker, la destinée du grand homme. Il ne jouit pas lui-même de sa gloire, mais le jour vient où la vérité, conduite par le temps, s'approche de son tombeau et lui crie : « Lève-toi, revêts ta gloire. Les hommes demandent à te connaître. »

Malgré la perte du Canada et leur retour en France,

les compagnons d'armes de Montcalm n'avaient pas oublié le théâtre de tant d'exploits, ni un général qui avait été leur idole. Ils avaient songé immédiatement à élever un monument à sa mémoire pour honorer le lieu de sa sépulture et laisser dans ce pays un souvenir éloquent de leurs regrets.

M. de Bougainville, lieutenant-colonel d'infanterie, écrivit la lettre suivante à Messieurs de l'Académie des inscriptions à Paris, pour obtenir leur concours :

« Messieurs,

« La Grèce et l'Italie étaient pleines de monuments décernés par la voix publique aux défenseurs de l'État, gages immortels et précieux de la reconnaissance nationale, et qui furent, vous le savez, une des causes de cet héroïsme dont l'histoire ancienne nous offre des traits si fréquents ; l'envie de les mériter, l'espoir de les obtenir avaient fait du désir de la véritable gloire et de l'amour de la patrie des vertus communes dans les beaux jours d'Athènes et de Rome.

« Si ces monuments sont un des principaux objets de vos études, la plus noble de vos prérogatives est le droit que vous avez, messieurs, d'en consacrer de pareils à ceux de vos concitoyens que des qualités rares, des services importants, de grandes actions produites par de grands motifs ont rendus chers à la France. La nation se repose sur vous du soin que d'anciennes républiques prenaient d'elles-mêmes ; c'est à vous qu'il appartient d'acquitter ce que l'on croit devoir aux hommes illustres qu'elle a perdus, mais qui se sont immortalisés en la servant.

« Le marquis de Montcalm mérite de vous cet honneur. Il a vécu trop peu pour la patrie, assez pour sa propre gloire, puisqu'il n'est mort qu'après avoir eu le

temps et les occasions de marquer à nos yeux des talents, un courage et une vertu que des épreuves décisives de plus d'un genre ont mis dans tout leur jour. Nos ennemis, en même temps qu'ils prodiguaient les témoignages de la plus haute estime à leur chef tué dans la même affaire, ont comme nous pleuré notre général. Les habitants de leurs provinces, dont le nom de Montcalm fut la terreur, ont mêlé leurs regrets aux larmes de nos soldats, dont il était le père et l'exemple.

« Les Anglais, maîtres aujourd'hui des lieux où ses cendres reposent, veulent bien nous y laisser le droit de rendre un hommage public à la mémoire d'un homme qu'ils honorent autant que nous le regrettons. Le corps du marquis de Montcalm est déposé dans l'église des Ursulines, à Québec. Une inscription manque à sa tombe. Prêtez, messieurs, votre voix à la juste douleur des troupes qu'il commandait, aux regrets des Canadiens qu'il a défendus et aux sentiments que lui doit à jamais sa nation. »

Pour répondre à ce désir, l'Académie composa en latin une inscription historique qui fut gravée sur le marbre et dont voici la traduction :

Ici repose,
 Pour vivre à jamais dans la mémoire des deux mondes,
 Louis-Joseph de Montcalm-Gozon,
 Marquis de Saint-Véran, baron de Gabriac,
 Commandeur de l'ordre de Saint-Louis,
 Lieutenant général dans les armées françaises,
 Citoyen éminent, militaire distingué,
 Qui jamais n'aspira qu'à la seule vraie gloire ;
 Doué d'un génie également heureux et cultivé,
 Élevé successivement à tous les grades par son mérite,
 Consummé dans toutes les connaissances de l'art militaire,
 Grand capitaine
 En Italie, en Bohême, en Allemagne ;

S'acquittant toujours de ses fonctions comme un homme
Capable d'en remplir de plus importantes.

Illustre déjà par les dangers qu'il avait affrontés,
Et envoyé à la défense du Canada,
Avec une poignée d'hommes il repoussa plus d'une fois
Les armées ennemies.

Il s'empara de places garnies de troupes et bien fortifiées ;
Endurci au froid, à la faim, aux veilles, aux fatigues,
Plein de sollicitude pour ses soldats, jusqu'à l'oubli
De lui-même ; adversaire redoutable, vainqueur magnanime,

Il suppléa
A la fortune par le courage, et au nombre d'hommes
Par l'habileté et l'activité.

Pendant quatre ans, il a retardé, par ses dispositions
Et sa valeur, la perte imminente de la colonie.
Enfin, après avoir longtemps déjoué, par toutes les ressources
De sa prudence,

Une armée nombreuse commandée par un général intrépide
Et hardi, et une flotte formidable,
Mis dans la nécessité de combattre,

Il tomba blessé au premier rang et au premier choc.
Fortifié par la religion qu'il avait toujours pratiquée,
Il mourut

Au grand regret des siens, et même de ses ennemis,
Le 14 septembre de l'an du Seigneur 1759,
A l'âge de quarante-huit ans.

Les Français en pleurs
Déposèrent dans la fosse que l'éclat d'une bombe avait creusée
Les restes de leur excellent général,
Et les confièrent à la loyauté d'un ennemi généreux.

Pour élever un monument de cette nature sur un sol
qui n'appartenait plus à la France, il fallait l'assenti-
ment du gouvernement anglais. Jean-Pierre de Bougain-
ville, frère de l'ancien aide de camp de Montcalm, et
secrétaire de l'Académie, fut chargé d'en faire la de-
mande

Voici sa lettre à lord Chatham :

« Sir,

« Les honneurs rendus sous votre ministère à M. Wolf m'assurent que vous ne désapprouverez pas que les troupes françaises, dans leur reconnaissance, fassent leurs efforts pour perpétuer la mémoire de M. de Montcalm. Le corps de ce général, que votre nation même a regretté, est enterré à Québec. J'ai l'honneur de vous envoyer une épitaphe faite par l'Académie des inscriptions. J'ose, monsieur, vous demander la faveur de l'examiner, et, si vous n'avez pas d'objection, vous voudrez bien m'obtenir la permission de l'envoyer à Québec, gravée sur un marbre qui sera placé sur la tombe du marquis de Montcalm. Si l'on m'accorde cette permission, j'ose me flatter que vous voudrez bien m'en informer et m'envoyer en même temps un passeport, afin que le marbre avec l'épitaphe puisse être reçu sur un vaisseau anglais et placé par les soins de M. Murray dans l'église des Ursulines.

« Veuillez me pardonner, Sir, si je me suis permis de vous interrompre dans vos occupations si importantes; mais en travaillant à immortaliser les hommes illustres et les patriotes éminents, vous ferez honneur à vous-même.

« Je suis, etc.

« BOUGAINVILLE. »

Le ministre anglais répondit à cette demande par cette lettre en français :

« Monsieur,

« Ce m'est une vraie satisfaction de pouvoir vous adresser l'agrément du roi sur un sujet aussi intéressant qu'est l'épitaque, qui est d'une beauté achevée, que l'Académie des inscriptions à Paris a faite pour M. le marquis de Montcalm et qu'on désire envoyer à Québec, gravée sur un marbre qui doit être posé sur la tombe de cet illustre militaire. On ne peut qu'applaudir à la noblesse des sentiments des troupes françaises qui ont servi au Canada, en voulant rendre un pareil tribut à la mémoire de leur général, qu'elles ont vu mourir à leur tête d'une manière digne d'elles et de lui-même.

« Je me ferai un plaisir, monsieur, de faciliter en toutes choses des intentions aussi respectables, et d'abord qu'on me fera savoir les arrangements qu'on aura pris pour faire embarquer ce marbre, je ne manquerai pas de vous faire parvenir aussitôt le passeport que vous désirez et d'envoyer au gouvernement de Québec des ordres pour sa réception.

« Au reste, monsieur, je vous supplie d'être persuadé de ma juste sensibilité sur ce qu'il y a d'obligeant sur mon compte dans la lettre dont vous m'avez honoré, et de croire que je saisis comme un bonheur l'occasion de vous témoigner les sentiments d'estime et de considération distinguée avec lesquels j'ai l'honneur, etc.

« W. PITT. »

« Londres, 10 avril 1761. »

On croit que ce marbre ne parvint pas à destination et fut englouti dans le naufrage du vaisseau qui le portait. Mais, en 1859, le 14 septembre, jour anniversaire de la

bataille des plaines d'Abraham, un groupe de Canadiens inaugura dans la chapelle des Ursulines de Québec un monument élevé par souscription à la mémoire du marquis de Montcalm et où était gravée la belle inscription de l'Académie. Ce fut une cérémonie touchante.

La chapelle était tendue de draperies noires aux larmes blanches, et, au milieu de la nef, s'élevait un modeste catafalque recouvert du drap mortuaire parsemé de fleurs de lis d'argent. Sur le sommet, la tête du héros sous un globe de cristal était exposée à tous les regards.

Le P. Martin prononça l'oraison funèbre du marquis de Montcalm.

Le roi conserva à la marquise de Montcalm une partie de la pension de quatre mille livres dont jouissait le général; chacun des enfants eut neuf cents livres. L'aîné obtint le régiment de son père, et le cadet une compagnie dans le même régiment.

A l'époque de nos grandes commotions politiques, la mémoire de Montcalm reçut un témoignage de respect et d'estime.

Au moment où l'Assemblée nationale mettait en question la suppression des pensions accordées par le roi, M. de Noailles réclama une exception en faveur de la famille de Montcalm. « Ses services, dit-il, ont fait connaître son nom dans les deux mondes. Sa valeur et ses talents militaires ont honoré les armées françaises. » Sa demande fut écoutée.

Les enfants de Montcalm, alors au nombre de quatre, reçurent une pension de mille livres chacun.

Mme de Dumas, sa fille, en reçut quatre mille.

(*Moniteur*, 31 juillet 1790.)

Un des fils de Montcalm, alors membre de l'Assemblée, parut lui-même à la tribune le 1^{er} août, et exprima sa reconnaissance au nom de ses frères et de sa sœur.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE.

L'ARRIVÉE.

I. L'Albatros.	1
II. Le prisonnier.	8
III. L'insulte.	17
IV. Le départ.	24
V. Le camp de M. de Montcalm.	51
VI. Un duel d'un nouveau genre.	41
VII. Le secret de David Kérulaz.	52

DEUXIÈME PARTIE.

LE FORT SAINTE-ANNE.

I. Préliminaires d'attaque.	63
II. L'assaut.	70
III. Les adieux du commandant Smith.	77
IV. Jackson le Virginien.	85
V. Le blocus.	95
VI. Surprise.	99
VII. Bataille.	104
VIII. L'incendie.	112

TROISIÈME PARTIE.

L'INTENDANT VABIN.

I. Le gué-tapis.	123
II. Le marché.	134
III. La grotte du Trappeur.	145
IV. Le retour.	154
V. Un renard pris au piège.	159

VI. L'espion.	167
VII. Ruse de guerre.	174
VIII. James Wolf.	179
IX. La bataille de Montmorency.	180
X. Le manifeste du général Wolf.	194
XI. Fusillés !.	201

QUATRIÈME PARTIE.

LA DÉFENSE DE QUÉBEC.

I. La sentence de mort.	267
II. Une visite inattendue.	215
III. Explication.	218
IV. L'arrestation.	225
V. Le message.	229
VI. En prison.	257
VII. Marthe Dervieux.	245
VIII. La descente.	250
IX. Le camp de Sillery.	250
X. Vengeance.	267
XI. Rêves d'avenir.	274
XII. L'invasion.	281
XIII. La bataille de Québec.	288
XIV. Le Grand Vaincu	501
XV. Épilogue.	508

APPENDICES.

APPENDICE N° 1.

Note sur les événements qui suivirent la bataille d'Abraham et sur la perte du Canada.	314
---	-----

APPENDICE N° 2.

Notes biographiques sur M. de Montcalm.	522
---	-----

APPENDICE N° 3.

Honneurs rendus à la mémoire du marquis de Montcalm.	327
--	-----

. . . 167
. . . 174
. . . 179
. . . 180
. . . 194
. . . 201

. . . 207
. . . 215
. . . 218
. . . 225
. . . 229
. . . 257
. . . 245
. . . 250
. . . 250
. . . 267
. . . 274
. . . 281
. . . 288
. . . 501
. . . 508

aham
. . . 314

. . . 522

 327
iris

